LA VIE SPIRITUELLE
N° 322 — Octobre 1947

SOMMAIRE

LES FÊTES DU MOIS :

Le Rosaire et saint François.

H.-D. BECHAUX, O. P. Le parallélisme des mystères du rosaire 268

La vérité chrétienne qui est une se réfléchit pour nous comme en des miroirs à travers les quinze mystères du rosaire. Mais il y a des liens entre eux. Et le mystère de la Croix les illumine tous si nous savons reconnaître qu'elle est aussi pour nous source de joie et de gloire.

Le Christ sur la Croix est déjà vainqueur; la Croix est le signe de sa puissance, de sa « session à la droite de Dieu ». C'est à travers elle que la joie du Christ et de sa mère nous est communiquée. C'est par elle que nous nous acheminons à la gloire. Et si le Christ nous communique le sacrement de son Corps ressuscité, c'est dans les espèces de la Passion que nous le recevons présentement, c'est-à-dire que nous ne sommes ici-bas greffés sur le Christ glorieux que pour être aidés d'abord à mieux porter notre croix.

Antoine DE SERENT, O. F. M. Le viatique spirituel des missionnaires franciscains 272

Ce viatique, c'est la Règle apostolique, *tout entière tirée de l'Evangile, et le* Bréviaire. *Il est émouvant d'apprendre combien S. François aimait les Psaumes et comment les premiers missionnaires franciscains faisaient passer l'office divin au premier plan de leurs soucis apostoliques.*

LES MYSTÈRES DE DIEU

R. BERNARD, O. P. Notre-Dame du sacerdoce 286

Comment peut-on concevoir, à partir de la définition du prêtre de l'Epître aux Hébreux que la réalité du sacerdoce soit attribuable à Marie ?

G. G. La vie de la prière dans les psaumes 303

Découvrant le point de jaillissement d'où éclate le psaume dans l'âme du prophète, l'auteur nous en montre la richesse religieuse.

Etienne VIAU, O. P. Connaître dieu, une expression johannique 324
Par un relevé minutieux des textes de S. Jean où il est question de « connaître Dieu », le P. Viau s'efforce de circonscrire le contenu de cette expression savoureuse.
M. MELLET, O. P. « Medicina ecclesiæ », le sacrement des malades 334
L'onction des malades, dans l'ancienne Eglise latine, était destinée à toute maladie.

CHRONIQUES

A.-M. HENRY, O. P. Un monastère de malades 345
A. PLE, O. P. Les journées d'études thérésiennes .. 353
Mary O'LEARY. Les journées bénédictines de saint-benoît-sur-loire 355

A TRAVERS LES REVUES

Revue nouvelle. — Masses ouvrières. — Lumières d'Assise. — Cahiers du Cercle sainte Jehanne. — Cahiers du clergé rural. — Supplément de la vie spirituelle. — The american ecclesiastical review. — La croix. — Orate fratres. — L'ami du clergé. — L'Union apostolique 358

LES LIVRES

Théologie et spiritualité.

J. Hansherr, Penthos. La doctrine de la componction dans l'Orient chrétien (*F. M. Dalmais*) 364
Vingt-et-une lettre de sainte Catherine de Sienne (*V. V.*). 363
H. de Lubac, Le fondement théologique des missions (*A.-M. H.*) 366
J. Daniélou, Le mystère du salut des nations (*A.-M. H.*). 366
Regina cleri ou la miséricordieuse tendresse de Marie pour ses prêtres (*M.-L. T.*) 366
R. Thibaut, Le sens de l'Homme-Dieu (*M.-B.*) 367
Lancelot Andrewes, Preces privatæ (*L.-M. Dewailly*) .. 367
Ch. Leclercq, Vocation du chrétien (*A. Journet*) 367
Abbé Gentilhomme, Intimité confiante avec Dieu .. 368
M.-J. Scheeben, Les merveilles de la grâce divine (*A. Giraud-Mounier*) 369
G. Vann, The Sorrow of God (*M.-L. T.*) 377
M.-M. Vaussard, Ch. de Foucauld (*V. V.*) 377

Etudes bibliques.

S. S. Pie XII, Encyclique sur les études bibliques, Coll. « Chrétienté nouvelle » (*A. J.*) 377
René Leconte, Perspectives bibliques (*A. J.*) 377

Abbé Albert Stainier, La physionomie du divin maître dans l'Evangile (*A. J.*) 372
Josef Dillersberger, Markus (*André Journet*) 373
Auguste Petigat, L'agonie et la résurrection de Jésus (*G. C.*) 373
Ch. Tricot, Vie de N. S. J. C. (*A.-M. H.*) 373

L'Eglise en marche.

A.-J. Maydieu, Le Christ et le monde (*M.-L. T.*) 375
Paroisse, Chrétienté communautaire et missionnaire (*A.-M. H.*) 374
René Voillaume, Les fraternités du Père de Foucauld (*V. V.*) 375
Michel de la Bédoyère, Le christianisme sur la place publique (*Yves Congar*) 375

Pédagogie et catéchisme.

Chan. Boyer, Le bon Jésus (*M. F.*) 376
Ch. Dawson, S. Thomas Aquinas (*A.-M. H.*) 376
Abbé Devimeux, Histoire sainte (*A.-M. H.*) 376
M.-T. Lazarus, La belle histoire de Jeanne de France (*A.-M. H.*) 377
J. Rimaud, L'Education direction de la croissance (*M. F.*) 377
O. Lemarié, Initiation à la vie sociale (*M. F.*) 377

Biographies.

Pierre Alain, L'épopée de la première croix rouge, saint Camille de Lellis (*I. Gaillard*) 378
Mgr. Chevrot, *L'abbé Roger Derry* (*J. Doyen*) 373
L. Bouyer, Saint Philippe Néri (*M.-L. T.*) 379
Mère Germaine-Marie, Croquis d'un visage de sœur blanche (*M.-L. T.*) 379
J.O.C.F. Marthe Grange, (*M.-L. T.*) 379
Jacques de Wailly, Godefroy-Célestin Chicard, missionnaire romantique (*M.-L. T.*) 379
H.-M. Baron, Un maître spirituel, le R. P. Louis Pouiller, de la Compagnie de Jésus (*M.-L. T.*) 380
G. Straub-Grandmougin, Sainte Odile d'Alsace, (*M.-L. T.*) 380

Divers.

Histoire illustrée de l'Eglise (*P.-Th. Camelot*) 380
M. G. Morelli, Terre de détresse (*J. Doyen*) 381
J. Barbier, Les spectres de la faim (*J. Doyen*) 381
Les hommes du moyen-âge (*A. Liégé*) 382
P.-F. Bertocchi, Dissea Novecento 382
H. Rondet, Problèmes pour la réflexion chrétienne (*J. Gaillard*) 382
Viennent d'arriver à la revue 383

Le parallélisme des mystères du Rosaire

Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer.

L'Evangile nous dit ce que Dieu est et ce que nous sommes, et comment Dieu aime tous les hommes et veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu et un seul Sauveur qui est le Fils de Dieu, Jésus-Christ, Notre Seigneur.

C'est ainsi que prêchait S. Paul.

Le mystère fondamental du christianisme est le mystère de l'Incarnation rédemptrice et glorificatrice. Et le Rosaire, qu'on a justement appelé un abrégé de l'Evangile, nous le rappelle dans la triple série de ses mystères joyeux, douloureux et glorieux :

le Fils de Dieu s'est fait homme,
il est mort sur la croix pour nous sauver du péché,
et ainsi il rend gloire à son Père et assure notre bonheur.

Il est des chrétiens qui s'arrêtent aux mystères douloureux, ils contemplent surtout les souffrances et la mort de Jésus, ils pensent que la terre n'est qu'une vallée de larmes : ils oublient les mystères glorieux.

Il en est d'autres qui passent des mystères joyeux

aux mystères glorieux et rêvent d'un humanisme chrétien qui assurerait dès cette terre le plein bonheur de tous les hommes : ils oublient les mystères douloureux.

La vérité est que Dieu nous a créés pour être heureux, que le péché a traversé le plan créateur et a eu pour conséquences toutes nos humaines misères. Mais Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, Jésus, qui par sa mort a enlevé le péché du monde et par sa résurrection a triomphé de la mort. Et si nous souffrons avec lui, avec lui nous serons glorifiés au ciel, et déjà ici-bas, par lui nous sommes heureux au tréfonds de notre être. Les mystères joyeux, douloureux, glorieux sont inséparables : Jésus est né pour nous, Jésus est mort pour nous, Jésus est ressuscité pour nous.

Le parallélisme des mystères du Rosaire met cet enseignement en pleine lumière.

En récitant le premier mystère joyeux, pensons aussi au premier mystère douloureux et au premier mystère glorieux. Puis récitons de même manière les quatre autres mystères.

L'ange du Seigneur annonce à la Vierge Marie qu'elle sera la mère de Jésus : grande joie !

Mais au jardin des Oliviers ce Jésus tombera en agonie sous le poids des péchés du monde : grande souffrance !

Le jour de Pâques il ressuscitera, et comme il est ressuscité nous ressusciterons aussi : éternel bonheur !

Deux mères se rencontrent à la Visitation; leurs deux enfants, chair de leur chair, se rencontrent aussi:

la première visite de charité, échange d'un amour très pur.

La chair virginale de Jésus est flagellée pour expier nos voluptés et nos sensibilités désordonnées.

Nous célébrons dans l'ascension de Jésus le triomphe de notre âme sur la pesanteur de notre corps : notre chair et notre cœur exultent dans le Dieu vivant.

Où est le roi des juifs qui vient de naître ? demandent les Mages au sujet de Jésus. Et le règne de Dieu commence dans le monde.

Mais mon royaume n'est pas de ce monde, a dit Jésus, et on le voit bien quand il est couronné d'épines.

Cependant il avait dit à Pilate qu'il était roi. Et quand d'auprès de son Père il envoie le Saint-Esprit à ses apôtres, il fonde son royaume à la fois spirituel et visible, l'Eglise.

Marie présente Jésus à Dieu dans le temple de Jérusalem, et elle entend le vieillard Siméon lui prédire qu'un glaive transpercera son âme.

Puis Jésus dira que celui qui veut être son disciple doit se renoncer et chaque jour porter sa croix. Lui-même la portera le vendredi saint du Prétoire au Calvaire.

Mais la route douloureuse est une route royale : elle conduit au ciel. La vie du chrétien est une montée, une assomption.

Jésus à douze ans était dans les choses de son Père.

A trente-trois ans il achevait l'œuvre que son Père lui avait donnée à faire, il s'écriait sur la croix en mourant : Tout est consommé. Père, entre vos mains, je remets mon esprit.

Trois jours après il ressuscitait. Il avait obéi à son Père jusqu'à la mort. C'est pourquoi Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom au ciel, sur la terre et dans les enfers : il est le Roi de gloire et il couronne ses élus, mais il a d'abord couronné sa Mère.

fr. H. D. Béchaux, o. p.

Le viatique spirituel des missionnaires franciscains

Nous sommes en 1219. Depuis deux ans les provinces sont constituées. A la prédication itinérante dans les pays chrétiens saint François se propose d'ajouter le ministère apostolique dans les contrées païennes. Lui-même part en Orient avec douze compagnons. Et une mission a été décidée pour pénétrer au Maroc. Six Frères se sont présentés et ont été agréés.

Nous avons la petite exhortation que le fondateur adresse aux partants, tirée d'une chronique portugaise. Parmi les recommandations qu'il leur fait, on remarque ces deux points : *Emportez avec vous la règle et le bréviaire, et dites-le dans la perfection.*

Avec les vertus générales inhérentes à tout institut religieux, saint François estimait que ces deux points étaient suffisants.

La Règle apostolique.

Quelle était donc la Règle que suivait l'Ordre des Frères Mineurs en 1219 ? Le jeune fondateur en établira une première assez longue en 1221, et une autre plus courte en 1223, qui recevra l'approbation définitive du Saint-Siège. Il ne peut donc s'agir de ces deux Règles dont le texte nous a été conservé. La Règle de 1219

était celle que le pape Innocent III avait sanctionnée de vive voix en 1209, dix ans auparavant. Elle était tout entière tirée de l'Evangile, ainsi qu'on peut le voir dans la reconstitution approximative qu'en a faite le P. Mandic, o. m., en 1924. Une de ses principales prescriptions consiste dans la recommandation du Christ à ses apôtres, quand il les envoie pour la première fois en mission : *Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton* (1).

Les fervents missionnaires accomplirent plus que probablement ce point de leur Règle, à la lettre, au prix de mille difficultés. Mais ceux qui leur succédèrent au Maroc, dans les années qui suivirent, furent contraints par la nécessité de demander à Rome dispense d'un précepte si astreignant, sous peine de ne pouvoir remplir leur mission. Le saint-Siège comprit fort bien leur situation inextricable, et accorda une bulle faisant droit à leur demande, le 17 mars 1226, du vivant de saint François.

Le séraphique patriarche, pas plus que son entourage, pas plus que le cardinal Hugolin (le futur Grégoire IX), son ami et son conseiller, plus canoniste qu'exégète, n'avait compris ce passage de l'évangile. Notre Seigneur avait envoyé ses apôtres, deux à deux, dans les environs, à quelques lieues tout au plus, et pour peu de temps, sans avoir besoin d'une tunique de rechange, dans le but de les faire se confier à la providence du père céleste. Mais, à la dernière Cène, lorsqu'il envisagea l'évangélisation universelle et définitive, il tint un tout autre langage. « Quand je vous ai envoyés, dit-il, sans bourse, ni sac, ni chaussures, quelque chose vous a-t-il manqué ? » Et ils dirent : Rien. Il ajouta donc : *mais maintenant, que celui qui a une bourse la prenne, et pareillement celui qui a un sac...* (2).

C'étaient alors d'heureux temps qui ne devaient plus

(1) *Mt.*, 10, 9-10.
(2) *Lc.*, 22, 35-36.

revenir pour les apôtres. Eux-mêmes, dans leur réponse, reconnaissent que la providence avait amplement pourvu à tous leurs besoins. Les circonstances sont désormais bien changées, comme l'explique le maître. A l'avenir, dans les nations païennes, plus d'hospitalité généreuse, spontanée, offerte aux envoyés du prophète de Galilée; ils devront donc se munir d'argent et de provisions.

Cependant, arrivés à destination, les disciples de saint François devront vivre dans l'esprit de l'Evangile. Une église, un couvent, un jardin pour prendre l'air, doivent leur suffire. Pas de maisons de rapport en ville, pas de fermes à la campagne, pour en tirer des revenus. Ce qu'ils auront en trop, après leur entretien modéré, devra être distribué aux malheureux.

Le bréviaire.

« Emportez avec vous le Bréviaire et dites-le dans la perfection ». Telle est la seconde recommandation. Ce mot « Bréviaire » indique un abrégé de l'Office divin qui porte sur le lectionnaire. La bible, les sermons et les homélies des Pères, les légendes des saints, dans leur intégrité, constituaient un bagage trop considérable pour être contenu dans un sac pendu à l'épaule du missionnaire. Il fallait un recueil renfermant dans un seul volume des morceaux choisis de ces différents livres, « de courtes leçons », comme l'écrira plus tard frère Jean de Montcorvin, du fond de la Chine. (3).

Mais, en dehors du lectionnaire restreint, et cependant encore bien chargé de substance spirituelle, le bréviaire de voyage conservera le calendrier, le psautier disposé pour la semaine, l'antiphonaire, l'hymnaire, le responsorial, le propre et le commun des saints, et l'office des défunts.

---

(3) Et ce recueil lui-même sera calligraphié en caractères abrégés, pour ménager le parchemin. Ainsi *Dominus*, qui a sept lettres, et *episcopus* qui en compte neuf, seront écrits en trois lettres, *Dns, eps*, surmontés d'un trait pour indiquer l'abréviation.

Qui nous dira la richesse de ce recueil des itinérants ? Le calendrier lui-même, dans sa brièveté, indique les fêtes du Christ, de la Vierge et des saints pour tout l'ensemble de l'année liturgique. C'est un tableau parlant de la grâce, qui se superpose à l'ordre de la nature visible et le complète au point de vue spirituel.

Le chroniqueur parmesan fr. Salimbene nous apprend qu'avant son entrée dans l'Ordre des Mineurs, frère Elie, plus tard ministre général, « enseignait les petits enfants d'Assise à lire le Psautier ». C'était une institution qui existait bien avant lui. Nous sommes donc autorisés à croire que, comme les autres enfants, saint François apprit la lecture dans le livre des psaumes. Il conserva sûrement une grande estime pour le livre inspiré, car, dans sa Règle de 1221, il permet aux frères convers qui savent lire de se servir du psautier.

Même dans sa Règle définitive de 1223, saint François laissera de côté la *vetus itala* pour adopter la version dite gallicane du psautier, preuve de l'importance qu'il attachait à un texte meilleur du divin recueil (4).

Donc, dans les couvents et les monastères de l'Ordre, au moyen-âge, avant la réfome de saint Pie V au

---

(4) A ce propos, on nous permettra de rectifier une interprétation moderne peu exacte de ce passage de la Règle : « Que les Frères célèbrent l'Office divin selon la forme de la sainte Eglise romaine, *excepto psalterio, ex quo habere poterunt breviaria*, en laissant de côté le psautier, dès qu'ils pourront avoir des bréviaires. » Ce qui ferait croire que, jusque-là, les Mineurs, dans leur pénurie, en étaient réduits à n'avoir que des psautiers, en attendant des temps meilleurs où ils pourraient se procurer des bréviaires.

Saint Bonaventure, dans son Commentaire de la Règle (*Opera omnia*, VIII, 407), ajoute deux mots après *ex quo* « scilicet officio », ce qui signifie que, de cet Office de la curie romaine, ils pourront avoir des abrégés.

Comme Mgr Batiffol l'a reconnu, quand nous lui avons exposé cette manière de voir, l'Ordre possédait deux types de l'Office : le grand *cursus* avec le lectionnaire complet, et le bréviaire des itinérants avec les leçons réduites. On en a la preuve dans l'Inventaire de la bibliothèque du grand couvent d'Assise rédigé en 1381, qui mentionne différents livres liturgiques, entre autres, *Sermones et omelie quæ leguntur, in ecclesia, per anni circulum*. La bibliothèque des Clarisses de Longchamp, près de Paris, au XV^e^ siècle, contenait également les livres pour le chœur. Quant au bréviaire de voyage avec de courtes leçons, il est bien connu; nous en parlerons plus loin.

XVI[e] siècle, qui fixa l'usage actuel, la liturgie se déployait dans toute sa splendeur. Les documents existent pour l'attester.

Nous n'avons fait qu'effleurer le psautier, mais les fils de saint François n'en étaient pas réduits là, ils avaient en voyage un abrégé de la bible, en attendant de posséder le livre complet dans leur port d'attache conventuel. C'est qu'en effet l'Eglise offre la lecture des saintes écritures à ses fidèles d'élite pour le cours d'une année; ce qu'ils ne diront pas à l'Office, ils pourront le compléter à table ou dans la cellule.

Ici encore le fondateur avait donné l'exemple. « A l'entendre parler, écrit son premier historien, vous auriez l'impression qu'il avait établi sa demeure dans les livres saints ».

Quand on parle de saint François, il ne faut jamais perdre de vue que c'est avant tout un voyageur. Toujours sur les grands chemins, portant sa cellule avec lui, selon sa pittoresque expression, il est bien rarement dans une habitation fixe. Dans ces conditions, il est malaisé d'exiger de lui des déclarations explicites relativement aux fonctions saintes. Néanmoins, malgré le caractère de précarité des débuts de l'Ordre, nous avons suffisamment de textes concernant le séraphique père qui indiquent ses tendances très nettement liturgiques.

Frère Pierre Catani, qui mourut en 1221, vicaire général de saint François, avait été avant son entrée dans l'Ordre, chanoine de Saint-Rufin d'Assise. Nul doute que ce frère qui avait la pratique d'un chœur de cathédrale, n'ait contribué sagement à l'organisation de la liturgie franciscaine. N'est-ce pas lui, précisément, qui, pendant une absence de saint François, avait élevé un corps de bâtiment, afin que les frères, déjà en grand nombre pussent dire leurs heures, *dicere horas suas,* plus commodément que dans la petite chapelle de la Portioncule ? D'ailleurs, c'est dans le but de célébrer le service divin, que le saint avait obtenu ,pour ses frères, l'humble sanctuaire de l'abbé du Mont Subasio.

La plupart des historiens modernes, hantés par des préoccupations différentes, n'ont pas suffisamment compris combien le saint fondateur tenait aux fonctions chorales. « Sachant, écrit son premier biographe, Thomas de Celano, que la psalmodie au chœur s'accomplissait en présence des anges, il voulait que tous ceux qui le pouvaient se réunissent à l'oratoire pour y chanter les psaumes avec sagesse ». Saint Bonaventure nous parle de la brebis de la Portioncule qui allait à l'église quand les frères chantaient au chœur. Aux approches de sa mort, recommandant au vicaire général le sanctuaire de la Portioncule, le saint patriarche s'exprime ainsi : « Je veux qu'on y choisisse les clercs parmi les plus saints et les plus capables de tout l'Ordre, et qui sachent le mieux dire l'Office, afin que non seulement les fidèles, mais aussi les autres frères les écoutent volontiers avec grande dévotion... Je veux que ces frères soient comme un candélabre devant le trône de Dieu et devant la bienheureuse Vierge, et qu'ainsi le Seigneur soit propice aux défauts et aux fautes de nos frères et qu'il conserve et protège toujours cette religion et cette plantation qui est la sienne ». Quand le bienheureux Guy (5) eut donné ses biens aux pauvres, saint François le revêtit de l'habit de son Ordre, dans l'église paroissiale de Cortone, en présence de tout le peuple. Il lui permit de demeurer dans une cellule séparée du groupe des frères par un pont, avec cette restriction qu'aux heures de l'Office il devrait se rendre au chœur avec les autres.

Aux frères qui vivaient deux ou trois temporairement dans des ermitages, le saint fondateur avait donné cette règle : « Qu'ils disent Complies, de jour, quand le soleil va disparaître (car au moyen-âge on se couchait de très bonne heure). Qu'ils se lèvent pour Matines. A l'heure favorable, *hora congrua,* qu'ils disent Prime et Tierce, et après Tierce qu'ils rompent le silence et puissent parler. Plus tard, qu'ils disent Sexte, None et Vêpres au temps

(5) *Acta Sanct.*, t. II junii, 12 Junii, p. 602 (édit. d'Anvers, 1698).

marqué, *tempore debito.* » N'est-ce pas la preuve que dans la pensée du saint patriarche les heures canoniales devaient servir à diviser la journée ?

Qu'on n'aille pas croire qu'en ordonnant de célébrer l'Office divin, saint François n'a fait que se conformer aux traditions monastiques de son temps. La réalité est bien plus belle, il veut faire partager à ses frères la délectation qu'il éprouve dans la psalmodie et que parfois il prolonge outre mesure. Un jour qu'en voyage il chantait solennellement et dévotement les Vêpres avec frère Léon, arrivé au *Magnificat,* le disciple commença le premier verset du cantique, saint François continua en disant très pieusement le *Gloria Patri.* Frère Léon se figurant sans doute que c'était fini, ajouta tout naturellement le *Sicut erat.* Mais le saint lui cria : « Dis : *Et exultavit* ». Après quoi il reprit encore le *Gloria Patri.* Et ainsi après chaque verset. De la sorte le cantique de la Vierge fut tout entier antiphoné avec la louange de la Sainte Trinité. « Songe, ô lecteur, ajoute le chroniqueur (6) à la melliflue suavité qu'éprouvait saint François aux paroles qui se récitent continuellement à l'église, et en quelle révérence il avait le *Gloria Patri !* »

Il ne suffit pas d'avoir un bréviaire, il faut encore le réciter dans la perfection. A ce sujet saint François nous a laissé un double enseignement. « Bien que je sois simple et infirme, dit-il, je veux cependant avoir toujours un clerc qui me célèbre l'Office, comme il est marqué dans la Règle ». Retenu sur son lit de malade, il ne se contentera pas de réciter une série de *Pater,* comme les frères convers, l'idée ne lui en est jamais venue à l'esprit. Il s'octroie à lui-même un privilège, il veut, à côté de sa couche un frère clerc, un lettré, avec lequel il dise l'Office en chœur. C'est la manière de l'Eglise qui ne tolère la récitation strictement privée qu'en cas de nécessité. D'ailleurs, le Maître a promis sa présence spéciale à ceux qui se réunissent à deux ou à plusieurs en son nom.

(6) D'après une ancienne compilation des *Fioretti,* dans *Archivum franciscanum historicum,* Quaracchi, 1927, XX, 537.

Saint Bonaventure nous apprend que le séraphique patriarche avait coutume de payer à Dieu son tribut des heures canoniales, avec non moins de respect que de dévotion. Bien qu'il souffrît des yeux, de l'estomac et du foie, il ne voulait cependant pas s'appuyer au mur ou à la paroi pendant la psalmodie; mais il disait ses heures, le corps droit, le capuce rabattu, sans tourner les yeux et sans s'interrompre. En voyage,, il s'arrêtait pour s'acquitter de sa pieuse obligation, sans faire attention à la pluie qui tombait. Il disait en effet : « Si notre corps prend à son aise la nourriture qui doit devenir aussi bien que lui la pâture des vers, avec combien plus de paix et de tranquillité l'âme doit-elle prendre la nourriture de sa vie ». On ne saurait mieux dire. L'Office divin est la principale nourriture de l'âme du missionnaire. Le temps et le soin qu'on lui appliquera ne peuvent qu'avoir une heureuse influence sur tous les actes de la journée.

⁂

La recommandation de saint François d'utiliser le bréviaire pour la piété avait pénétré dans l'âme des missionnaires. La liturgie était bien le levier qui, même à leur insu, soulevait leur zèle et leur faisait accomplir des merveilles. Nous pourrions multiplier les citations. Pour faire bref, nous conterons simplement l'histoire de l'Italien Jean de Montcorvin.

⁂

Né en 1247 dans la basse Italie, frère Jean (7) avait commencé sa vie de missionnaire avant 1283. Parti pour la Chine en 1291, il se fixa à Khanbaliq (Pékin), résidence du Grand Khan. L'une de ses premières victoires

(7) Les détails rapportés ici sont extraits de l'ouvrage du R. P. Van den Wyngaert, O. F. M., Sinica franciscana, tome I, Quaracchi, 1929.

fut la conversion du prince Georges, roi du Tenduc, nestorien de religion. Ce ne fut pas une conversion ordinaire, car le prince se fit conférer les ordres mineurs, et chaque fois que le Franciscain passait par le Tenduc ou que Georges résidait à Khanbaliq, il remplissait les fonctions de son Ordre pendant la Messe, revêtu des ornements ecclésiastiques. Il devint en outre un zélé prosélyte et réussit à ramener la majeure partie de ses sujets au catholicisme. Non content de ces résultats, il fit construire une belle église en l'honneur de la sainte Trinité qu'il nomma l'Eglise romaine. Malheureusement le prince mourut au bout de six ans. Tous deux avaient fait le projet de traduire l'Office latin pour qu'il pût être chanté dans son royaume. Déjà, dans son église se célébrait la Messe selon le rite latin, mais dans la langue du pays, même le canon et la préface. « J'espère, disait le missionnaire, que le fils du roi, qu'il a appelé Jean, à cause de moi, marchera sur les traces de son père ».

En 1305 et 1306, Jean de Montcorvin, qui avait vu mourir tous ses compagnons de voyage, écrivit deux lettres parvenues en Europe où il montre que, malgré tous ces malheurs, il n'était pas découragé. Etait-ce l'idée de suppléer au manque de collaborateurs qui lui inspira l'œuvre de l'éducation intellectuelle et morale de quelques enfants païens ? En tout cas, dans l'esprit de ce missionnaire, qui aimait à faire revivre autour de lui la vie conventuelle d'Italie, c'était l'œuvre des oblats du moyen-âge religieux occidental adaptée à ce nouveau milieu païen.

Le Franciscain avait acheté peu à peu jusqu'à quarante enfants, entre sept et onze ans. Comme ils étaient tous païens, ne connaissant ni loi, ni morale, l'apôtre les instruisit dans la foi et les baptisa. Il leur enseigna en outre le latin, les cérémonies et les rubriques de l'Office divin. A cet effet, le missionnaire se fit copiste. En 1305, il avait déjà fini de transcrire deux exemplaires complets du bréviaire et trente copies du psautier et de l'hymnaire.

Et voilà qu'au milieu de cette ville qui n'avait jamais vu de prêtre catholique, s'élevait comme un monastère

de moinillons où de petites voix argentines célébraient les louanges de Dieu, tout comme dans les couvents réguliers, à des heures fixes de la journée. Et parmi ces quarante enfants, onze savaient déjà, en 1305, suffisamment les règles du chœur, pour remplacer leur maître quand il devait s'absenter.

Bien qu'il leur eût appris à chanter de mémoire, sans texte noté, frère Jean se plaisait dans ce concert qui rappelait selon la parole du Christ, celui des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle (8). Il ajoute que l'empereur écoutait volontiers les heures canoniales de ces enfants.

Pourtant Montcorvin aurait désiré un chœur plus correct. Dans ce but il suppliait le ministre général de lui faire parvenir un antiphonaire, un légendier, un graduel et un psautier, avec les notes, parce que, dit-il, il n'avait avec lui qu'un bréviaire portatif à courtes leçons et un petit missel. Dès qu'il aura reçu un exemplaire des livres demandés, il les fera transcrire par les enfants et leur enseignera à chanter l'Office avec la solennité requise.

Depuis son arrivée, frère Jean s'était appliqué à apprendre la langue des Tartares et l'écriture adoptée par eux. A force de travail, il était parvenu en peu de temps à prêcher dans cette langue. Il s'en allait annoncer la religion catholique dans les temples des païens et ceux-ci l'écoutaient volontiers. Il s'était mis aussi, pour le besoin des fidèles, à traduire du latin en ouïgour (idiome dérivé du syriaque) le psautier et le nouveau testament, et en 1305 il pouvait annoncer à ses confrères de Gazzara qu'il avait achevé ces deux travaux.

Après douze ans d'apostolat, il résumait en ces termes la situation de la chrétienté de Khanbaliq : « J'ai bâti une église avec un clocher et trois cloches dans la ville de Khanbaliq, résidence principale du Khan. Là, j'ai baptisé, me semble-t-il, environ six mille personnes; et si

(8) *Mt.*, 21, 16.

les Nestoriens n'avaient entravé mes travaux, je pense que j'aurais pu en baptiser plus de trente mille. »

L'enthousiasme suscité en Occident par cette lettre fut considérable parmi les Ordres mendiants. En effet, depuis douze ans on n'avait plus rien appris de Jean de Montcorvin, de sorte qu'on le croyait mort. Et voilà que s'ouvrait, aux yeux de ces jeunes Ordres, toujours prêts aux entreprises grandioses et aux héroïsmes surnaturels un monde nouveau qui attendait avec impatience des ouvriers pour annoncer la bonne nouvelle. Sans plus attendre, plusieurs dominicains qui savaient lire et parler le latin, le grec et le ouïgour, se mirent en route pour rejoindre l'apôtre franciscain, emportant avec eux des livres, des calices et des vêtements sacrés. Des frères mineurs partirent aussi. Malheureusement, en prenant la voie la plus courte à travers la Tartarie, ils furent obligés de s'arrêter en cours de route, par suite d'une guerre survenue entre les peuples de ces contrées. Ils ne pouvaient aller au-delà de Gazzara.

Au début de 1306, frère Jean apprit le départ de ces vaillants missionnaires, et aussitôt il écrivit une seconde lettre datée du 13 février, dans laquelle il relate quelques faits passés depuis une année.

Il avait orné son église de six peintures représentant des sujets tirés de l'ancien et du nouveau testament, et il avait ajouté, pour l'édification des fidèles et l'instruction des ignorants l'explication en latin, en ouïgour et en persan. Il avait aussi commencé la construction d'un nouveau couvent à deux milles de distance de sa première résidence, en face de la porte d'entrée du magnifique palais impérial. Jean avait choisi cet emplacement, parce qu'il lui semblait le mieux situé dans toute la ville et même, dit-il, dans tout le territoire du Khan. C'est que ce palais contenait à lui seul la population d'une cité. Le marchand Lucalongo, son compagnon de voyage, lui en avait donné le terrain pour l'amour de Dieu. Dès 1304, il s'était mis à l'œuvre et avait pu continuer les travaux,

grâce à l'aide et aux dons des bienfaiteurs. Au mois d'octobre 1305, le couvent et les dépendances étaient achevés. Ils s'élevaient au milieu d'une enceinte, ainsi que l'oratoire qui pouvait contenir jusqu'à deux cents personnes. Il avait aussi entrepris la construction d'une église, qui, à cause de l'hiver, n'avait pu être achevée; mais tout était prêt, et avec la grâce de Dieu il espérait la terminer durant l'été de 1306.

En racontant les détails de cette grande construction, Jean de Montcorvin jouissait intérieurement de l'étonnement des citadins et des étrangers qui, n'ayant pas entendu parler d'une pareille entreprise, regardaient avec curiosité ces bâtiments nouveaux et la grande croix rouge qui les dominait. Aussi le missionnaire en attendait-il les fruits les plus doux. Et cet espoir était fondé, puisque, depuis la Toussaint de 1305 jusqu'au 13 février 1306, (1307 n. st.) il avait baptisé quatre mille personnes.

Quant aux enfants adoptés, dont plusieurs étaient morts durant la première année, Jean les avait divisés en deux groupes. Chacun de ces groupes chantait l'Office divin, même en l'absence de leur maître, parce que l'apôtre était obligé maintenant de célébrer la messe, une semaine dans la première église, une autre dans le nouvel oratoire.

On admirera les préoccupations d'ordre liturgique de ce missionnaire, seul du clergé catholique, pendant près de douze ans, dans cette immense ville de Pékin. Ce saint moine éprouve le besoin de la divine louange pour faire monter vers le ciel, aux différentes heures de la journée, l'adoration et l'action de grâces de la création, dans ce milieu païen. Son désir est la traduction du magnifique répons de l'Office de la sainte Croix au 3 mai : *Omnis terra adoret te et psallat tibi; psalmum dicat nomini tuo, Domine.* « Que toute la terre vous adore et vous chante; qu'elle dise un psaume à votre nom, ô Seigneur ! » Et pour réaliser ce concert de louanges, il recueille, éduque, instruit des enfants qui ne connaissent rien des perver-

sités de ce monde. Quelle patience, quel esprit de foi, quel zèle, quel dévouement ! Et personne pour l'encourager, le soutenir dans ces années ingrates où se faisaient les semailles pour la grande moisson.

Mais aussi quelle réussite, quelle récompense ! C'est un saint frère Mineur, le bienheureux Thomas de Tolentino, martyr en 1322 (dont la fête se célèbre le 9 avril), qui se chargera d'aller en Europe, à Poitiers où réside la cour romaine, raconter en plein consistoire, devant Clément V et ses cardinaux, les prouesses liturgiques de frère Jean de Montcorvin. C'est lui qui provoquera l'enthousiasme du pape et de son entourage et obtiendra la nomination de sept évêques franciscains qui s'en iront sacrer, à leur tour, l'apôtre de Khanbaliq, comme patriarche de tout l'Extrême-Orient (1307).

Nous sommes mal renseignés sur les réalisations des années suivantes. Mais ce que l'histoire nous apprend des merveilles opérées, alors que l'apôtre était seul, peut nous aider à soupçonner ce que ses collaborateurs auront accompli, sous sa direction, dans le champ d'apostolat à eux confié. Pourtant nous pouvons lire, dans une lettre du 15 mai 1323, ce qu'écrivent les frères Mineurs missionnaires en Tartarie à leurs frères d'Europe : « Nous célébrons le service divin sans danger aucun dans l'empire tartare. Les païens assistent volontiers à nos offices et à nos chants. Ils les écoutent presque avec dévotion, sans les rires et moqueries de tant de chrétiens d'Occident. Ils appellent l'Office divin « la bénédiction du Très Haut » et nous demandent de pouvoir y participer. Voilà comment ils goûtent les choses de Dieu. Cette inclination au bien est telle que nous pouvons dire avec certitude que, depuis le temps de saint Grégoire le Grand, il n'y a pas eu un mouvement de conversion comparable dans tout l'univers... Nos nouveaux convertis aiment beaucoup le son des cloches, entendre le chant de l'Office et y prendre part... »

Frère Jean de Montcorvin vécut encore jusqu'en 1328. Il s'éteignit à l'âge de quatre-vingts ans, sans avoir quitté

Khanbaliq, vénéré de tous comme un saint. Lui aussi avait compris la recommandation de saint François : « Emportez avec vous la Règle et le Bréviaire, et dites-le dans la perfection ».

⁂

On paraît trop oublier aujourd'hui la valeur transcendante de la parole de Dieu, et d'autre part la vertu que recèle le chant de l'Eglise. Ces deux éléments conjugués donnent une force insoupçonnée à la piété chrétienne. Ils ont été trop méconnus depuis la Grande Peste de 1348 (cette ligne de démarcation entre le moyen-âge et les temps modernes), et surtout depuis la contre-réforme. Ah ! si on avait déployé pour la liturgie la somme des travaux et des efforts qui a été fournie autour du mouvement de la renaissance classique, autour du théâtre, des sports et de ce qu'on appelle « les œuvres », de nos jours, comme le résultat religieux eût été autrement considérable !

C'est que Dieu est un puissant protecteur. Ce que l'on fait directement pour lui trouve presque toujours immédiatement sa récompense. La réussite ne se fait pas attendre. Avec des ressources médiocres, des efforts modestes et soutenus, une piété profonde, sans bruit, sans tapage, on arrive à une réalisation disproportionnée avec les moyens employés. On peut affirmer ce principe, sans crainte d'être contredit : « De toutes les œuvres, la liturgie est ce qui coûte le moins cher pécuniairement, et ce qui rapporte le plus spirituellement. »

fr. Antoine DE SÉRENT, o. f. m.

Notre-Dame du Sacerdoce

Par deux décrets du Saint-Office, le premier en date du 15 janvier 1913, le second en date du 8 avril 1916, des images et statues représentant la Vierge en habits sacerdotaux ont été formellement condamnées et demeurent expressément prohibées. — Il y a plus. A la suite d'un article sur Marie Vierge-Prêtre, paru dans la revue italienne *Palestra del Clero*, la même Congrégation est intervenue une nouvelle fois, par une lettre de son Cardinal-Préfet à l'évêque d'Adria. L'article est de février 1927; la lettre est du 10 mars suivant : c'est dire que la réaction a été immédiate. Elle porte que, « conformément au décret du 8 avril 1916, la dévotion même à la Vierge-Prêtre n'est pas approuvée et ne doit pas être propagée ».

Un Dominicain, le P. Hugon, lui-même auteur d'un ouvrage intitulé *La Vierge-Prêtre*, écrivait le 10 mai 1927, après s'être dûment informé : « Le Saint-Office veut qu'il ne soit plus question de la dévotion à la Vierge-Prêtre... C'est répondre aux intentions du Saint-Office que de laisser dormir cette question, que les âmes peu éclairées pourraient ne pas comprendre exactement. » — Vers le même temps, un Franciscain, le P. Ignace-Marie, qui avait

publié, lui aussi, une courte élévation mariale d'une grande beauté sous ce même titre *La Vierge sacerdotale*, rééditait l'opuscule sous cet autre titre *La Reine du Clergé*.

De tels faits semblent dénoter que la sainte Eglise romaine n'est favorable ni à aucune représentation de la Vierge-Prêtre, ni même, ce qui est plus grave, à une dévotion à la Vierge-Prêtre. Que faut-il penser de ces faits? Quelle direction imposent-ils, non pas seulement à nos pratiques, mais plus profondément à nos vues à l'égard d'un pareil mystère ? Et, puisque condamnation il y a, qu'est-ce au juste qui est ou qui n'est pas condamné ?

Ce qui est condamné, ce n'est, ce me semble, ni tout à fait le mot même, ni aucunement la chose.

Pour ce qui est du vocable, en effet, il suffit de le modifier tant soit peu, d'y imprimer un tour légèrement différent, comme a fait par exemple le Franciscain que je viens de citer, pour que tout soit bien : « Vierge-Prêtre » n'est pas approuvé, mais « Reine des prêtres » l'est parfaitement. Ainsi, par un bref du 20 mai 1912, Pie X avait érigé en archiconfrérie l'association de « Marie Immaculée, Reine du clergé », association établie le 2 février 1908 dans l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris. Cette approbation consacrait d'ailleurs une sainte tradition qui était en honneur dans l'Eglise de France depuis les vénérables réformateurs du clergé au XVII[e] siècle, Monsieur Olier tout particulièrement.

C'est d'ailleurs une question de savoir, s'il n'y a pas eu, un peu dans toute l'Eglise, une plus ancienne et plus ample tradition pour attribuer à la très Sainte Vierge quelque prérogative ou quelque dénomination sacerdotale. L'article précité de *Palestra del Clero* le

prétend. Il rapporte notamment saint Ephrem, saint Epiphane, saint Albert le Grand. Il est vrai que par un article paru depuis dans *Prêtre et Apôtre,* en juillet 1929, le P. Galtier, Jésuite, conteste que l'autorité de la Tradition puisse être ici invoquée. Mais la critique qu'il fait ne sort guère du lieu commun et ne tranche certainement rien. Le problème de théologie positive qui se pose là demeure donc entièrement ouvert. Même si on ne pouvait trouver authentiquement chez aucun des Pères ni des Docteurs le titre exact de Vierge-Prêtre, il resterait que d'anciens auteurs eussent pu l'employer. Et quand personne ne se serait servi du mot même, il faudrait voir si, à maintes reprises, au cours des âges la foi chrétienne n'a pas regardé Marie sous l'angle du sacerdoce.

La pensée actuelle de l'Eglise n'a pas été et ne peut pas être de répudier tout ce passé. Ni le titre pris absolument de la Vierge-Prêtre, ni le mouvement vers elle des esprits et des cœurs, ne sont rejetés. La censure porte, si je puis dire, sur la forme, non sur le fond. On condamne seulement un certain usage abusif du mot, une forme bizarre donnée à la représentation et à la dévotion. Et on les condamne précisément par crainte qu'il n'y ait malentendu sur le fond même des choses. Figurer la très Sainte Vierge avec des habits de prêtre, ou la vénérer un peu inconsidérément sous le nom de prêtre, donnerait trop à croire qu'elle fût prêtre comme le Christ est prêtre ou comme le sont les prêtres du Christ. Ce qui est une pensée insolite et, en effet, irrecevable.

Par les précautions même qu'elle prend sur ce point, l'Eglise entend, non certes nous détourner de Notre-Dame du Sacerdoce, mais nous inviter à la considérer avec plus de jugement. Il y a là en Marie une réalité hors de tout conteste, dont il importe beaucoup d'avoir

une idée juste. C'est pourquoi l'Eglise mère et maîtresse ouvre grand devant nous, avec le champ de la théologie positive, celui de la théologie spéculative, comme en face d'un beau grand mystère.

Du reste, il en est de cet aspect sacerdotal du Mystère de Marie comme à peu près de tous les autres aspects : c'est d'une grandeur singulière, d'un caractère à part. Il ne faut s'y appliquer qu'avec une sorte de tact, en traiter que par de discrètes analogies. Il ne faut pas confondre, mais distinguer. *Specto ad rem,* dit Cajetan en de pareilles rencontres.

Notre-Dame du Sacerdoce.

Cela s'entend tout de suite de deux manières: ou de ce que Notre-Dame est en relation avec le Sacerdoce, ou de ce que Notre-Dame est elle-même en possession du Sacerdoce. Ces deux acceptions sont vraies. La première plus visiblement. La seconde plus radicalement.

Il est visible à tous que la très Sainte Vierge est dans de grandes relations avec le sacerdoce, en premier lieu avec celui même de son Fils, en second lieu avec celui des autres prêtres continuateurs de son Fils. Cette première considération n'a jamais fait de doute pour personne. Mais elle appelle la seconde et nous force ainsi à pénétrer plus avant dans le mystère.

Il doit devenir sensible à quiconque y réfléchit que la très Sainte Vierge est en possession d'un véritable sacerdoce. Quoique femme, elle est une espèce de prêtre. D'ailleurs, il va de soi que cette seconde constatation est liée de tous côtés à la première. C'est pour avoir été très près du plus grand de tous les prêtres que cette femme se trouve marquée d'une sorte de prêtrise : son sacerdoce est dominé par celui de Notre-Seigneur, mais il est dominant par rapport au nôtre.

Dans cette conjoncture, il est ce qu'il est, et il faut le voir comme il est. « Les fidèles, dit le P. Ignace-Marie, seraient facilement amenés à supposer en Marie un sacerdoce non seulement mystique, mais sacramentel. » Il ne le faut pas, et c'est pourquoi l'Eglise nous demande d'être si précautionnés. Ne donnons d'avance aucun nom à ce sacerdoce de Notre-Dame. Mais cherchons à le saisir en sa vraie réalité. Après, les rapprochements se verront mieux, à faire ou à ne pas faire. D'abord, c'est un exact discernement qui est à faire.

Avant tout nous devons nous rappeler ce que c'est qu'un prêtre. En des mots qui font foi, l'*Epître aux Hébreux* nous le dit. Un prêtre, un grand-prêtre, est toujours celui qui, après avoir été pris d'entre les hommes, est établi en faveur des hommes dans les choses mêmes de Dieu. Une telle dignité, nul ne saurait soi-même se l'attribuer : il y faut être appelé de Dieu. Mais le prêtre parfait est celui qui, mêlé à ses frères et grand devant son Dieu, se porte garant de leur alliance. Dieu vient à nous par lui, et c'est par lui que nous allons à Dieu (1). — Saint Thomas, avec sa précision accoutumée, a résumé ces enseignements inspirés : « Proprement, dit-il, l'office du prêtre est d'être médiateur entre Dieu et le peuple. D'une part, il lui appartient de transmettre au peuple ce qui est de Dieu, et, de l'autre, de présenter à Dieu ce qui est du peuple (2). » — Le Saint-Père Pie XI, dans la première partie de son Encyclique sur le sacerdoce, n'a fait que reprendre et exposer la même notion. Il

(1) *Hébr.*, 5, 1-10; 7, 22, 25 ss.

(2) *Somme*, IIa IIae, Q. 86, art. 2; IIIa, Q. 22, art. 1; Suppl., Q. 36, art. 1.

montre que ce sont là, humaines et divines, les données mêmes du sacerdoce.

Eh bien ! ces qualités, on ne peut assurément pas ne pas les voir dans la très Sainte Vierge. Il suffit d'y penser pour s'en convaincre. A un moment qui fut, au dire de saint Paul, la plénitude des temps, cette jeune fille, de laquelle est né Jésus qui est le Christ, s'est trouvée placée dans une médiation inouïe entre l'homme et Dieu, puisqu'elle a eu la charge de l'Homme-Dieu. Voilà Marie. Elle est, dans toute la force du terme, *sequester et medius inter populum et Deum* (3). On ne peut l'être davantage, le Christ excepté. A partir de là, en vérité, tous les grands actes de la très Sainte Vierge se sont déroulés et accomplis comme autant de fonctions sacerdotales. Et au fond de tous ces actes, il y avait une dignité impérissable, une raison d'être, qui provenait d'une véritable ordination sacerdotale. C'est ce qu'il faut voir.

Notre-Dame dans ses fonctions sacerdotales.

La première fonction d'un prêtre consiste à donner Dieu au monde. Il faut qu'entre les mains du prêtre Dieu se rende plus proche et nous soit plus accessible. Dieu est Esprit. Nous aussi, mais faiblement. C'est pourquoi nous avons tant de difficultés à nous rejoindre, nous et lui. Il a beau s'ingénier à se révéler à nous, à se manifester à nous, nous avons peine à le comprendre et à l'aimer, voire même à le fréquenter et à lui rendre les devoirs les plus élémentaires. Aussi, lorsque, entre lui et nous, quelqu'un a l'insigne honneur de nous faire, pour ainsi dire, toucher notre Dieu, nous bénissons cet intermédiaire comme un prê-

(3) *Somme,* IIa IIae, Q. 86, art. 2.

tre. Nous le bénissons de ce qu'il nous donne la révélation de Dieu. Nous le bénissons de ce que le divin, en passant par lui, devient assimilable.

Or c'est bien cet office que la très Sainte Vierge, à partir de l'Annonciation, a constamment exercé. Elle l'a même porté au plus haut degré qui se fût jamais vu et qui pût jamais se voir. Nous n'aurons jamais Dieu avec nous plus complètement, plus parfaitement, que nous ne l'avons eu grâce à elle, dans ce Verbe qui s'incarne en elle et qui s'en vient habiter parmi nous. Désormais, nous pourrons regarder de nos yeux, ouïr de nos oreilles, palper de nos mains le Verbe de Dieu. Ce *Verbum caro factum* est lui-même au milieu de nous le Christ-Prêtre, le Saint de Dieu. Or, avant d'être à nous, il est à Marie. Et, non seulement il est à elle, mais il est fait d'elle, *factum ex muliere*.

Elle est à l'origine de cette Incarnation sacerdotale; elle y consent de toute son âme et y contribue de toutes ses forces; elle donne au Fils de Dieu de quoi devenir le Fils de l'Homme. Elle intervient sur tout le parcours de cette Incarnation : c'est elle qui met au monde ce Christ béni et qui l'élève; c'est elle qui le présente à Dieu comme à nous; c'est elle qui l'introduit et, pour ainsi dire, le produit dans le monde, jusqu'à ce qu'enfin elle l'aide à en sortir si salutairement pour nous. Elle se retrouve même, et nous savons que c'est corps et âme, au couronnement de cette Incarnation : elle atteste et elle assiste jusque dans le ciel ce Dieu qu'elle a donné à la terre.

S'il y a quelque part un office sacerdotal, à coup sûr celui-ci en est un de premier ordre, commencé dans le temps, consommé dans l'éternité. Une femme l'exerce, une israélite, vierge et mère tout ensemble, merveille de nature et de grâce, sainte Marie, si près de nous, si près de Dieu.

En entrant dans le détail des actes, on voit encore mieux en quoi ce premier office de la très Sainte Vierge se caractérise.

Saint Jean précise que le Verbe s'est introduit parmi nous « plein de grâce et de vérité... si bien que la grâce et la vérité ont été réellement produites et répandues dans le monde par cet intermédiaire de Jésus-Christ, et que de sa plénitude nous avons tous reçu (4) ». Telles sont en effet les deux grandes communications que le Dieu-Esprit veut faire à nos esprits. Il a la bonté de nous transmettre quelque chose de sa vérité, quelque chose de sa vie même. Mais, comme nous ne sommes pas de purs esprits ainsi qu'il est lui, sa vérité comme sa vie revêtiront pour s'insinuer en nous des formes sensibles. C'est à quoi sert le ministère des prêtres. Ils sont chargés de nous mâcher des enseignements tout nourris de vérité divine et de nous administrer des sacrements tout imbibés de vie divine. *Ad eum pertinet divina dogmata et sacramenta exhibere populo* (5). Avec une condescendance admirable et une générosité magnifique, Notre-Seigneur s'est adonné à ce double ministère. Il a fait de sa sainte Humanité le grand sacrement de Dieu au milieu de nous, sur lequel il a greffé on sait quels autres. Il a de même porté à son comble la révélation de Dieu en ce monde. En quoi il paraît et agit comme un vrai prêtre, le souverain Prêtre. Puis, il passe le même office et en fait faire les mêmes actes à des frères qu'il investit de ses pouvoirs pour que le ministère continue jusqu'à la fin des temps.

Peut-on dire que la très Sainte Vierge se soit trou-

(4) *Jn.*, I, 14, 16, 17.
(5) *Somme*, IIa IIae, Q. 86, art. 2.

vée, elle aussi, engagée dans de telles fonctions ? L'enseignement qui éclaire et le sacrement qui vivifie lui furent-ils jamais confiés, comme aux prêtres ?

Oui et non. Non, si c'est à la manière des autres. Mais, oui, mille fois oui, si c'est à la manière qui lui est propre. Il faut comprendre sa situation. Il est évident qu'elle n'a reçu pour mission ni le *Docete* ni le *Baptizate;* elle n'était même pas à la sainte Cène, et le *Hoc facite* ne lui a pas été dit. Son rôle en ces deux choses n'est donc pas de cette sorte. Mais elle y a un rôle qui est d'une autre sorte : il sera toujours délicat à définir parce qu'il est très particulier et demeure incommunicable et à peu près inimitable, ce qui n'empêche qu'il est d'une très grande réalité et d'une très grande beauté.

Ainsi, il est hors de doute que la Mère du Verbe a été mêlée de très près à la révélation chrétienne, très sciemment et très efficacement. Elle a pleinement conçu en son esprit ce qui se formait en sa chair. Des prêtres et des prophètes lui disaient, et elle-même savait, qu'elle apportait au monde celui qui en était la vraie lumière. Sans doute, ce Christ, elle a eu plus à le cacher qu'à le prêcher. Cependant, c'est elle qui l'a poussé à se produire et à se divulguer; c'est elle qui a dit la première : « Faites donc tout ce qu'il vous dira. » On sait qu'une part considérable du Mystère de Jésus nous a été révélée en elle et par elle. Doublement : en ce sens que de grands articles de notre foi sont émanés d'elle; en ce sens aussi que de grands articles sont relatifs à elle. A ce double titre elle porte avec elle le *mysterium fidei :* elle contribue à la révélation; elle est elle-même une révélation. En toute vérité, on voit Jésus en Marie. Quiconque se soumet au Christ ou se heurte à lui, la rencontre. On ne peut éviter d'en passer par elle. Dites-moi si

cette Vierge n'est pas dans une belle attitude sacerdotale, et si elle n'est pas à sa façon une lumière ?

De même, il est hors de doute que pour les sacrements chrétiens la Mère du Sauveur a plus fait que tous les prêtres qui s'y emploient. A sa façon, ici encore. Ne la revêtez pas d'une chasuble, ne lui donnez pas l'étole, ne lui mettez pas le calice en main. Mais pensez que c'est grâce à elle et par ses soins que le Christ est devenu, d'abord dans ses entrailles et ensuite à sa mamelle et dans ses bras, le merveilleux, le saint sacrement que je disais, d'où, après, il est devenu l'auteur des sacrements. C'est par elle qu'il s'est fait chair et sang. C'est elle qui a préparé à Jésus-Christ ses premières bouchées de pain et ses premières gorgées de vin, comme il a reçu d'elle les ablutions d'eau et les onctions d'huile. De cela même il fera la matière des sacrements. Il y ajoutera un sens tout spirituel et une vertu divine en y mettant sa forme : pour cela il ne fera qu'emprunter l'accent de la parole humaine, la langue de sa Mère. Voilà d'où il faut partir pour comprendre que la très Sainte Vierge préside en quelque sorte à toute cette économie sacramentelle qui tient une telle place dans la maison de son Fils. Elle est la Mère qui a pourvu à tout. De là chez elle une espèce de supériorité enveloppante à l'endroit même de ce que nous appelons, nous thomistes, la physique et la métaphysique des sacrements. Marie est la mère nourrice du Christ aux sacrements, la mère féconde des chrétiens dans les sacrements. Ce qui est encore sa manière à elle d'agir comme prêtre.

⁂

La seconde fonction d'un prêtre consiste à présenter le monde à Dieu. Il faut que, par le ministère

du prêtre, l'humanité retrouve accès auprès de Dieu et se reprenne à faire bonne figure devant lui. De même que Dieu par ses prêtres descend vers nous, de même par eux il nous élève à lui. Le pauvre peuple, que nous sommes tous, ne sait ni quoi dire à Dieu ni quoi faire pour Dieu. Le prêtre sert d'intermédiaire. Lui-même est représentatif de tous ses frères. Comme il demeure avec eux, rien d'humain ne lui est étranger. Mais, passant par lui, tout est présentable, le meilleur et même le pire, l'un parce qu'il s'évertue à l'effacer, l'autre parce qu'il sait le sublimer. *Ea quæ sunt populi, per eum Domino debent exhiberi* (6). Dans les mains du prêtre tout ce qui est humain redevient agréable à Dieu. Le prêtre nous fait une humanité sortable à Dieu.

Qui niera que la très Sainte Vierge soit, dès son plus jeune âge, entrée dans ce grand rôle et qu'à partir de l'Annonciation elle ait eu à le remplir plus officiellement avec son Fils ? Celui-ci mis à part, quelqu'un nous a-t-il jamais représentés devant Dieu plus parfaitement que cette incomparable Marie ? Au moment où elle a donné son consentement à Dieu, réellement elle tenait la place, dit saint Thomas (7), du genre humain tout entier. Que faisait-elle, en effet ? D'abord, en sa personne même, elle portait notre pauvre humanité devant Dieu à un point de perfection et de présentation qui ne serait jamais égalé : elle était notre petite enfant et notre grande maman; en elle nous nous retrouvions et nous nous dépassions. De plus, en la personne de son Fils, elle produisait devant Dieu l'Humanité en laquelle il pût mettre

(6) *Somme*, IIa IIae, Q. 86, art. 2.
(7) *Somme*, IIIa, Q. 30, art. 1.

absolument toutes ses complaisances et se réconcilier le monde. Dieu ne pouvait rien recevoir qui lui fût plus agréable que cette Mère avec cet Enfant.

Et elle, à s'offrir ainsi avec son Fils, accomplissait un office éminemment sacerdotal. Comme le précédent, il aurait commencé dans le temps, mais ne serait consommé que dans l'au-delà. La même femme l'exerçait, parachevant à sa manière son sacerdoce, si près de nous, si près de Dieu.

Dans le détail des actes, la très Sainte Vierge st même plus ressemblante aux autres prêtres par ce second office qu'elle n'est apparue par le premier.

Deux espèces d'actes à cet égard se peuvent reconnaître, les uns plus intérieurs, les autres plus extériorisés. Le premier devoir d'un prêtre, de ce côté, c'est de s'élever lui-même en son esprit pour son peuple devant son Dieu : il pense pour son peuple, il parle pour son peuple, il dirige les intentions de la multitude, il offre à Dieu les désirs et les prières de tous. Mais le second devoir d'un prêtre est aussi de se dévouer au dehors en un culte qui soit digne de Dieu : il lui faut mener à bien les oblations comme les expiations, dût-il y payer de sa personne et s'y dépenser, jusqu'à se sacrifier, lui, pour tous (8).

Il n'est pas malaisé de voir que la très Sainte Vierge s'est acquittée supérieurement de ce double devoir et que ç'a été là une part notable de sa mission au milieu de nous. Elle est celle qui a beaucoup prié pour nous. Elle est celle qui a beaucoup pleuré pour nous.

Nos saintes Ecritures, comme chacun sait, sont sobres de détails en ce qui concerne la Vierge. En quelques traits, cependant, elles en disent long. Nous

(8) *Somme*, IIIa, Q. 22, art. 1.

devons nous souvenir que la carrière évangélique de Notre-Dame s'encadre entre l'*Ecce ancilla* de l'Annonciation et l'*Ecce mater* de la Compassion : ces deux scènes sacrées nous montrent la très Sainte Vierge entièrement vouée et dévouée à notre salut dans le Christ et à notre réconciliation avec Dieu. La prière de Marie lors de la première manifestation de Jésus, comme sa prière lors de l'effusion de l'Esprit à la Pentecôte, nous montrent que cette femme était grande devant Dieu et toute-puissante sur le cœur de Dieu: on voit qu'elle savait parler pour nous, penser pour nous. Son *Magnificat* aussi en est la preuve. Sa présence à la Crèche comme sa présence à la Croix nous rendent sensibles le don qu'elle fait à Dieu d'elle-même et de ce qu'elle a de plus cher : on voit qu'elle est prête à tout offrir et à tout sacrifier à Dieu pour nous.

Il y a là des faits dont la portée religieuse est immense. La Vierge y participe d'autant plus immensément qu'elle y est plus intimement confondue avec le Christ. Il en est d'elle, pour tous ces actes, comme d'une femme dont le fils n'est que prêtre et qui elle-même n'a plus de raison d'être qu'elle ne l'ait suivi et servi dans cette prêtrise. D'où le plus beau côté sacerdotal de la vie de Marie. Il lui en reste quelque chose éternellement.

Notre-Dame dans son ordination sacerdotale.

Etre associé à la vie d'un prêtre et adonné à des fonctions de prêtre est déjà sacré, mais néanmoins ne suffit pas à vous faire prêtre. Il faut être appelé et ordonné pour être vraiment prêtre. C'est seulement par une ordination qu'on est, comme dit saint Thomas, constitué chef pour les autres en matière de

réalités divines. *Dux aliis in rebus divinis* (9) : belle définition du prêtre ! Dans la médiation à laquelle il est ordonné, il entraîne l'humanité vers Dieu. Telle est Marie suréminemment. Une suprême ordination l'a mise en cet état. Si elle est engagée dans les actes que nous venons de voir, ce n'est ni par le hasard de la vie ni simplement par son choix, c'est par une vocation d'en haut et par l'effet d'un sacre véritable.

Le sacre de la Vierge n'est pas autre chose que sa maternité, laquelle est divine. D'une maternité purement humaine on peut déjà faire un sacerdoce. Une mère est bien faite pour donner, avec la vie, dû divin à ses enfants, tout comme elle est faite pour donner ses enfants à Dieu : sa maternité même lui en confère la capacité, l'ordonne à cela. Aussi, dans une humanité qui se respecte, la *mater familias* est-elle marquée d'un caractère auguste; et, dans la société chrétienne, saint Paul dit-il qu'elle se sauvera par là (10). Eh bien ! ce sacerdoce qui est comme esquissé dans la maternité lorsqu'elle se termine à des personnes humaines, on peut dire qu'il s'est pleinement gravé dans la maternité lorsqu'elle s'est terminée à une Personne divine.

Ceci est cause de tout. Une ordination sublime s'accomplit en Notre-Seigneur : étant qui il est, dès l'instant qu'il est fait homme il est fait prêtre, il est essentiellement le Christ, c'est-à-dire l'Oint de Dieu. L'Incarnation est l'ordination sacerdotale par excellence. Or à cette ordination Notre-Dame a pris une part absolument singulière : elle accepte que l'ordination ait lieu, qu'elle ait lieu en elle, elle en fournit

(9) *Somme*, Suppl., Q. 36, art. 1.
(10) 1 *Tim.*, 2, 15.

la matière même, elle en constitue le lieu saint. Une telle participation la grandit et l'ordonne elle-même en la rattachant à l'Ordre de Jésus-Christ. L'ordination de son Fils est cause de la sienne propre.

Assurément il y a entre ces deux ordinations une différence infinie. Jésus peut dire de son sacerdoce ce qu'il dit de sa royauté : *Ego in hoc natus sum* (11). Il est né prêtre, il l'est à fond et substantiellement. Marie, non. Son sacerdoce à elle lui est surajouté; mais néanmoins elle ne l'a pas superficiellement. Elle le tient, non de ce qu'elle est en substance, mais toutefois de ce qu'elle fait par une opération qu'on peut appeler substantielle. Car Marie est ordonnée au même titre qu'elle devient Mère. Or elle devient Mère par cette action génératrice où se trouvent engagées toute sa nature, chair et esprit, et sa personne même. N'oublions pas qu'une mère peut dire à son fils : Moi je suis cause de toi, *ego genui te*. Ici la Personnalité du Fils l'emporte sur toutes choses. L'onction qui fait l'Homme-Dieu rejaillit sur la Vierge qui le conçoit et l'enfante. Et je dis qu'il en résulte pour Marie une véritable ordination, provenant de la maternité même.

Par la vertu du divin Enfantement, la très Sainte Vierge Marie est singulièrement « configurée et conformée » au Christ-Prêtre, au Christ-Roi. Or tels sont, au dire de saint Thomas (12), les deux grands effets des sacrements qui font les chrétiens et de celui qui fait les prêtres. Configurée à son Enfant, Marie est pour ainsi dire adaptée à la grandeur de l'être du Christ : par là, elle est investie d'une capacité

(11) *Jn.*, 18, 37.
(12) *Somme*, IIIa, Q. 62-63.

surhumaine; elle dépasse par le rang et par le pouvoir toute autre créature; elle n'est pas une déesse, elle demeure l'humble vierge et se dit la servante; cependant la voilà dans une grandeur sans égale, plus qu'une prêtresse et plus qu'une prophétesse, véritable Reine-Mère et Souveraine Princesse, à côté du Prince de la Vie et du Premier-Né d'entre nous. Conforme en tout à son Enfant, elle le sera par une plénitude, appropriée à son état et à sa dignité, de grâces de toutes sortes et finalement de gloire consommée : elle reçoit, la grâce et la gloire, non seulement pour elle, mais aussi pour nous, pour être d'abord la plus parfaite des chrétiens et pour travailler ensuite à enfanter les chrétiens.

Telle nous apparaît, dans son ordination sacrosainte, Notre-Dame du Sacerdoce. Elle-même sait bien que « le Puissant fait pour elle de grandes choses ». A cause de cela, son âme magnifie le Seigneur et son esprit exulte en Dieu son cher Sauveur. A cause de cela aussi toutes les générations humaines la proclameront bienheureuse et se précipiteront vers elle pour retrouver leur Dieu (13). Tout lui dit qu'elle est, par sa maternité même, ordonnée à cette médiation entre le monde et Dieu. « Le Seigneur est avec toi, dit l'ange de l'Annonciation... Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. — Tu es bénie parmi nous toutes, lui dit la femme de la Visitation... Tu es la Mère de mon Seigneur, et d'où m'est-il donné que tu viennes à moi (14) ? » On le voit, une Médiatrice s'est levée parmi nous, bien faite pour donner Dieu au monde et pour ramener le monde à Dieu.

---

(13) *Lc.*, 1, 46-50.
(14) *Lc.*, 1, 28-30, 42-43.

Elle est à notre tête comme une Reine. Sa royauté adjointe à celle du Christ est du même ordre, spirituel et religieux avant tout. Elle n'est qu'un autre aspect de son sacerdoce. Et comme le sacerdoce se définit par une médiation, en Marie les deux se confondent. Sa médiation lui est confiée et elle l'exerce comme un sacerdoce. Ces « grandes choses », comme elle dit, en elle se rejoignent et même s'identifient, surtout ces deux-ci.

L'un comme l'autre, le sacerdoce et la médiation, dérivent de la maternité. C'est pourquoi ils se caractérisent et se déploient comme une maternité. Pardessus tout, la très Sainte Vierge est Mère. Tout lui vient de là. Et elle ne sort pas de là. C'est la marque de son ordination et tout son sacerdoce en gardera l'empreinte. Il lui a été donné sous le signe et par l'effet de la maternité. Il n'a fait et ne fera que se répandre en des effets de maternité. Il s'est exercé comme tel autrefois quand Marie vivait sur la terre; comme tel il s'est amplifié même aujourd'hui qu'elle s'en est allée vivre au ciel. Si l'Evangile nous a fourni la charte de son sacerdoce dans le temps, l'Epître aux Hébreux nous fournirait la charte de son sacerdoce dans l'éternité.

fr. R. BERNARD, o. p.

La vie de la prière dans les psaumes

La Providence divine ne laisse naître un besoin que pour y répondre. Le sort présent des psaumes dans la pensée et la prière chrétienne en est une nouvelle preuve. Jamais peut-être l'âme chrétienne n'a éprouvé de façon plus dure et plus douloureuse, et avec toutes les nuances que peut revêtir un amour déçu, depuis l'irritation jusqu'au découragement, son inintelligence du psautier. Or, jamais, depuis des siècles, la foi et la science chrétienne n'ont présenté pareille floraison de travaux et de recherches, depuis les patientes et parfaites restitutions de M. Podechard, jusqu'au précieux petit livre de M. Brillet, en passant par les ouvrages du Père Calès, de M. Desnoyers, du Père Hugueny ou de Mgr Weber, pour nous borner à l'horizon proche. Et l'Eglise ne vient-elle pas d'offrir à ses prêtres un premier fruit mûr avec une traduction nouvelle du psautier ? Il est significatif que notre temps ait pu rendre une telle audace à la fois nécessaire et possible...

Dans la pensée que le plus modeste effort n'est pas inutile dans une grande œuvre, nous voudrions

appuyer de quelques développements et surtout de quelques exemples les remarques antérieurement présentées dans cette revue (1). Un point notamment nous paraît digne d'attention et d'application; c'est le caractère « poétique » des psaumes. Dans bien des cas, à tort ou à raison, l'intelligence de cette prière nous semble liée à la redécouverte de ce mouvement, de cette vie, qui sont le fait d'une foi se donnant un instrument poétique d'expression.

L'intelligence analytique du texte, la transcription des éléments du rythme, ne sont que des conditions préalables ; une recréation reste absolument indispensable, soit pour traduire, soit simplement pour revivre cette pensée, indissociable de ses moyens propres d'expression. Il y a un point de jaillissement à découvrir, auquel il faut se placer, pour s'abandonner ensuite à l'élan ou aux élans successifs dans lesquels est emportée la prière. Le repérage des éléments de pensée ne saurait suffire, car il n'y a pas eu d'abord une pensée, qui s'est revêtue ensuite de signes verbaux, sonores et visuels, puis d'un rythme déterminé. La création a été un tout indissoluble où l'idée fait corps avec le système sensible, et ne saurait en être détachée sans être trahie. Une poésie ne peut être traduite rigoureusement, elle ne peut être que refaite, et avoir, à la limite, la fidélité d'un écho. Les alliages sonores, les harmoniques de la pensée et des mots, la frange sensible des images, le mariage des sons et des idées, peut-être l'évocation confuse des rythmes, sont par définition, impossibles à restituer dans leur intégrale beauté. Raison de plus pour ne pas renoncer au moindre élément, pour essayer de recréer un instrument de prière qui rende quelque chose de ce qu'on

(1) Mars 1946. La Prière des Psaumes.

aura entendu chanter dans la pièce originale, et qu'on aura pu revivre, entraîné sans résistance dans le mouvement où l'inspiration a d'abord emporté le poète.

Ce sont là des évidences dont le rappel peut paraître inutile. Elles nous serviront de règle pour tenter, en utilisant aussi fidèlement que possible les lumières des savants, d'en faire l'application à l'un ou l'autre psaume. Puissions-nous aider quelqu'un à goûter mieux ces merveilleux instruments sur lesquels notre Maître et Seigneur a exprimé à son Père le chant fervent de son cœur (2).

Psaume 15 (16) - CONSERVA ME

A première vue, il paraît bien austère ce psaume dans lequel saint Pierre et saint Paul retrouvent avec une si tranquille évidence la Résurrection du Sauveur : il faut au prêtre tout le contexte de la première tonsure pour relever à ses yeux le verset du « Dominus Pars ». Et cependant, dès que l'on veut bien consentir à s'abandonner au « mouvement » de cette prière, on commence à sentir qu'elle est chargée d'un potentiel religieux extraordinaire, et on s'explique qu'elle ait pu « rompre une digue », comme disait Bergson, faire une brèche dans ce mur inexorable que la mort dressait devant la vie humaine avant Jésus-Christ.

Partons de cette idée que ce psaume est une chose vivante, un « tout », une « unité », qu'il est né d'une

---

(2) Pour la simplicité de l'exposé, nous envisageons le psaume tel qu'il s'offre au chrétien en prière, tel que le travail de Dieu le lui a préparé. Non pas qu'il n'y ait aucun intérêt, même pour la prière, à savoir comment ce travail a été conduit : lentement et par retouche, ou avec d'un seul coup toute sa perfection. Mais pour faire état de ces données, il faudrait plus que ces simples pages; nous voudrions seulement n'y avoir pas contredit.

attitude intérieure complexe mais précise, et qu'il est nécessaire pour le revivre d'y retourner, d'en accepter l'impulsion, et de le suivre dans la mystérieuse logique de ses tensions et de ses détentes, de ses contradiction et de ses effusions.

Où est ici le point de jaillissement ? C'est le mot de « foi » qui le rendrait le mieux, à condition de donner toute cette ampleur qui est la sienne dans saint Paul, et qui enferme la confiance et l'espérance :

1 - *O Dieu, garde-moi,*
Car c'est Toi, mon refuge

10 - *Non, Tu n'abandonneras pas mon âme aux [enfers,*
Tu ne laisseras pas celui qui croit en Toi
Connaître la corruption,

11 a - *Tu m'apprendras le chemin de la vie.*

et aussi l'amour :

2 - *Je te le dis, Seigneur, mon seul Seigneur, [c'est Toi.*
Je ne veux pas de bonheur hors de Toi.

11 b - *L'enivrement de ta présence.*
D'être avec Toi l'éternelle douceur.

Deux fois le long du psaume on voit cette foi se recueillir sur elle-même, se condenser, prendre, pour ainsi dire, son élan. Dans ces mots hachés, rapides, comme haletants, qui évoquent une âme « sous pression »; c'est l'élan créateur qui se ressaisit à cette source.

1 - *O Dieu, garde-moi,*
Car c'est Toi, mon refuge
Je ne veux pas de bonheur hors de Toi.

5 - *Le Seigneur, voilà ma part, ma portion et ma [coupe*
Pour toujours, ma part, c'est Toi.

Deux fois aussi ce sentiment se répand : il se produit comme une détente de l'âme dans une phrase qui s'allonge; le sentiment se développe en protestation de fidélité :

3 - *Les Saints : sur cette terre, voilà pour moi*
Les vrais nobles et les seuls amis.

4 - *Misérables, qui courent d'autres dieux*
Je ne veux pas m'associer à leurs sanglantes [libations,
Et jamais leur nom n'effleurera mes lèvres.

en effusion sur l'avantage d'un tel sort, en reconnaissance à Dieu :

7 - *Loué soit le Seigneur, qui s'est fait mon conseil*
Jusque dans le sommeil je sens mes reins [pressés;

8 - *J'ai gardé sans fléchir la présence du Seigneur*
Il est à ma droite : je ne chancellerai pas

9 - *Aussi mon cœur exulte et mon âme tressaille,*
Ma chair même repose, paisible :

Puis enfin, toute cette force successivement ramassée et dépensée se jette en avant d'un suprême assaut,

dont notre pensée, nourrie depuis toujours aux sources de l'Evangile, ne mesure plus l'audace. Dans une sorte d'irrésistible pression à la fois d'évidence et d'exigence, l'âme se redresse, et brisant toutes les barrières, jaillit dans la certitude d'une survie au-delà de la mort, pour demeurer finalement suspendue à son extrême point, comme une fusée qui disparaît à l'instant de sa plus vive clarté et au plus haut de sa trajectoire, dans un magnifique acte de charité :

11 b - *L'enivrement de ta présence,*
D'être avec Toi l'éternelle douceur.

Revivons ainsi ce poème en frappant comme il convient les syllabes, et en acceptant son rythme général. Il est impossible de ne pas être saisi. Il semble qu'on voie mieux ce que pouvait être cette inspiration qui est ici à la fois religieuse, poétique, prophétique. Il semble aussi qu'on saisisse le lien profond qui existe entre ce mouvement d'âme, qu'une grâce spéciale et complexe détermine, et le simple et lumineux rappel du maître aux Sadducéens grossièrement ironiques : « Dieu n'est pas un Dieu de morts, mais un Dieu de vivants. » Il y a une logique de la foi qui s'est révélée dans l'âme du psalmiste avec sa merveilleuse puissance à briser les ténèbres, et que d'un mot Notre Seigneur a fixée, comme il en a marqué la suprême et parfaite réalisation, source de la nôtre.

1 - *O Dieu, garde-moi,*
Car c'est Toi, mon refuge

2 - *Je te le dis, Seigneur, mon seul Seigneur,*
[Toi]
Je ne veux pas de bonheur hors de Toi.

3 - *Les Saints, sur cette terre, voilà pour moi*
Les vrais nobles et les seuls amis.

4 - *Misérables, qui courent d'autres dieux!*
Je ne veux pas m'associer à leurs sanglantes [libations,
Et jamais leur nom n'effleurera mes lèvres.

5 - *Le Seigneur, voilà ma part, ma portion et ma [coupe*
Pour toujours, ma part, c'est Toi.

6 - *Au sort m'échoit un lot magnifique.*
Qu'il est beau mon partage.

7 - *Loué soit le Seigneur, qui s'est fait mon [conseil*
Jusque dans le sommeil je sens mes reins [pressés;

8 - *J'ai gardé sans fléchir la présence du Seigneur*
Il est à ma droite, je ne chancellerai pas.

9 - *Aussi mon cœur exulte et mon âme tressaille,*
Ma chair même repose, paisible :

10 - *Non, Tu n'abandonneras pas mon âme aux [enfers,*
Tu ne laisseras pas celui qui croit en Toi.
Connaître la corruption

11 - *Tu m'apprendras le chemin de la vie :*
L'enivrement de ta présence,
D'être avec Toi l'éternelle douceur.

Psaume 21 (22) - DEUS MEUS

Voici un psaume qui nous est bien familier, et bien cher. Dès les premiers mots l'image de Jésus est là, sa croix, son angoisse. Verset par verset, la passion, telle qu'elle nous est rapportée par l'Evangile, se déroule devant nos yeux, en un texte plus « historique que prophètique », disait Bossuet. Est-ce à dire que nous en mesurions à fond toute la richesse ?

Il y a là encore à accepter ce « mouvement », à entrer docilement dans une impulsion religieuse qui ne révèle sa richesse qu'à celui qui lui a fait crédit et s'est livré.

Nous voici donc en présence d'une prière à deux temps, sur deux registres absolument opposés : poignante détresse du verset 1 à 22, suivie sans transition d'un hymne d'action de grâce à l'ampleur infinie (verset 23 à fin). Dans la première partie deux courants se croisent, celui de l'appel proprement dit, du cri de détresse :

2 - *Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'abandonner ?*
En pure perte, je crie ma détresse.

3 - *Mon dieu, je crie le jour, et pas de réponse,*
Je crie la nuit, et, pour moi, nul répit.

20 - *O Toi, Seigneur, ne reste pas loin.*
O ma force, hâte-toi, au secours.

21 - *Sauve ma vie de l'épée,*
De la griffe du chien mon existence.

22 - *Arrache-moi à la gueule du lion,*
A la corne du taureau ma pauvre vie.

et celui des motifs propres à toucher la miséricorde divine; miséricorde éprouvée par les générations passées.

4 - *O Toi qui habites le Sanctuaire,*
Toi que loue Israël,

5 - *En Toi ont espéré nos Pères,*
Espéré, et Tu les as libérés.

6 - *Vers Toi ils ont crié, et ce fut le salut;*
En Toi ils ont espéré, et ils n'ont pas été déçus.

titres personnels à l'amitié divine,

10 - *Oui, c'est Toi qui me tiras des entrailles*
Et me posas sur le sein de ma mère.

11 - *Ce sont tes bras qui me reçurent à peine né;*
Dès les entrailles de ma mère, mon Dieu, c'est Toi.

et surtout, l'étalage émouvant de l'angoisse :

7 - *Mais moi, un ver, et non un homme,*
Un être qu'on méprise, et dont on rit.

8 - *Qui m'aperçoit, me raille,*
Ouvre les lèvres et branle la tête.

9 - *« Il invoquait Dieu : que Dieu le délivre !*
Qu'il le sauve, puisque c'est son ami. »

12 - *Ne me laisse pas, car l'angoisse m'étreint,*
Car je n'ai pas d'appui.

13 - *Autour de moi les taureaux sont nombreux,*
De puissantes bêtes de Basan m'entourent.

14 - *La gueule contre moi grande ouverte,*
A la façon du lion qui déchire et rugit.

15 - *Comme de l'eau je me sens dissoudre*
Et se disloquer tous mes os.
Mon cœur est comme une cire
Qui fond dans mes entrailles.

16 - *Sèche comme un tesson, ma gorge.*
Et ma langue se colle à mon palais.
C'est la poussière de la mort où tu me couches.

17 - *Car une meute de chiens m'enveloppe,*
Une bande de criminels a mis le siège autour
[de moi]

18 - *Ils ont perçé mes mains et mes pieds,*
Je puis compter tous mes os
Eux ils regardent; je suis leur spectacle,

19 - *Ils partagent mes vêtements entre eux,*
Mon habit, ils le tirent au sort

Puis, brusquement, à partir du verset 23 tout s'illumine, et le délaissé convie successivement les siens (versets 23 à 27) et l'univers entier (versets 28 à 30 a) à glorifier Dieu.

Une belle conclusion achève cette prière (versets 30 b à la fin).

Même si un tel mouvement d'âme ne nous était pas recommandé par le fait qu'il a été digne de porter le mouvement même de l'âme de Notre-Seigneur Jésus sur sa croix, il aurait de quoi nous séduire et nous emporter. En nous rendant mieux compte de sa perfection propre, nous pourrons mieux communier au maître.

Une chose peut frapper d'abord, c'est le caractère complet, intégral, de la prière qui se développe du verset 1 au verset 22. Saint Thomas analyse dans la Somme, avec une délicatesse et une rigueur parfaites, la prière de demande et ses « pièces », c'est-à-dire, cet instrument spirituel monté, sous la direction de la prudence, par une religion que stimule la charité. Ce « discours à Dieu » comme dit le Père Lemonyer, s'ouvre par une invocation ou interpellation nuancée d'espérance, d'humble religion et de charité. Elle se poursuit par la présentation de la requête, laquelle, suivant les cas, sera insinuation — que Dieu voie notre indigence, la réalité parle d'elle-même — ou supplication, ou demande précise. Mais il faut aboutir à incliner la miséricorde divine, et représenter à Dieu les raisons qu'il a de nous exaucer : amitié, miséricorde, providence. C'est l'obsécration, à quoi vient s'ajouter, par un instinct très sûr, l'action de grâce. En remerciant on dit assez à Dieu qui on est et ce qu'on veut. L'âme peut se contenter d'invoquer sa misère même... Quand on revient, de cette analyse, à notre psaume, on ne peut que constater la richesse intégrale de cet instrumnt auquel ne manque vraiment aucune corde.

Que dire de la pureté des dispositions qui s'y manifestent ? Nulle part la détresse ne se tourne en imprécation et en invective contre l'injustice; jamais la plainte ne devient amère, jamais la simplicité spontanée de l'appel ne se perd en considération philosophique sur la souffrance du juste. C'est un discours à Dieu que le « juste » parfait pourra tenir, et nous avec lui.

Et c'est pourquoi cette espérance qui anime si totalement, sous la forme de l'abandon à Dieu, le tragique élan de cette prière, aboutit comme un éclair à illu-

miner l'âme qui prie et tout l'horizon des âmes avec elle; ce n'est pas seulement elle qui soudain éclate en reconnaissance : « *Exsurrexi et adhuc sum tecum* »; ce n'est pas seulement de *son* salut qu'elle remercie. Fait absolument inouï de cette prière merveilleuse, fruit unique dans le psautier même, l'âme sauvée de la griffe du mauvais, libérée de son investissement épouvantable, se réjouit *avec l'univers des âmes... du salut de l'univers entier...* Seul notre Sauveur a pu vivre cela en perfection. Qui ne voit quelle éducation du cœur nous est apportée avec de pareils instruments, où la demande si spontanée, née du cœur même de notre mal, s'épanouit d'elle-même, sans artifice et sans transition, dans la découverte du salut offert au monde et la volonté d'y contribuer ?

Avons-nous fait sentir quelque chose de la qualité du moyen offert dans ce psaume pour communier à la prière parfaite de notre Sauveur, et en même temps qu'on y communie, de s'exprimer sans erreur cette communion ?

2 - *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'abandonner ?*
En pure perte, je crie ma détresse.

3 - *Mon Dieu, je crie le jour : et pas de réponse,*
Je crie la nuit : et, pour moi, nul répit.

4 - *O Toi qui habites le sanctuaire,*
Toi que loue Israël,

5 - *En Toi ont espéré nos Pères,*
Espéré, et Tu les as libérés.

6 - *Vers Toi ils ont crié, et ce fut le salut;*
En Toi, ils ont espéré, et ils n'ont pas été déçus.

7 - *Mais moi ! un ver, et non un homme,*
Un être qu'on méprise, et dont on rit.

8 - *Qui m'aperçoit me raille,*
Ouvre les lèvres et branle la tête.

9 - *« Il invoquait Dieu ! que Dieu le délivre !*
Qu'il le sauve, puisque c'est son ami ».

10 - *Oui, c'est Toi qui me tiras des entrailles*
Et me posa sur le sein de ma mère.

11 - *Ce sont tes bras qui me reçurent à peine né;*
Dès les entrailles de ma mère, mon Dieu,
[c'est Toi.

12 - *Ne me laisse pas, car l'angoisse m'étreint,*
Car je n'ai pas d'appui.

13 - *Autour de moi les taureaux sont nombreux,*
De puissantes bêtes de Basan m'entourent.

14 - *La gueule contre moi grande ouverte,*
A la façon du lion qui déchire et rugit.

15 - *Comme de l'eau je me sens dissoudre*
Et se disloquer tous mes os.
Mon cœur est comme une cire
Qui fond dans mes entrailles.

16 - *Sèche comme un tesson, ma gorge.*
Et ma langue se colle à mon palais.
C'est la poussière de la mort où tu me cou-
[ches.

17 - *Car une meute de chiens m'enveloppe,*
Une bande de criminels a mis le siège autour
[de moi.

18 - *Ils ont percé mes mains et mes pieds,*
Je puis compter tous mes os
Eux ils regardent; je suis leur spectacle,

19 - *Ils partagent mes vêtements entre eux,*
Mon habit, ils le tirent au sort.

20 - *O Toi Seigneur, ne reste pas loin.*
O ma force, hâte-toi, au secours.

21 - *Sauve ma vie de l'épée,*
De la griffe du chien mon existence.

22 - *Arrache-moi à la gueule du lion,*
- *A la corne du taureau ma pauvre vie.*

23 - *Je veux proclamer ton Nom devant mes [frères,*
Dans l'assemblée publier ta louange.

24 - *Vous qui craignez Dieu, louez-le,*
Vous tous, race de Jacob.
Glorifiez-le et craignez-le
Vous tous, race d'Israël.

25 - *Car il n'a pas méprisé ni rebuté la prière du [pauvre,*
Il ne lui a pas refusé un regard,
Mais il a exaucé son appel au secours.

26 - *Grâce à lui, j'élèverai ma louange dans la [grande assemblée,*
Je viendrai acquitter mes vœux devant les [fidèles.

27 - *Il y aura à manger pour les affamés et ils [n'auront plus faim*
Ils loueront Dieu, ceux qui le cherchent;
Et vivent leurs cœurs à jamais.

28 - *On se souviendra et on se tournera vers le [Seigneur*
De tous les confins de la terre.
Devant lui se prosterneront toutes les famille[des nations.

29 - *Au Seigneur le règne, et l'empire des peuples,*

30 - *Devant lui se prosterneront tous les puissants [de la terre.*
Devant sa face tomberont tous ceux que [guette le tombeau.
Et moi, c'est pour lui que je vis.

31 - *Ma race sera à son service.*
Qu'on parle du Seigneur à la génération [future.

32 - *Qu'on dise haut sa justice au peuple à venir*

Le Seigneur a tout fait !

Psaume 28 (29) - AFFERTE DOMINO...

Ce psaume est d'une beauté littéraire incontestable et à laquelle personne sans doute des habitués des psaumes n'est demeuré indifférent. Nous voudrions seulement, s'il est possible, faire sentir plus à fond la vie dont ce morceau est animé et la force suggestive qui y est contenue pour une âme religieuse.

Nous le ferons très brièvement, ce poème parle assez de lui-même.

Il semble constitué par une série d'explosions, toutes semblables, violentes, précipitées, de sons et d'images, et pour rester dans la ligne du texte, de

« coups de tonnerre » qui éclatent brusquement sur la trame unie et solennelle d'un prélude liturgique (versets 1 et 2), pour se perdre brusquement (versets 10 et 11) dans une nouvelle nappe de prière unie et confiante, d'autant plus unie et confiante, que l'ébranlement de la puissance divine a pu produire un plus profond saisissement.

Voici le prélude calme et grave comme une liturgie :

1 - *Venez rendre au Seigneur, fils de Dieu*
Venez rendre au Seigneur gloire et hommage.

2 - *Venez rendre gloire au Seigneur en ornements [sacrés.*

Voici maintenant le tonnerre qui éclate, car c'est lui, preuve et symbole de la puissance souveraine de Dieu, qui joue avec les éléments; puissance à laquelle rien ne résiste, et dont la voix du tonnerre fait passer quelque chose jusqu'à nos sens. Dans ces coups qui se succèdent et que le poème hébreux évoque si merveilleusement dans le monosyllabe qui ouvre chaque verset: on dirait des chocs extrêmement forts et qui se renouvellent à l'instant où la nature palpitante allait se redresser, pour la courber à nouveau, et qui se prolongent en échos sourds, comme dans le verset 4 :

Tonne, le Seigneur, puissamment,
Tonne le Seigneur, majestueusement...

Il faut, après avoir redit religieusement les versets 1 et 2 « écouter » le tonnerre du poème déchaîné et se laisser prendre :

3 - *Tonne le Seigneur sur les eaux,*
Le Dieu de gloire gronde, le Seigneur, sur [les eaux immenses

4 - *Tonne le Seigneur puissamment,*
Tonne le Seigneur, majestueusement.

5 - *Tonne le Seigneur, et les cèdres se brisent,*
Et le Seigneur fracasse les cèdres du Liban.

6 - *Il fait bondir comme un veau le Liban,*
Et le Sirion comme un petit de buffle.

7 - *Tonne le Seigneur*
Et jaillissent les flammes de feu.

8 - *Tonne le Seigneur, et tremble le désert,*
Le Seigneur fait trembler le désert de Cadès.

9 - *Tonne le Seigneur et tournoient les chênes.*
Et se dépouillent les forêts.

Alors les derniers versets :

10 - *Et, dans son temple tout dit : Gloire !*
Le Seigneur au déluge préside
Le Seigneur préside, roi pour l'éternité.

11 - *Le Seigneur donnera à son peuple la force*
Le Seigneur à son peuple donnera le bien-
[fait de la paix !

revêtent toute leur valeur et toute leur efficacité : dans le climat d'une âme secouée par le sentiment de cette puissance prodigieuse, une paix s'établit qui se mesure à cette puissance même, car, cette puissance, Dieu la met au service des siens. Cette force est la source même de la paix. On pense au livre de la Sagesse où la puissancee divine use avec une liberté absolue, pour le salut des siens, des mêmes éléments dont elle a usé pour perdre le coupable. On pense surtout à cette scène de l'Evangile ou Jésus, debout, parle aux flots et aux vents, sur le lac déchaîné. La voix de Dieu, nous l'appelons plus volontiers aujour-

d'hui sa parole, et cette parole nous l'appelons encore plus volontiers Jésus. Elle a fait le ciel et la terre, et elle s'est faite chair... Le psaume nous fait sentir la puissance divine; il est bon de nous en souvenir au moment où nous savons que cette puissance est une puissance d'amour.

Psaume 38 (39) - DIXI CUSTODIAM...

Achevons cette trop longue revue par un psaume d'une beauté exceptionnelle. Si proche, dans sa verdeur et sa tension affectives, de ce que l'homme peut vivre à certaines heures. On se trouve dans le climat du livre de Job, celui de la souffrance à son paroxysme, celui de l'agonie. A le regarder du dehors sans le vivre, il a de quoi surprendre, tant la souffrance s'y exprime avec violence, devant Dieu et presque à l'égard de Dieu. Mais la note profonde de foi, si sourde qu'elle puisse être, est d'une très grande intensité. Il y a dans ce poème, moins complet que le 21-22, une incontestable vertu, et de quoi porter une âme à certaines heures de détresse physique exaspérée.

Le poème exprime la lutte qui va jusqu'au désespoir contre cette force éruptive qui travaille le cœur en fièvre et qui veut s'épancher; la volonté tendue de serrer les dents et de ne rien dire pour éviter une parole inconsidérée ou scandaleuse. La souffrance peut arracher des mots fous, même si l'on sait qu'on peut toujours espérer, que la peine est la sanction de notre péché, et qu'on est seulement un homme. On sait tout cela, mais il faut se taire, car on ne sait pas ce qu'on dira sous la pression du mal.

Rarement l'angoisse s'exprime de façon plus déchirante. Deux fois on assiste à cette reprise du vouloir

qui cherche à fermer les issues au cri inquiétant du mal. Une première fois au verset 2 :

2 - *Je m'étais dit : je vais veiller sur mes paroles,*
Pour fuir tout péché de langue.
Je vais veiller sur mes lèvres pour leur mettre
[un frein
Quand le pécheur est devant moi.

Une seconde fois, quand le mal a eu raison de la décision :

10 - *Je me tais, je n'ouvre plus la bouche,*
Car c'est Toi qui as tout fait.

Mais à chaque fois le mal est plus fort qu'une telle décision. La frêle barrière est emportée par l'ouragan intérieur qui jaillit, dans lequel tout passe: l'excellent et le moins bon, par ce torrent qui porte toute la richesse de l'âme, d'un élan irrésistible, pour s'achever dans un cri prodigieux d'impatience et de douleur. Il est bien difficile vraiment d'échapper à l'élan d'une telle prière, un élan d'orage dans une âme qui n'en peut plus.

La prière chrétienne ne finit pas là. Qu'elle ait la simplicité, la foi et l'humilité de commencer par là et de comprendre ceux qui y sont.

Dixi : custodiam...

2 - *Je m'étais dit : je vais veiller sur mes va-*
[roles,
Pour fuir tout péché de langue.
Je vais veiller sur mes lèvres pour leur met-
[tre un frein,
Quand le pécheur est devant moi.

3 - *J'ai donc gardé le silence; je me suis tu [tristement...*

4 - *Mais ma peine s'exaspérait,*
Mon cœur brillait au sein de mes pensées :
Un feu me dévorait au sein de mes pensées:

5 - *J'ai parlé tout haut :*
« Rappelle-moi Seigneur, que j'ai une fin et des jours comptés
Rappelle-moi quel être fugitif je suis.
Quelques largeurs de mains, voilà ce que tu [m'as donné de jours
Et mon existence est comme rien devant [Toi.
Pure vanité : tel est l'homme.

7 - *Comme une ombre, l'homme passe,*
Comme un souffle il s'agite
Il amasse
Et ne sait qui recueillera.

8 - *Et maintenant, que puis-je attendre, Sei- [gneur ?*
C'est en Toi que j'espère.

9 - *De toutes mes fautes délivre-moi,*
Aux railleries des sots ne m'abandonne pas.

10 - *Je me tais, je n'ouvre plus la bouche,*
Car c'est Toi qui as tout fait.

11 - *Ecarte de moi tes coups.*

12 - *Sous le poids de ta main je succombe.*

12 - *C'est par punition pour sa faute que tu châ- [ties l'homme,*
Et réduis à néant, comme la teigne, tous ses [trésors.
Tout homme est vanité.

13 - *Ecoute ma prière, Seigneur,*
A mes cris prête l'oreille,
A mes pleurs ne soit pas sourd.
Car je suis un hôte dans ta maison,
Un hôte qui passe, comme tous mes pères !
14 - *Lâche-moi que je souffle,*
Et puis je m'en irai,
Et puis plus rien !

CONCLUSION

Ces quelques exemples de deux très grands psaumes, chargés d'un poids considérable de révélation, et de deux psaumes plus modestes, ne sont qu'une ouverture sur le trésor de ces prières. L'analyse ne peut que préparer du dehors les voies à un courageux et confiant exercice. L'Eglise ne se lasse pas de nous proposer ces « vases » parfaits pour recevoir et « couler » notre prière. Nos maîtres se dépensent pour nous restituer l'intégrité de l'instrument. Jésus les entonne et nous y renvoie pour nous aider, à travers eux, à le suivre. Plaise à Dieu que ces remarques sans prétention aient pu contribuer à nous faire sentir que ces appels sont des bienfaits et que l'espoir nous est permis.

G. G.

"Connaître Dieu"

UNE EXPRESSION JOHANNIQUE

Le style de Jean fourmille d'expressions personnelles. Chez cet écrivain, capable d'effets admirables avec des procédés qui touchent presque à la négligence, un mot, un verbe, une tournure de phrase, banals chez d'autres, prennent chez lui du relief, et se chargent de sens. Une formule découverte, il y revient, il la répète et la multiplie avec une insistance qui devrait produire la satiété et qui ne fatigue pas sous sa plume, parce qu'on y pressent de grandes richesses spirituelles : son âme contemplative transfigure les mots les mots les plus communs.

Nous pourrions relever en grand nombre des expressions telles que : « être de », « demeurer dans », et montrer la richesse que Jean tire de cette pauvreté. Nous nous arrêterons à l'une d'entre elles, chère aux épitres : « connaître Dieu », que l'on trouve dans des phrases telles que : *Quiconque aime, est né de Dieu et connaît Dieu* (1), et *Celui qui n'aime pas, ne connaît pas Dieu* (2).

On entrevoit tout de suite que le sens de ces mots si simples : « connaître Dieu », va s'infléchir, et se teinter d'une nuance proprement johannique. A elle seule,

---

(1) 1 *Jn.*, 4, 7.
(2) 1 *Jn.*, 4, 8.

notre courte citation nous en avertit déjà : « Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu ». Saint Jean ne place-t-il pas sur le même pied, comme s'ils étaient équivalents ces deux verbes : « naître de Dieu », et « connaître Dieu » Cette juxtaposition semble insinuer : n'importe qui ne saurait parvenir à une aussi sublime connaissance; pour connaître Dieu, il faut être né de lui, il faut être chrétien. Le chrétien, et lui seul, est un homme qui connaît Dieu.

D'autres textes vont confirmer nos soupçons : cette connaissance est d'un ordre spécial qu'il a fallu la venue de Jésus pour nous y introduire : *Le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai Dieu* (3). Et malgré toute leur science, les païens ne peuvent la posséder, parce que Dieu, *le monde ne l'a pas connu* (4), et pas davantage les pécheurs (5), non plus que celui qui fait le mal (6). Par contre les correspondants de Saint Jean ont le privilège de cette connaissance. Et c'est pour cela même que l'apôtre, avec une nuance de tendresse, avoue leur avoir écrit cette lettre, à eux qui sont perdus dans un monde ignorant de Dieu : *Je vous écris, pères, parce que vous connaisssez celui qui est dès le commencement... Je vous écris, pères, parce que vous connaissez le Père* (7).

De quel sens mystérieux l'apôtre charge cette expression pour lui donner un tour si personnel, c'est ce dont nous allons maintenant nous enquérir.

Notons-le d'abord : ces chrétiens qui connaissent Dieu, ce ne sont pas seulement les privilégiés à qui fut donné de voir, d'entendre, de toucher de leurs mains le Verbe de vie (8). Il s'agit bien plus ici que d'un contact exté-

(3) 1 *Jn.*, 5, 20.
(4) 1 *Jn.*, 3, 1.
(5) *Jn.*, 3, 6.
(6) 3 *Jn.*, 2.
(7) 1 *Jn.*, 21, 13, 14.
(8) 1 *Jn.*, 1, 1.

rieur. Bien des Juifs ont vu le Christ qui n'ont pas pour autant reconnu sa divinité; les destinataires de cette lettre, par contre, n'ont pas vu, eux, et pourtant ils connaissent Dieu.

Ecartons aussi sans nous y arrêter cette connaissance de Dieu commune à tous les hommes. Jean parle un autre langage que Paul qui étend cette connaissance même aux païens. *Ce qui de Dieu est connaissable,* dit ce dernier aux Romains, *est assez connu des Gentils. Dieu le leur a manifesté, puisque depuis la création du monde ses attributs invisibles se laissent comprendre et contempler dans les créatures* (9). Nous ne saurions reconnaître dans ces mots la tournure d'esprit de notre apôtre, trop intuitif pour s'arrêter à une connaissance de la divinité échafaudée sur des syllogismes, trop mystique pour se contenter d'une contemplation si indirecte de son Dieu. Connaître Dieu, pour lui, exige une toute autre démarche.

Excluant tout savoir qui ne plonge pas ses racines dans la foi, pénétrons dans ce domaine surnaturel d'où notre auteur ne s'évade jamais. Mais ici encore, attention. Lorsque Jean dit des chrétiens qu'ils connaissent Dieu, on pourrait croire qu'il parle de leur adhésion pure et simple au Credo. « Je crois en Dieu », n'est-ce pas là l'attitude fondamentale du croyant ? Le chrétien « connaît Dieu », parce qu'il croit en lui. Mais l'apôtre vise dans ses épîtres un savoir bien plus intime et profond. On peut croire et demeurer pécheur. Pour Jean, impossible de « connaître Dieu » quand on stagne dans le mal. *Qui prétend le connaître et ne garde pas ses commandements est un menteur et la vérité n'est pas en lui* (10).

Certes Jean ne se désintéresse pas de ces premiers pas dans la foi : dans ce seul but, son évangile rapporte tant de miracles ! (11). Mais il ne veut pas qu'on s'en tienne là. Une foi qui en appelle sans cesse aux miracles pour

(9) *Rm.*, 1, 19.
(10) 1 *Jn.*, 2, 4.
(11) *Jn.*, 20, 31.

pas croûler lui déplaît, en souvenir peut-être du roche amical de Jésus au centurion : *A moins de voir prodiges et des miracles, vous ne croyez donc ?* (12). La foi n'est pas solide qui a besoin de se sou- ir sur les miracles comme une jeune plante sur son eur. Le croyant véritable fonde sa conviction avant tout la parole de Dieu; plus il approfondira sa foi, plus les acles lui paraîtront secondaires (13) : dans aucun cas, ne sont eux qui motivent son assentiment. La plante trouve dans le sol un point d'appui pour ses racines que faire de tuteurs; ainsi la foi enracinée en Dieu. hanaël n'accepte d'abord le Messie qu'à la révélation nnante d'une de ses actions cachées : il lui fallait un ie ! Mais bientôt, comme André et Jean, il recon- ra le Maître à l'accent de sa voix et au contact de âme. Ainsi, l'homme nouvellement né de Dieu chan- erait dans sa connaissance du divin sans une réfé- ce secrète aux miracles; mais quand il aura éprouvé iour de son Père, sa connaissance de Dieu reposera l'expérience de sa grâce intérieure et de tant de bien- s reçus.

i nous voulons maintenant préciser le sens accordé par n à cette expression « connaître Dieu », référons-nous n texte fort suggestif de son évangile, tiré du discours ès la Cène. A la veille de sa mort, Notre Seigneur sole ses disciples de son départ prochain par l'espoir n rapide retour. Retour bien étrange, certes, tout intime caché : seuls les disciples percevront leur Maître. *Je iendrai... mais le monde ne me verra pas* (14). Les x de chair ne serviront de rien, et le monde n'use que ceux-là. Mais comment donc les disciples verront-ils, ? En voici l'explication, déconcertante au premier rd, mais à la réflexion, merveilleusement profonde et re. *Vous autres, vous me verrez, parce que je VIS, et*

---

2) *Jn.*, 4, 48.
3) *Principalis et propria causa fidei est id quod interius movet ssentiendum* (scilicet habitum fidei) 2-2ae, Q. 6, a. 1 ad 1.
4) *Jn.*, 14, 19 a.

que vous aussi vous vivrez (15) ? Remarquons avec sa
Augustin que Jésus dit de lui au présent qu'il vit, et
disciples au futur qu'ils vivront. Pourquoi cette dif
rence ? C'est qu'à présent, les disciples ne possèdent
pleinement encore la vie du Christ, c'est-à-dire la vie
la grâce, la vie divine. Jésus n'est pas encore glorifié (1
il n'a pas encore acquis par sa mort le droit de diffu
cette vie qui va inonder le monde. Mais bientôt tous
fidèles s'abreuveront à la source et de leur âme jaill
l'eau de la vie éternelle (17). Ils vivront, comme vit
Christ, divinement; et de cette union naîtra la « c
naissance de Dieu » qui nous occupe : « Vous me v
rez, parce que je vis et que vous vivrez ».

Ce texte avance d'un grand pas notre recherche : c
parce qu'il partage la vie même de Dieu, que le ch
tien le connaît mieux que d'autres.

C'est un fait : le baptême introduit dans la fam
divine. *Vous n'êtes plus des étrangers ni de simples hô*
disait saint Paul aux Gentils convertis (18), *vous êtes*
la même cité que les saints, de la maison même de D
Et saint Jean précise : nous sommes dignes *d'être appe*
enfants de Dieu, et nous le sommes en effet (19).
anges du ciel et les saints deviennent nos frères, et D
notre Père : dès maintenant un esprit familial n
enveloppe.

Or, entre parents, ne se connaît-on pas beaucoup mi
qu'entre étrangers ? L'étranger est vite jugé, sans in
gence souvent, et toujours superficiellement. Ceux
logent sous le même toit et mangent à la même ta
ceux qui partagent travaux et soucis, acquièrent pou
connaître, comme un tact merveilleux. On se compr
bien entre proches : le même sang qui coule dans
veines établit aussi l'harmonie des pensées. La mar

(15) *Jn.*, 14, 19 b.
(16) *Jn.*, 7, 39.
(17) *Jn.*, 4, 14.
(18) *Ephes.*, 2, 19.
(19) 1 *Jn.*, 3, 1.

nètre d'instinct les méandres des jeunes âmes qu'elle uque; les enfants prévoient chez un père, des réactions, s acquiescements ou des colères déconcertantes pour autres. Ils se comprennent : ils sont de la même mille.

Une connaissance intime de Dieu, tel est l'un des pri lèges familiaux du chrétien.

Membre de la famille divine, le chrétien jouit pour nnaître Dieu d'un instinct spécial, de cet instinct qui laire les fils sur l'âme de leur père. Aussi religieux soit-il, païen considère malgré tout l'Etre suprême de l'uni- rs comme un inconnu, ou tout au moins comme un ranger lointain et vaguement redoutable. Il ne s'en proche que par les efforts maladroits de son esprit : tant atteindre les étoiles en se hissant sur la pointe es pieds ! C'est par le cœur que le chrétien trouve son ieu. Un sens très sûr lui fait discerner dans la masse es événements journaliers, les moindres intentions d'une rovidence attentive. Chaque joie qui l'attend, chaque ouleur qui le frappe est un message du Très-Haut à son dresse, qu'il déchiffre et qui le fait pénétrer plus avant ans la connaissance de Dieu. Ses prières qui montent au iel, les grâces qui en redescendent tissent entre ce fils et e Père un réseau serré de relations qui multiplient les ens, approfondissent l'intimité, accroissent dans l'âme ne connaissance sentie et vécue de ce qu'est Dieu. Au imple accent de la voix familière, les brebis accourent ers le berger: ainsi l'âme aimante perçoit la présence et action du Père, là où le monde *ne voit pas,* n'étant pas u troupeau (20). Le monde ne vit pas de la vie de Dieu; 'est pourquoi il est aussi indifférent aux impressions divines u'un cadavre au contact des objets. Il ne connaît pas Dieu parce qu'il est mort. Au contraire, les chrétiens le onnaissent, parce que Dieu vit, et qu'eux aussi, ils ivent (21).

(20) *Jn.*, 1, 26.
(21) *Jn.*, 14, 19.

Disons mieux : pour avancer dans la connaissance Dieu, les chrétiens n'ont pas même besoin d'en contempler les œuvres. Qu'ils descendent en eux-mêmes : ils verront sourdre une vie surnaturelle, la vie même de Dieu. Des fleuves d'eau vive ne coulent-ils pas du sein croyants (22), de cette eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle (23) ? Pour connaître Dieu, il leur suffit de rentrer en eux. Je sais bien que ce jaillissement n'apparaît pas aux yeux du corps, ni même au regard intérieur l'esprit. Pourtant la présence intime et mystérieuse d'une vie divine n'échappe pas totalement à l'âme fervente; elle se laisse deviner à d'imperceptibles impressions comme le ruisseau caché sous l'herbe se trahit à la fraîcheur ambiante.

Présent en notre âme comme dans son temple, Dieu n'y demeure pas inactif : il nous éclaire, il nous réconforte, il nous pousse au bien. La plupart des chrétiens soupçonnent pas ce travail divin en eux et par leurs saillies naturelles, en gênent souvent l'action; mais une grande fidélité à ces grâces permet d'en percevoir les touches. Vivant pleinement de Dieu, nous pouvons expérimenter Dieu.

Que ce mot n'effraye pas. Avec une hardiesse déconcertante, Jean proclame ses certitudes. *Nous savons que nous sommes de Dieu* (24). *Nous avons une parfaite certitude et une parfaite foi de l'amour que Dieu nous accorde* (25). *Nous savons que nous sommes en lui* (26). Et comment le sait-il ? Où puise-t-il une telle assurance ? Une révélation spéciale le favorise peut-être ? Non, ce savoir, il le partage avec ses disciples. Il y a là un mystère, mais l'apôtre nous en livre le secret. Cette connaissance si sûre, nous la tenons *de l'Esprit qui nous a été donné* (27). Cet Esprit, que tout baptisé a reçu, c'est

(22) *Jn.*, 7, 38.
(23) *Jn.*, 4, 14.
(24) 1 *Jn.*, 5, 19.
(25) 1 *Jn.*, 4, 16.
(26) 1 *Jn.*, 2, 5.
(27) 1 *Jn.*, 3, 24.

i qui nous fait connaître, atteindre, et vraiment — uoique obscurément — expérimenter Dieu. Homme qui connaît Dieu », le chrétien ne tient ce savoir que e Dieu lui-même. Croyons-en l'apôtre Jean: *L'onction ue vous avez reçue de l'Esprit,* dit-il à ses correspon-ants (28). *demeure en vous, et vous n'avez pas besoin ue personne autre nous instruise.* N'est-ce pas là nous vrer dans sa source même l'origine de notre connais-nce ? Et d'ailleurs, nous pouvons avoir une confiance solue : *Son onction vous instruit de tout; elle est véri-ique et sans l'ombre d'un mensonge* (29).

N'imaginons pourtant pas qu'une voix cachée nous dé-oile l'inconnu. Mais parmi le fourmillement d'idées qui raînent dans le monde, l'Esprit illuminateur nous aide à iscerner celles qui sortent de Dieu nous en fait goûter saveur : grâce à lui, elles prennent racine en nous. elle est l'action de ce pédagogue intime si cher à saint ugustin. *Le son de nos paroles frappe vos oreilles,* disait-à ses auditeurs, *mais le Maître tient école à l'intéieur* (30). Voilà pourquoi, une vieille illettrée mais fidèle l'Esprit, en sait plus sur Dieu, comme on a dit, que savant au cœur sec et à l'âme stérile : l'Esprit lui nseigne toutes choses (31), du moins tout ce qui lui st nécessaire de savoir sur Dieu.

Et c'est en ce sens qu'un chrétien est vraiment « un omme qui connaît Dieu ».

On voit mieux à présent l'originalité de notre expres-ion johannique. Par le mot « connaître », saint Jean ise moins un acte intellectuel qu'un sens intime, qu'une xpérience de Dieu. Comme l'affirme Didyme : « Con-aître, surtout dans les Ecritures, ne désigne pas tou-ours l'acte de savoir, mais l'expérience qu'on a de quel-

(28) 1 *Jn.*, 2, 27.
(29) id.
(30) *Tract. in Prima Joannis,* 4, N° 13.
(31) 1 *Jn.*, 2, 20.

que chose et le fait de lui être uni » (32). Le chréti qui « connaît Dieu », après « être né de lui », ne livre pas pour autant à de profondes spéculations. Il contente de laisser grandir en lui la grâce qui l'entraî d'elle-même vers Dieu. Libérée des mauvaises herbes rivage, sa barque glissera sur le large fleuve de la co naissance de Dieu, et y progressera sans arrêt. Il n'est q de se détacher des « choses d'en bas »; l'âme s'épanou alors sans peine au sein des « choses d'en-haut ». monde invisible lui devient familier, et elle s'y meut av plus de sûreté que d'autres dans le monde sensible. C'e ainsi que s'acquiert une connaissance de Dieu, profon et intime, mais incommunicable. Les esprits superficie en seront peut-être déçus dans leur curiosité, mais âmes affamées d'absolu s'en trouveront largement ra sasiées.

De ces considérations, saint Jean lui-même va tirer conséquence. Puisque notre savoir sur Dieu n'est p fonction de notre science mais de notre sainteté, no devons surtout travailler à nous purifier. Que de fo l'apôtre insiste sur la pratique des commandements ! remarquons bien la raison qu'il en donne. Violer l ordres de Dieu, ce n'est pas seulement pécher, c'est rendre incapable de rien comprendre ni à Dieu, ni au choses de Dieu. En voici l'affirmation péremptoire *Celui qui prétend le connaître et ne garde pas ses co mandements, celui-là est un menteur !* (33). Peut-êt sera-t-il très disert en matière théologique : pour n'êt pas l'écho d'une expérience d'âme, ses paroles sonnero le vide et le mensonge. Le pécheur a brisé les relations toute expérience spirituelle lui devient impossible, sa peut-être celle de sa déchéance et de son besoin de Die *Quiconque péche, ne l'a jamais vu ni connu* (34). Au co traire à un signe infaillible, nous apprécierons la valeu

(32) Cité : Bonsirven, *Les épitres de St Jean* (Coll. *Verbu saiutis*) p. 226.

(33) 1 *Jn.*, 2, 4.

(34) 1 *Jn.*, 3, 6.

e notre connaissance, *si nous gardons ses commande-ients* (35).

En conclusion, puisque Dieu se dévoile plus au cœur qu'à la raison, il faut s'efforcer de mieux aimer pour mieux connaître. C'est la voie la plus sûre pour atteindre Celui que saint Jean a défini d'un mot : l'Amour.

fr. Etienne VIAU, o. p.

(35) 1 *Jn.*, 2, 3.

"Medicina Ecclesiæ"

LE SACREMENT DES MALADES

Lorsque, aujourd'hui, une famille, des amis appellent le prêtre auprès d'un moribond déjà privé de conscience et que le prêtre, navré ou pressé, lui administre « l'extrême-onction », dont on a soigneusement épargné au malade d'entendre le nom funèbre, ces chrétiens et ce prêtre sont d'affligeants témoins de l'appauvrissement où après tant de siècles d'usage ont abouti certains de nos sacrements. Nous assistons, il est vrai, à un remarquable renouveau sacramentaire dont bénéficient l'eucharistie, le baptême, la pénitence particulièrement. Mais le sacrement des malades paraît demeurer sans intérêt et réduit à une pratique désolante.

Peut-être faut-il discerner une cause de ce discrédit dans l'absence de travaux savants et d'une littérature de diffusion, comme nous en possédons pour la Messe, par exemple. Aussi faut-il saluer avec satisfaction la parution d'une étude de grande valeur « conduite, au jugement d'un censeur particulièrement compétent, avec un sens critique parfait (1). Il s'agit d'une « Etude sur l'onction des infirmes dans l'Eglise latine, du IIIe au

(1) Dom Botte, O. S. B., dans *Bull. de Théolog. anc. et méd.*, t. V, janv. 1946, nº 22.

XI^e siècle » (2). Le Tome I, seul paru, nous donne les résultats de l'enquête poussée jusqu'à la réforme carolingienne, à travers les textes liturgiques, les écrivains ecclésiastiques, les hagiographies. L'auteur M. Chavasse, s'est proposé « d'étudier d'une part les pratiques qu'a suivies l'antiquité latine chrétienne dans la bénédiction de l'huile des infirmes et dans son application aux malades, et d'autre part les conceptions qu'elle s'est faite de cette même onction des malades ». Nous avons là une œuvre d'historien conscient du service rendu par lui au théologien. Mais le spirituel n'est pas moins intéressé. Il y va de la sanctification d'un état fréquent de l'homme : la maladie. « Ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature « pour nos péchés » et les consolations » de Dieu par sa grâce, comme Pascal le demandait à Dieu, n'est-ce pas « le véritable état du Christianisme » (3) ?

Onction des malades.

La maladie est un état permanent de l'homme, du chrétien. Pourtant il s'agit d' « extrême-onction ». Mais jadis l'onction des malades n'avait pas nécessairement ce caractère « extrême ». On y recourait fréquemment au cours de la vie avec l'espoir d'une guérison corporelle qui semble avoir été au premier plan des préoccupations des chrétiens, tandis qu'aujourd'hui on lui demande davantage le soutien spirituel des malades. Pour comprendre comment dans le passé, on a tour à tour insisté tantôt sur les effets corporels de l'Onction des malades, tantôt sur son pouvoir de remettre les péchés, il faut avoir présent à l'esprit l'enseignement officiel de l'Eglise en la matière.

Selon cet enseignement, l'Extrême-onction est le sacrement des « malades » et non pas des chrétiens à l'article

(2) *Etude sur l'onction des infirmes dans l'Eglise latine du III^e au XI^e siècle.* T. I, *Du III^e siècle à la réforme carolingienne,* par Ant. CHAVASSE, professeur de théologie fondamentale aux facultés catholiques de Lyon, Lyon, 1942, pp. XI-206.

(3) *Prière pour le bon usage des maladies,* XI.

de la mort, bien que ceux-ci en aient autant et plus besoin que les autres (4). Ce sacrement ne peut-être administré qu'à des malades graves ou à ceux que la vieillesse place dans un état de décrépitude qui, pour ses contre-coups spirituels, est assimilé à la maladie grave (5).

L'onction, dit le Rituel romain, se présente « comme un remède céleste, salutaire non seulement pour l'âme mais aussi pour le corps » (6). Son effet direct est de fortifier spirituellement et corporellement le malade (7). L'Eglise qui ne professe pas le dualisme platonicien et enseigne une union très intime entre le corps et l'âme (8) ne considère pas la maladie comme chose purement corporelle : c'est un état de « l'homme », qui affecte l'âme aussi bien que le corps. L'Eglise enseigne d'autre part que les suites du péché intéressent également l'homme tout entier. Par le fait, ces deux sources d'affaiblissement corporel et spirituel se conjuguent, les suites du péché étant plus redoutables pour qui se trouve de surcroît affaibli par la maladie grave, et la maladie grave étant plus redoutable pour l'homme que le péché a affaibli.

C'est donc à cet état complexe d'affaiblissement que l'Onction doit remédier et la grâce sacramentelle qu'elle confère apparaît ainsi, indissolublement, comme une grâce de fortification spirituelle et corporelle. Tel est l'effet propre de l'Extrême-Onction : remédier à la faiblesse spirituelle qui vient de ces deux sources conjuguées : la maladie grave d'un homme qu'a blessé le péché.

Mais pour obtenir son effet propre, l'Extrême onction doit parfois étendre son efficacité jusqu'à effacer les

---

(4) De là la formule très nuancée du concile de Trente : *Declaratur etiam esse hanc unctionem adhibendam, illis vero* PRÆSERTIM *qui tam periculose decumbunt ut in exitu vitæ constituti videantur...* (Sess. 14, c. 3).

(5) Rituel romain, *tit.* 5, *c.* I, nº 8; *Codex iur can.*, 940, I.

(6) *Extr. Unct. sacramentum a Christo Domino institutum tamquam cœlestis medicina, non animæ solum, sed etiam corpori salutaris.* (*ibid.*, nº 1).

(7) *Jacob. Epist.*, 5, 15a; c. de Trente, *cap.* 2 et *can.* 2.

(8) C. de Vienne (Denzinger, 481) et de Latran (ib., 738).

péchés du malade et lui procurer la guérison corporelle.

Sacrement des vivants, l'Extrême-onction n'a pas pour but de supplanter la Pénitence. Mais fortifier le malade en remédiant aux suites du péché, ne peut se réaliser que si le péché lui-même a disparu : il faut supprimer la cause pour supprimer l'effet. « Si » donc le malade est encore en état de péché, faute de pouvoir en obtenir le pardon du sacrement de pénitence, il est normal que l'onction elle-même aille jusque-là, « occasionnellement », ainsi que le précisent saint Jacques (9) et le concile de Trente (10).

Sacrement de réconfort spirituel et corporel, l'Onction n'est pas faite pour guérir le malade, à proprement parler. Mais si cet affaiblissement ne peut être surmonté sans que la guérison (lente ou même brusque) soit procurée, l'Onction pourra et devra opérer cette guérison : c'est là son second effet occasionnel (11). Pour supprimer l'effet, il faut ici encore atteindre la cause : la maladie elle-même.

Revenons maintenant à l'histoire de l'onction des infirmes de l'ancienne Eglise latine. Que constatons-nous d'abord ? Une insistance particulière sur les effets corporels de l'Onction.

Il est frappant de voir que l'Onction est administrée pour toutes sortes de maladies, voire pour toutes espèces d'infirmités : blessés, aveugles, sourds, muets, boîteux, possédés la reçoivent couramment. Lorsqu'elle est pratiquée sur des moribonds ce n'est nullement en vue de leur trépas mais dans l'espoir de leur guérison. (cf. p. 150 ss). Jamais avant le IX^e^ siècle nous ne voyons l'Onction administrée aux agonisants auxquels l'Eucharistie est donnée en viatique (pp. 193-194). *Medicina Ecclesiæ,* comme l'appelle saint Césaire d'Arles (p. 105, note 1). L'onction était pour nos Pères un remède pré-

(9) V. 15 b : Si *in peccatis sit...*
(10) Cap. 2 : *Si quæ sine adhuc expianda...*
(11) Trente, cap. 2 : *et sanitatem corporis interdum, ubi saluti animæ expedierit, consequitur.*

paré par « le très habile médecin » qu'est le Seigneur (p. 65).

Le sentiment chrétien a subi sur ce point un gauchissement incontestable et fâcheux. Nous avons perdu de vue l'économie essentielle des sacrements. Qu'a voulu Jésus-Christ dans leur institution ? Pénétrer notre vie humaine de la vie divine apportée par sa sainte Humanité en se donnant à nous suivant nos états et nos besoins divers. « Si nous vivons, c'est pour le Seigneur que nous vivons. Si nous mourons, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Que nous vivions ou que nous mourions nous appartenons au Seigneur » (Rom. xiv, 8). Or nous sommes enclins à réduire l'efficace de l'Incarnation à des moments qui nous paraissent privilégiés de notre vie. Ainsi, de même que l'Eucharistie trop souvent encore ne déborde pas du cadre des fêtes d'obligation ou de quelques dévotions, le sacrement des malades demeure confiné aux extrêmités de la vie, comme la phase préliminaire des funérailles. La maladie et la guérison ne semblent pas devoir relever de la prière et de la grâce. Le retour à l'idée antique du « bon usage des maladies » nous éviterait la perte spirituelle de tant de souffrances dans les membres du Corps mystique, le recours au sacrement sanctifierait nos épreuves de santé et à travers nos corps malades guérirait nos âmes coupables.

Réalisme chrétien.

Le sentiment était très vif chez les chrétiens d'autrefois que rien n'est étranger à Dieu, encore moins indigne de ses soins, dans les derniers détails de la vie de ses fils. Aussi leur parassait-il naturel qu'Il leur ait laissé sous une forme sacramentelle un secours particulier pour les humbles nécessités de leurs santés défaillantes, et c'est à cet aspect très concret du sacrement que se portait d'abord leur intérêt.

Parmi les textes liturgiques étudiés par M. Chavasse, treize formules de bénédictions précisent avec une minutie

vraiment inattendue les effets physiques de l'onction, cinq d'entre elles ne soufflent mot de son efficacité spirituelle, c'est-à-dire de la rémission des péchés. Parmi les écrivains ecclésiastiques, seuls saint Césaire et saint Eloi y font allusion. Les hagiographes n'en parlent pas davantage. Avant le VI^e^ siècle, on ne rencontre pas de texte faisant explicitement état d'un effet spirituel (p. 196). « L'onction est destinée avant tout à procurer la guérison du malade (p. 192).

Une formule gallicano-wisigothique, qui pourrait remonter au VII^e^ siècle et que l'on rencontre en de nombreux livres liturgiques à partir du X^e^ siècle, nous donne dans un latin barbare et savoureux une liste pittoresque de misères dont on attend de l'onction la guérison. Troubles intestinaux, fièvres, insomnies, maux de tête et douleurs de la moëlle, morsures de bêtes et piqûres de serpents, démence et possession, artifices des sorciers et envoûtement diaboliques, rien ne paraît pouvoir résister aux vertus du précieux « onguent ». Les vies des Saints le montrent maintes fois, en action. S. Martin guérit un jeune paralytique en lui versant de l'huile bénite dans la bouche (p. 153). l'abbesse sainte Austreberte guérit par une onction une de ses religieuses gravement blessée dans l'écroulement d'un mur (p. 148), sainte Geneviève guérit un enfant sourd-muet et boiteux, et délivre plusieurs possédés (p. 144, 149, 158 ss.).

On ne saurait pousser trop loin le réalisme sacramentaire. Mais il restait à le faire passer dans les rits mêmes de l'administration de l'Onction. Tantôt l'huile est donnée sous forme de potion et cet usage interne, courant à Rome, paraît avoir été largement pratiqué (p. 44, 66, 185), tantôt sous forme d'onction, mais, alors on tient à la localiser aussi exactement que possible comme on fait d'un remède spécifique qu'il faut appliquer à la partie malade. Un rituel du IX^e^ siècle précise qu'on fera l'onction « là où la douleur est la plus forte » (p. 184).

Ce réalisme puissant avait sa source dans l'idée très haute que les chrétiens de ce temps se faisaient du corps

et de la santé. Spontanément, ils pensaient à leur guérison plus qu'au pardon de leurs fautes, comme spontanément ils pensaient au pain du boulanger plus qu'à l'Eucharistie en récitant leur Pater. Soigner le corps, le protéger contre les maux qui le guettent, n'est-ce pas à travers sa créature honorer le Créateur ? Et si la maladie a un sens divin, la santé possède, dans la pensée de Dieu, une valeur religieuse prééminente qu'il convient de sauvegarder et de recouvrer, dans nos misères les plus humbles comme dans nos infirmités les plus dangereuses. N'y aurait-il pas quelque bénéfice pour les chrétiens d'aujourd'hui à restaurer ces idées dans leur mentalité et à rendre au sacrement des malades ce caractère de thérapeutique surnaturelle ?

Un avantage particulier, nettement perçu et consciemment cherché par leurs pasteurs d'autrefois, qui loin de combattre ont accentué ce réalisme, vaut la peine d'être relevé car il n'a rien perdu de son actualité. Dans la mesure où nous reléguons le sacrement aux secteurs désespérés de notre vie, nous sommes tentés de faire appel pour le reste aux ressources de la superstition. Au temps de saint Césaire les chrétiens consultaient les charlatans et utilisaient les remèdes de bonne femme plutôt que d'aller demander à leurs prêtres l'huile bénie. Par là, au lieu de se guérir on se fait un mal immense, car on sacrifie au démon et on viole « le sacrement du Baptême » en revenant au paganisme. C'est au Christ que les chrétiens doivent demander la santé, pour en recevoir avec la santé corporelle celle de l'âme (pp. 104-107). Cette manière, chez les pasteurs de présenter les sacrements (12) appartient à la même inspiration que la manière d'en user chez les fidèles.

Les Césaire, les Eloi de cette époque sont des « réalistes ». Ils connaissent l'homme. Ils savent que l'on ri

(12) Ces réflexions ne sont pas propres à saint Césaire. Avant lui saint Cyrille et d'autres, après lui, saint Eloi, opposent aux pratiques magiques de certains fidèles le rit chrétien de l'onction sacramentelle (p. 120).

supprime que ce que l'on remplace et ils croient que Dieu lui-même y a pourvu. Préoccupé le premier sans doute d'arracher ses fils aux pièges de la superstition où les jette le souci inquiet de leur corps, il leur donne un moyen réellement divin d'en assurer la santé mais parce qu'il vient de Dieu se remède guérira à travers le corps, l'âme elle-même et la conduira à rendre à Dieu la confiance qui n'est due qu'à lui seul.

Par la santé du corps à la santé de l'âme.

Il est curieux de le noter, c'est à la faveur de la lutte contre la superstition que s'est opérée une évolution dans le sentiment chrétien vers une conception plus spirituelle du sacrement des malades. Pour libérer leurs ouailles des pratiques magiques, les évêques les invitent à se souvenir qu'ils ont à veiller à une santé infiniment plus précieuse que celle du corps, qu'ils la compromettent par ces pratiques incapables de les sauver des maladies corporelles, mais qu'en revanche en recourant au sacrement ils ont quelque chance d'obtenir la santé physique et la certitude du salut spirituel. La supériorité du sacrement chrétien sur la magie païenne tient donc dans cette efficacité spirituelle (pp. 108, 110, note 4).

L'effet immédiat attendu est d'abord physique, mais l'effet dernier et principal que désormais la conscience chrétienne va mettre en relief est intérieur. Plus qu'à la maladie on songera au péché et pour recevoir le remède corporel lui-même on se préoccupera de foi et de repentir. On se souviendra du reste que la maladie est souvent le châtiment du péché (p. 132, 200). On sait seulement que l'Onction est réservée aux seuls fidèles et refusée aux pénitents. Il faut appartenir aux *sancti* pour user de cette pharmacie (pp. 89, 190).

L'évolution de la pratique de l'Onction vers une conception plus spirituelle a sa cause la plus active dans l'apparition des rits eucharistiques et pénitentiels dans l'administration du sacrement des malades. D'abord c'est

au cours de la messe que l'huile des infirmes est bénite, et c'est en quelque sorte de l'Eucharistie qu'elle tient sa puissance thérapeutique. Sa signification religieuse est de ce fait fortement accentuée (p. 39). Ensuite, la communion eucharistique accompagne l'Onction afin que, comme dit Césaire, le malade ait avec lui « l'auteur de la santé » (p. 105, 111, 115, note 1). L'Eucharistie revêt une efficacité corporelle: on attent de l'hostie aussi la guérison (pp. 111, 115), mais inversement elle oriente l'attention du malade au-delà de ses soucis personnels et terrestres, elle l'invite à sanctifier sa maladie dans le temps même qu'il en sollicite la délivrance (13).

L'intervention de l'Eucharistie dans le sacrement des malades amenait nécessairement celle de la pénitence. Césaire n'exige pas la confession, car pour lui la rémission des péchés est obtenue par la réception de l'Onction et de l'Eucharistie sans qu'on discerne à quel sacrement il reconnaît cette efficacité (pp. 115-116). Il ne peut d'ailleurs être question pour lui que de fautes vénielles puisque les fautes graves qui relèvent de la procédure pénitentielle excluent du bénéfice de l'Onction, hormis le péril de mort (p. 190). Avec le vénérable Bède l'appel au repentir se fait entendre plus nettement (p. 132). A partir du IX^e^ siècle les rits de la réconciliation accompagnent l'Onction (p. 200). Désormais dans la conscience chrétienne l'Onction des malades sera dominée par la rémission des péchés. L'effet spirituel passera au premier plan et l'on aura tendance à oublier son effet corporel possible.

On ne peut que se féliciter de cette spiritualisation du sacrement des malades, mais on ne peut se défendre de regretter qu'elle ait entraîné la perte du vigoureux réalisme de nos pères. On a aujourd'hui oublié les intentions physiques de l'Onction mais comme on n'a pas pour autant perdu le souci de la santé on retourne aux pratiques que

(13) Noter que cette communion n'est pas le viatique, car l'onction n'est pas donnée *in extremis* (p. 111).

condamnaient Césaire et Eloi. On a renoncé à demander à l'Onction le soulagement des maux courants de la vie mais on attend que par un miracle *in extremis* elle délivre de la mort. On a quintessencié le sacrement, mais aussi on l'a vidé et l'on a aujourd'hui sous les yeux cette cérémonie préfunéraire pendant laquelle le prêtre trafique on ne sait pas trop quoi sur un moribond inconscient.

Quand on a présente à l'esprit la doctrine officielle de l'Eglise que nous rappelions plus haut, on n'est pas tenté de dire sans distinction que nos père ont « dévié » dans leur intelligence de l'onction des malades.

On comprend que des esprits dont l'Eglise commençait l'éducation spirituelle aient été portés à s'attarder aux effets proprement corporels de ce sacrement. Et on comprend qu'à mesure que cette éducation portait ses fruits on en vint à mettre en pleine clarté les effets spirituels qu'auparavant on insinuait avec plus ou moins de vigueur. Dans cet effort on passa d'ailleurs à l'autre extrême, en insistant presque exclusivement sur le pardon des péchés procuré par l'onction.

En somme, dans l'un et l'autre cas, on abordait l'Onction par ses deux effets les plus « voyants », mais occasionnels. L'effort des grands scolastiques consista à remonter à l'effet fondamental de fortification spirituelle et corporelle dont ces deux effets sont comme le prolongement de l'amplification occasionnelle mais normale. Et l'Eglise, au concile de Trente, adopta cette synthèse très équilibrée, dont on aimerait que la pratique chrétienne effective s'inspire plus fidèlement.

L'examen (14) des documents concernant l'Onction des infirmes dans l'antiquité nous place en face d'une évidente évolution des idées et des pratiques chrétiennes parallèlement à la permanence remarquable des éléments fondamentaux du signe sacramentel. Ni l'historien ni le

---

(14) Rappelons que cet examen des sources, d'ailleurs parfaitement mené, ne concerne encore que l'Eglise *latine*. Il ne préjuge en rien de ce que certains historiens croient découvrir *ailleurs*. N. D. L. R.

théologien n'y trouvent matière à étonnement. Ils pensent plutôt que cette évolution n'est pas achevée, qu'elle ne le sera sans doute jamais et que dans son étape présente elle consistera, à s'en tenir au mouvement général des âmes, dans un retour aux sources de la discipline sacramentaire. Le jugement et la décision sont ici à l'Eglise, mais il appartient aux fidèles, dociles à l'autorité et sensibles aux mouvements de l'Esprit dans leurs âmes, de soumettre à l'Eglise des innovations traditionnelles où elle se reconnaisse elle-même.

Sainte-Marie de Genay.

fr. M. MELLET, O. P.

Un Monastère de Malades[1]

PARMI les initiatives que suscite aujourd'hui l'Esprit-Saint dans l'Eglise, les Communautés religieuses de malades, surgies depuis quelques années sur le sol de France, ne sont pas les moins intéressantes.

Au moment où la maladie devient un phénomène social de grande ampleur — et cela est lié paradoxalement au progrès même de la médecine prolongeant l'existence des malades —, dans un pays qui compte au moins cinq cent mille tuberculeux, un très grand nombre de cardiaques et plus de cent mille paralysés, au moment où de grands mouvements nationaux de défense et d'entr'aide s'organisent pour soutenir les malades temporellement et humainement, il convient que s'unissent et se réunissent ceux pour qui la souffrance et la maladie ont un sens par la Croix du Christ. L'heure semble venue pour ce monde des malades de prendre également pleine conscience de lui-même sur le plan spirituel.

Les femmes ont montré la voie : depuis près de vingt ans l'Institut de Jésus-Crucifié, qui compte déjà plusieurs maisons filiales, permet aux malades d'accéder aux valeurs spirituelles de la Vie Religieuse. A leur tour les Dominicaines de Sainte

(1) Nous employons ici le mot monastère au sens large et primitif.

Marie, présentées jadis aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* par le R. P. Maréchal, connaissent un magnifique essor. D'autres fondations analogues dès maintenant s'ébauchent.

Dans ce même sens plusieurs essais pour permettre aux hommes malades d'accéder également à la Vie Religieuse avaient été tentés en vain. Des raisons contingentes étaient venues les entraver dès le départ.

Seul vit en ce moment — mais son histoire providentielle permet d'étonnants espoirs — le *Prieuré saint Jean*, situé à Champrosay, dans la commune de Draveil, en Seine-et-Oise.

Quelques malades, après avoir vécu ensemble plusieurs mois à côté du Séminaire de Saint-Jean-Changis, trouvèrent là, en août 1946, une grande propriété, située à proximité d'importants Sanas et répondant à merveille à leurs desseins. Ils y vivent depuis lors, sous le regard bienveillant du Cardinal-Archevêque de Paris et de l'Evêque de Versailles : Mgr Roland-Gosselin. Les encouragements se multiplient de toutes parts.

A la différence des Dominicaines de Sainte-Marie, par exemple, qui ont voulu s'insérer, dès l'origine, dans la pure tradition dominicaine, les Frères de Saint-Jean n'ont pas pensé devoir se rattacher par un lien direct à un Ordre existant. Ils ont bâti eux-mêmes leur Règlement de vie et ne se réclament, outre l'Evangile, que de la Règle de saint Augustin, particulièrement large, profondément humaine et compréhensive à leurs besoins.

Sans doute le Religieux qui s'est trouvé placé à leur tête, presque dès la première heure, est-il dominicain, sans doute encore trouvent-ils dans la proximité du couvent dominicain d'études du Saulchoir, à Etiolles, un précieux appui intellectuel et spirituel, sans doute enfin éprouvent-ils une sympathie profonde pour l'Ordre des Frères Prêcheurs, cependant il ne semble pas, jusqu'à présent du moins, que la Providence les conduise vers un rattachement à ce grand Ordre.

---

(2) Sur l'Institut de Jésus-Crucifié à Brou-sur-Chantereine (Seine-et-Marne), consulter l'article de M. l'Abbé Gaucheron : *Etudes*, juin 1945 et sur les Dominicaines de Sainte-Marie, Le chapitre, Chenove (Côte-d'Or), celui du R. P. Maréchal : *Vie Spirituelle*, juillet 1945.

Venus de tous les horizons spirituels et temporels ils sont unis par le lien de la charité, cette douce charité fraternelle dont saint Jean est l'apôtre et le docteur.

Leur unité et leur spiritualité, ils veulent les tenir d'abord du but qu'ils se proposent. On pourrait le définir dans la formule suivante : « Pour ceux qui souffrent, par ceux qui souffrent. Pour les malades par des malades consacrés. » Ceux qui ont souffert, en effet, n'ont-ils pas une grâce spéciale pour comprendre la souffrance d'autrui ? Et les malades ne sont-ils pas, plus que d'autres, capables de comprendre et d'aider les malades, et qualifiés pour les représenter devant Dieu ? Que dire si ces malades sont en même temps des religieux « consacrés ». Et c'est pourquoi les deux aspects du but poursuivi s'harmonisent parfaitement.

Réaliser une formule de *vie spirituelle,* à la fois traditionnelle et neuve (*nova et vetera*) adaptée aux capacités et aux besoins des *malades* et permettant ainsi l'aboutissement de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses entravées du fait de la maladie.

Mais aussi et surtout *prendre en charge spirituellement* — par la prière et par l'action — *le monde* immense *de la souffrance et de la maladie;* l'éclairer de la lumière du Christ.

Pour réaliser ce but ils veulent :

1°) *Constituer un monastère;*

2°) *Assurer son rayonnement apostolique.*

1°) Tout d'abord ils veulent *constituer un monastère,* c'est-à-dire, avant tout, non pas une maison de repos ou de retraite, mais véritablement une *maison de Dieu, une maison de prière.* Ils veulent que, tout le long du jour, la louange de Dieu et l'action de grâces s'élèvent de leur cœur. Ils veulent être un centre par qui tous les malades se sentent soutenus spirituellement et portés vers Dieu; offrir à Dieu, dans le Christ, la souffrance des hommes et faire descendre sur les hommes qui souffrent la lumière et la grâce de Dieu.

Un monastère ? Cela suppose aussi une vie *austère et généreuse* et l'attachement à Dieu jusqu'à la fin de la vie par les *vœux de religion*. Les jeunes qui y rentrent entendent, malgré leurs maladies — et même à cause d'elles — faire quelque chose de grand de leur vie. Et c'est le paradoxe de cette entreprise que de donner à des infirmes, des malades et « diminués physiques » la possibilité d'une vie qui ne semblait permise qu'aux hommes capables d'une généreuse et vigoureuse ascèse physique. Car leur ascèse à eux réside surtout dans l'acceptation et l'offrande de leur état et dans les exigences de leur vie commune.

Un monastère ? Cela veut dire enfin une *communauté organique* socialement féconde, un corps où chaque membre concourt au bien du tout. Ici quel est le but ? Prise en charge du monde de la souffrance et de la maladie. Ce but polarise toutes les énergies temporelles et spirituelles du monastère. Les différentes activités (et la contemplation elle-même est une activité ; la plus haute) doivent s'y ordonner harmonieusement. Chaque vocation personnelle doit, tout en s'épanouissant elle-même, être utilisée au mieux de l'œuvre commune. Le malade alité et l'intellectuel à sa table de travail ou le prêtre célébrant le Saint-Sacrement sont donc à leur place dans le monastère mais aussi le travailleur manuel à son établi, contribuant à gagner le pain quotidien.

Car les frères veulent, dans toute la mesure du possible, vivre de leur travail. Cela leur semble meilleur que de demeurer dans un hôpital ou dans un sana, sans rien faire, à la charge de l'Etat.

Ce travail rémunérateur sera dans leur vie un élément d'équilibre et d'ascèse. Par ailleurs la soumission à la loi humaine du travail leur paraît en parfaite harmonie avec leur réelle pauvreté.

S'il est vrai que, jusqu'à présent, ils ont surtout vécu de la charité publique, pour eux fort généreuse, dès le début ils ont eu la volonté de créer une sorte d'entreprise artisanale à la mesure de leurs possibilités physiques et qui ne compromettrait par leur labeur spirituel. Cette entreprise ainsi

que quelques travaux d'élevage et de jardinage devrait permettre à chacun de contribuer pour sa part, avec une capacité de vie réduite, à la marche du monastère.

Ils se gardent des illusions. Aussi longtemps qu'une aide sociale légitime ne sera pas accordée aux malades chroniques, ils savent bien que la nécessité de favoriser les vocations intellectuelles et sacerdotales et pour cela de faire bonne place aux études les empêchera de gagner totalement leur vie par eux-mêmes. Ayant fait tout ce qui dépendait d'eux ils comptent pour le reste sur cette même charité publique du peuple chrétien. La Providence, si elle veut le succès de leurs efforts, saura pourvoir à leurs besoins.

Il faut avoir vu ces malades pour se rendre compte du courage et de la générosité qui leur sont demandés. Car ce n'est pas toujours facile de conjoindre tout à la fois les exigences de l'entretien du monastère (car ils font tout par eux-mêmes), le travail intellectuel ou artisanal, enfin le nécessaire repos, avec la prière et tous les éléments spirituels de la vie en commun.

2°) Quant au *rayonnement apostolique*, qui déjà s'inaugure il doit se développer peu à peu. Les Frères, providentiellement installés en plein centre de sanas, voudraient un jour aller au monde des malades et lui apporter la douce lumière de la croix du Christ.

Tous cependant ne peuvent être appelés à l'apostolat du dehors. Il faudra que des frères demeurent toujours au monastère pour assurer la stabilité de sa vie et notamment de sa prière. D'autres seront au service des hôtes ou des correspondants. Mais tous garderont le souci d'être présents au monde de leur temps. Par la mise en commun de leurs expériences et de leurs réflexions ils s'efforceront de remplir un rôle d'avant-garde dans le monde des malades dont ils ont pris la charge; ils s'efforceront de contribuer à une meilleure prise de conscience des problèmes qui se posent à lui, spécialement des problèmes spirituels, et de travailler d'un même cœur à les résoudre efficacement.

Différentes sortes de services apostoliques sont envisagés : le service proprement sacerdotal de la prédication et de l'administration des sacrements et le service d'amitié, d'exhortation et d'entr'aide aussi bien spirituel que matériel. Prêtres et laïcs pourront s'y employer. Car on entend bien permettre la réalisation des vocations sacerdotales. Les prêtres (sans doute en minorité, surtout au début) seront au service de leurs frères dans le monastère ou de leurs frères malades au dehors. On les trouvera partout où, l'appel du sacerdoce se faisant entendre, l'obéissance autorisera le déplacement, mais, en toute hypothèse, un système de roulement devrait leur permettre de se retremper périodiquement dans la chaude atmosphère de la vie commune.

Cependant dans le rayonnement immédiat de la communauté vivront ceux qui, sans envisager la vie religieuse complète, désirent se trouver dans une atmosphère religieuse favorable et apportent l'aide de leur travail : les « sympathisants ».

Enfin, dès maintenant, le monastère se trouve centre de ralliement pour une nombreuse communauté de « *Frères absents* », sorte de « tiers-ordre » qui gravite autour du Prieuré et lui est uni par le rattachement d'un lien spirituel et d'un Message périodique. De tous les coins de la France et au-delà ils s'unissent à la prière et au sacrifice des Frères de Saint-Jean et assurent en union avec eux quelques exercices spirituels quotidiens.

Il va sans dire que le roc sur lequel s'appuie l'apostolat et cette prise en charge du monde des malades et de la souffrance c'est la prière continue du monastère.

Les frères ont adopté (mais en partie seulement afin de ne pas surcharger leur horaire de malades) le Grand Office de l'Eglise selon le rite romain, le chapelet, l'oraison et évidemment la Messe quotidienne, sommet de la journée. Pour l'Office la question de la langue latine, obstacle pour tous ceux qui n'ont pu faire de suffisantes études, a été résolue provisoirement de la façon suivante : tous les psaumes sont dits en latin ainsi que les hymnes mais, outre la préparation

personnelle, ils sont systématiquement commentés par le Père Supérieur. Quant au reste de l'Office : capitule, lectures, oraisons, etc..., il est lu tout simplement dans une bonne traduction française. Cela semble une très heureuse solution et permet à toute la communauté de se forger une seule âme et un seul cœur dans une même prière et un même esprit.

Ce serait une entreprise prématurée de vouloir dégager la spiritualité de cette communauté naissante. Son ambition est grande : elle voudrait constituer en quelque sorte une Eglise en miniature, un corps mystique en petit où, grâce à une grande compréhension mutuelle et à la souplesse de l'autorité, des tempéraments spirituels divers trouveraient à s'épanouir. Les hommes qui la composent sont réunis tout simplement autour du Christ et de l'Evangile, dans la charité.

On ne peut pas ne pas être frappé de l'effort de charité fraternelle qu'il y a dans cette maison. N'est-ce pas pour cela d'ailleurs qu'ils s'appellent « Frères de saint Jean » ? Saint Jean le docteur de la charité fraternelle, de cette charité si difficile à pratiquer entre malades et diminués physiques, surtout lorsque maladies et infirmités sont si diverses. N'est-ce pas saint Jean aussi qui se trouvait au pied de la Croix et y resta jusqu'à la dernière heure avec le Seigneur mourant ? N'est-ce pas saint Jean enfin dont l'Evangile en quelque sorte tout spirituel peut aider à éviter le repli sur soi et communiquer à la spiritualité cette atmosphère théologale si nécessaire à des malades toujours tentés de se replier sur eux-mêmes.

Les frères aiment exprimer ce qu'ils veulent faire et le témoignage qu'ils entendent porter dans cette formule : « Spe gaudentes in caritate Christi » — Joyeux par l'espérance dans la charité du Christ.

Cette charité s'exprime encore par leurs conseils ou chapitres. Ces chapitres réguliers sont destinés non seulement à l'accusation individuelle des fautes externes mais aussi à la formation collective de l'idée commune. Dans une rencontre bi-hebdomadaire les frères mettent en commun leur volonté de progrès personnel et communautaire, travaillent au développe-

ment spirituel de leur institution et s'entendent sur les meilleurs moyens à instaurer et à promouvoir.

Il faut insister sur la grandeur de ces vocations de malades que l'on veut ainsi rendre enfin réalisables. Considérées dans les perspectives de la Rédemption par la Croix ce sont bien plutôt des vocations de choix que des vocations de rebut comme on aurait parfois tendance à le penser.

Les frères désirent vivement que s'y adjoignent des vocations de bien-portants. Ceux-ci apporteraient un élément précieux d'équilibre matériel et spirituel pour leur travail et leur vie religieuse. Ils seraient aussi une aide et un réconfort et sans doute une meilleure jeunesse au milieu d'eux. A la condition toutefois que ces vocations de bien-portants se conjuguent avec celles des frères malades dans un même idéal de compréhension et de prise en charge du monde de la souffrance. Espérons nombreuses de telles vocations.

Et prions Dieu que cette initiative si heureuse et qui semble si utile au moment où tout un monde de malades prend conscience de son existence et aspire à une certaine libération, sache trouver dans la charité du Christ cette seule force qui libère vraiment.

A. M. Henry.

Adresser toute correspondance au R. P. Robert, O. P., Prieuré Saint-Jean, Champrosay, par Draveil (Seine-et-Oise). C. C. P. Raymond Bachère, Paris 5221.58.

Les journées d'études Thérésiennes

Les théologiens auront apporté leur part à l'année thérésienne. En effet, du 10 au 13 juillet dernier se sont tenues des journées d'études thérésiennes. Les rapports des *Journées thérésiennes* qui se sont tenues du 10 au 13 juillet dernier seront publiés dans l'une des prochaines livraisons des *Etudes Carmélitaines*, mais nous ne voulons pas attendre cette publication pour signaler aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* l'importance de ces journées.

Deux méthodes s'offraient aux Pères Carmes déchaux de France, organisateurs de ces journées : limiter les invitations aux théologiens — ce qui aurait donné l'occasion de féconds échanges de vue à la suite de ces rapports —, ou bien convoquer le public nombreux dont la dévotion à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus désirait bénéficier des lumières de la théologie. C'est cette dernière méthode qui a été choisie : les nombreux auditeurs de ces journées s'en seront réjouis; les théologiens prendront patience, à la pensée qu'ils pourront recevoir bientôt à domicile le texte écrit de ces rapports, qu'il leur sera ainsi facile d'étudier à loisir.

Ces Journées ont manifesté le progrès qu'a fait, depuis vingt ans, la théologie spirituelle et quelle lumière elle est capable d'apporter à l'hagiographie — sans parler des heureuses précisions d'une histoire scientifiquement menée.

La comparaison de ces rapports avec les articles du n
méro spécial que *La Vie Spirituelle* a consacré naguère (m
1924) à la « Bienheureuse » Thérèse de l'Enfant-Jésus c
de ce point bien éclairante. Malgré l'effort, entrepris cependa
par *La Vie Spirituelle* elle-même dès sa fondation, pour mo
trer le rôle secondaire des phénomènes extraordinaires da
la vie mystique, dont l'essence est ailleurs (passivité à Di
par les dons du Saint-Esprit), les théologiens de 1924 n'avaie
pas perçu à quel point la vie de sainte Thérèse de l'Enfan
Jésus était mystique, encore qu'elle ait été tout « ordinaire
C'est la même qui écrivait : « Mon fiancé ne me dit rie
et moi je ne lui dis rien non plus », et qui avouait : « C'e
Jésus tout seul qui m'a instruite. »

Pour comprendre cette vie mystique à l'état pur, si l'
peut dire, les théologiens de 1947 ne se sont pas souciés de
ramener aux catégories traditionnelles. Ils l'ont étudiée po
elle-même, à la lumière des principes de la théologie, pl
qu'à celle de ses classifications matérielles : sainte Thérè
y est apparue dans toute la pureté et la grandeur de sa my
tique.

On en verra tout le bénéfice en lisant les rapports de c
Journées. Il est dès maintenant établi que sainte Thérèse
l'Enfant-Jésus, par la simplicité géniale et la réduction
l'essentiel de sa vie mystique, aura non seulement marq
un « nouvel âge de spiritualité » : elle aura fait faire
grand pas à la théologie spirituelle.

fr. A. Plé, O. P.

Les journées bénédictines de Saint-Benoît-sur-Loire

13-19 Juillet 1947

Le 14e centenaire de la mort de saint Benoît fut célébré avec une pompe spéciale dans l'ancienne église abbatiale où reposent ses ossements. Depuis le jour, où les reliques du Patriarche des moines furent transférées du Mont-Cassin à l'ancienne abbaye de Fleury dans le Loiret, ce monastère devenu « St-Benoît-sur-Loire » est le centre de nombreux pèlerinages. C'est là dans la noble basilique, seul reste de l'ancien monastère, que se déroulèrent les fêtes liturgiques organisées par la petite communauté naissante, rejeton du Monastère de la Pierre-qui-Vire.

Ce fut surtout la largeur, l'élévation, la profondeur de l'esprit bénédictin qui furent présentées aux pèlerins accourus de toutes les parties du monde pour les cérémonies du dimanche et du lundi. Son Eminence le Cardinal Suhard célébra la messe pontificale le premier jour en présence de Mgr Grente et de Mgr Courcoux et de treize Rmes Pères Abbés ainsi que de moines, représentants des monastères bénédictins de plusieurs pays, des trappistes et des olivétains. Après les vêpres chantées comme le furent tous les offices, sous le bâton de Dom Gajard de Solesmes, la foule alternant avec le chœur des moines, le panégyrique de St-Benoît fut prononcé par

Mgr Grente, Archevêque-Evêque du Mans. La procession reliques escortées par les éminents ecclésiastiques et par treize Pères Abbés portant tous la mitre et la crosse fut su par une foule immense. L'après-midi, « Jeu des dialogues St-Benoît » de Henri Brochet, joué en plein air devant basilique. Vers la tombée du jour, les jeunes des divers m vements catholiques défilèrent en foule entre les champs blé doré qui s'étalent de l'abbaye jusqu'au bord de la Lo Près du fleuve eut lieu un grand feu de camp, accompa de chants et de jeux divers sous la conduite de M. le C noine Feuillatre qui clôtura la soirée par une prière commun.

Le mardi fut le jour du Congrès pour tous les Obl Un discours de M. Pierre Loyer sur le rôle de l'« Obla dans le monde donna le branle à des discussions animées. Rme Père Abbé de St. Wandrille et Dom Vincent apportèr des lumières sur l'esprit de l'Oblature. Tandis que le R Abbé appuyait sur le caractère individuel du lien qui ratta l'Oblat à son monastère, le Père Vincent et les autres mem du Congrès parlèrent de groupements parmi lesquels fur trouvées de véritables cellules de vie bénédictine et d'activ apostoliques ou liturgiques. Une dizaine de jeunes du p séminaire de Nevers, portant avec l'Abbé Tourand, leur di teur, l'habit de St-Benoît, donnèrent un éloquent témoign du fruit à espérer de ces groupements.

Les trois derniers jours de la semaine furent consacré la retraite pour les oblats, retraite prêchée par Dom Tho d'Aquin de la Pierre-qui-Vire. La grosse chaleur, le site chanteur du Val d'or, la fatigue des trois derniers j auraient présenté quelques excuses pour un rythme facile une piété douce et tranquille, mais le Père prenait l'obla au sérieux ainsi que le Père Prieur, Dom Marianus Desplanc qui se donna tout entier aux retraitants, se privant m de la joie de célébrer à la Pierre-qui-Vire le jubilé de respecté Père Abbé Glories.

Il ne manqua pas une seule de ces vibrantes conférences d lesquelles le Père prédicateur faisait sauter toute idée

petite vie moyenne, et appelait oblats et oblates aux plus hautes conclusions de leur oblature. L'oblat est un cénobite, dont il doit pratiquer les vertus de famille n'importe où il se trouve. Sa vie intérieure doit être fondée sur l'humilité telle que la prêchait s. Benoît. Même dans le monde, il doit pratiquer la pauvreté qui ne s'attache pas aux biens de la terre, mais accepter toute possession comme un don de son Père divin, don qu'il doit faire valoir uniquement pour sa gloire. La charité de l'oblat doit être puisée aux sources de la Sainte Règle et doit voir dans le prochain le Christ qui vient à nous. Comment ne pas comprendre cette leçon de charité, alors qu'autour de nous les moines, les oblats qui nous hospitalisaient, les frères et les sœurs, montraient la bonté, l'hospitalité, le dévouement qui en sont les caractéristiques ? La charité, l'esprit de solidarité fut aussi entretenu par une petite exposition de gravures, de médailles, de cartes, et surtout de publications bénédictines. Signalons parmi ces dernières les revues de trois monastères : *Témoignages de la Pierre-qui-Vire, Buckfast Chronicle,* et *Le message des oblats* publié par Maredsous.

Une caisse fut fondée pendant ces trois jours pour aider les oblats nécessiteux à se rendre pour la retraite dans un monastère et une autre pour la fondation d'une bibliothèque commune, mais on sentit surtout la force des liens qui unissent les oblats entre eux, à leur monastère et à la grande famille bénédictine de par le monde, quand le dernier jour à la messe conventuelle eut lieu la cérémonie de vêture, de profession et de rénovation après vingt-cinq ans d'oblature. Certes nous pouvions tous redire le mot d'un oblat au Père prédicateur : « Vous nous prenez au sérieux. » Tout ce que nous avons vu et entendu pendant ces journées bénédictines a approfondi la conception de l'oblature et nous l'a présentée comme basée sur la vertu de religion et sur la vie intérieure d'un fils qui en toutes choses cherche à plaire à son Père.

Londres. Mary O'Leary.

A travers les revues

Le R. P. Montuclard, dans la Revue Nouvelle (15 juillet 1947) analyse très judicieusement la situation difficile de ces chrétiens, de plus en plus nombreux, pour qui l'inadaptation de certaines « formes historiques du Christianisme... soulève une foule de questions, intellectuelles ou pratiques, auxquelles ils sont contraints, pour vivre, de trouver eux-mêmes une réponse » (p. 66).

Le Père M. leur donne le maître-conseil que voici :

> Vous voulez réformer l'Eglise, adapter la liturgie, les méthodes catéchistiques, la paroisse ? Ne vous enfermez pas d'abord dans le souci des petites réformes. Méditez la vie de l'Eglise, contemplez son mystère : ce n'est que là que vous apprendrez ce que vous avez à faire.
>
> Avouons donc que nous chrétiens, nous avons passablement perdu le sens du gratuit. Il y a, parmi nous et en nous, trop de morale, trop de sociologie, trop de casuistique, trop d'administration ! Et pas assez de foi, pas assez de contemplation, pas assez non plus de connaissance humaine désintéressée ! L'utilitarisme nous paralyse, car il n'est rien de tel que de se soucier du résultat pour ne point l'atteindre (p. 72).
>
> Le jour où le désintéressement aurait vaincu l'utilitarisme, la foi l'emporterait sur la morale, l'observation des faits sur les constructions abstraites à priori, le sens de l'homme sur des positions d'humanisme peut-être périmées. Et les chrétiens alors, dépassant, par la connaissance et la contemplation le vieil héritage du monde en train de s'écrouler, entreraient avec des yeux neufs et des puissances créatrices neuves dans la civilisation qui naît lentement (p. 73).

Mais cette contemplation se doit d'agir. Le chrétien se trouvera pour cela équipé si sa contemplation est assez profonde,

assez intuitive, pour qu'il vive de son objet, dont il aura ainsi une « connaissance par connaturalité » :

> C'est de cette connaissance que le chrétien doit se rendre capable s'il veut allier la liberté et la sûreté de manœuvre dont il a présentement besoin. Dans la mesure où il est parfois contraint de s'écarter, dans ses comportements ou ses pensées, des sentiers battus, il doit se faire tel qu'il porte en soi la lumière vivante de sa vie. La médiocrité lui est interdite : son seul idéal est de devenir *l'homme spirituel* dont saint Paul affirme qu'il peut *juger de tout.*
>
> Puisqu'il faut juger parfois des choses de l'Eglise, qu'il devienne donc lui-même un homme d'Eglise. Puisqu'il doit découvrir à son usage une façon appropriée de penser et de vivre le christianisme, qu'il se revête donc de l'âme du christianisme. Puisqu'il est invité à reconnaître, parmi tant d'opinions, de comportements, de mouvements et de partis, ce qui sert vraiment l'homme, qu'il porte en lui-même les valeurs humaines fondamentales. S'il juge de la vie, qu'il soit un vivant; du progrès et de l'histoire, qu'il soit pris lui-même par le progrès de l'histoire.
>
> Cette compétence n'en évince aucune autre. Mais sans elle, les autres ne seraient guère plus que des outils dont on ignorerait l'emploi (p. 74).

S'il est un des points où cet effort est à faire — il est déjà commencé —, c'est la communauté chrétienne.

« Vie communautaire », « valeurs communautaires », etc., nous sommes excédés de tous ces vocables, à raison de l'usage abusif dont ils sont victimes et qui leur enlève toute signification précise. Sachons cependant calmer cette mauvaise humeur et nous demander si la « communauté » n'est pas, sous nos yeux, en train de donner une nouvelle jeunesse à la vie spirituelle et de la marquer d'un des caractères propres que lui reconnaîtra l'histoire du XX^e^ siècle.

Nous demanderons au P. Féret les leçons de l'histoire sur ce point, pour en tirer avec lui quelques pronostics d'avenir sur le rôle éminent qu'on est en droit d'attendre de la communauté ecclésiale. Il semble bien (je résume ici grossièrement un exposé plein de nuances, qu'on lira dans MASSES OUVRIÈRES, de juin 1947 : « Les réalisations communautaires historiques du Christianisme et nos devoirs présents »), que nous soyons au moment où s'achève le passage des chrétientés de

type sacral, qui furent celles du moyen âge occidental et oriental, à une chrétienté de type profane vers lequel s'oriente le mouvement de l'histoire.

> Les collectivités humaines ont pris conscience d'elles-mêmes. Fût-ce à travers des convulsions tragiques, elles cherchent à conquérir leur autonomie naturelle et à élaborer, d'après les normes de la raison et de la justice simplement naturelles, ou, si l'on veut, sur la base du seul droit naturel, des institutions économiques, sociales, politiques, internationales en lesquelles devrait s'organiser la vie temporelle des hommes (p. 26).

Le chrétien, membre par sa foi d'une société proprement surnaturelle, l'Eglise, fait aussi partie de la société humaine par ses activités professionnelles et civiques. Société naturelle, dont la vie surnaturelle devra être de plus en plus l'unique principe animateur, mais dont la règle sera à chercher dans la nature des choses, à scruter et à respecter, en communion avec tous les hommes de bonne volonté, croyants ou non.

Il en résulte une modification très profonde dans les sources et la qualité de la vie spirituelle du chrétien : le membre d'une chrétienté sacrale n'a, si on peut dire, qu'à se laisser porter par son milieu pour se trouver chrétien : il respire le christianisme en tous lieux et à toutes occasions. Au contraire, dans une chrétienté profane le christianisme ne peut se guère trouver que dans la communauté ecclésiale qui doit, dès lors, donner au chrétien à l'état intense ce que la chrétienté sacrale lui apportait à l'état diffus. Sa communauté surnaturelle doit lui forger une forte personnalité, sans laquelle sa foi ne résisterait pas à l'ambiance de sa communauté naturelle — qu'il doit au contraire animer de christianisme.

> Comment cela va-t-il se faire et comment les chrétiens dans un monde profane demeureront-ils les témoins vivants du surnaturel et de Dieu ? La réponse n'est pas douteuse. Il va falloir que, dans le temps où ils seront de plus en plus engagés dans le monde, activement présents à sa vie et à son évolution, ambitieux même de prendre les leviers de commande de cette évolution; prêts à travailler avec tout homme de bonne volonté, fût-il incroyant, fût-il hostile, à la recherche et à l'élaboration des institutions temporelles naturelles en lesquelles doit s'organiser harmonieusement la vie des hommes, ils soient soucieux

d'être parallèlement et plus que jamais membres vivants de la sainte Eglise, communiant intensément par la foi et par le culte à son mystère sacré, acquérant et développant sans cesse en cette communion ce sens du sacré hors duquel il n'est pas de christianisme et faute duquel, bien vite, en ce monde de plus en plus profane, ils cesseraient d'être le sel de la terre et la lumière du monde. Bref, plus les chrétiens devront être du monde par leur lucide raison, leur compétence professionnelle, leur valeur sociale et civique, etc., et plus d'autre part ils devront être d'Eglise par leur foi vive, leur engagement religieux, leur universelle et divine charité (p. 31-32).

Dans ces conditions, une grande tâche apostolique et spirituelle incombe à la communauté ecclésiale. C'est dans son sein et par sès seuls soins — et contre l'influence du milieu profane — que les chrétiens seront formés à une vie chrétienne personnelle. La communauté, ou plutôt les diverses communautés surnaturelles dont puisse faire partie un chrétien, auront donc dans un avenir immédiat un très grand rôle à jouer dans l'éveil et la croissance de la vie spirituelle. Foyers de vie spirituelle, ces communautés susciteront une spiritualité « communautaire », c'est-à-dire où sera exalté l'appartenance du chrétien au Corps mystique, sa qualité de membre.

Ces mois-ci le thème de la communauté tient la vedette dans les revues de spiritualité, depuis Lumières d'Assise, qui lui consacre un numéro spécial de bonne venue (mai 1947) — où nous avons remarqué spécialement une belle étude de M. le Chanoine Cerfaux sur la communauté apostolique — jusqu'aux Cahiers du Cercle sainte Jehanne (juillet 1947).

A tout Seigneur, tout honneur : c'est la paroisse, communauté de base, qui suscite le plus d'attention. Quelle révolution si toutes les paroisses redevenaient un véritable foyer communautaire de vie spirituelle. Parmi les efforts qui sont faits dans ce sens, on lira avec intérêt et admiration les notes de M. l'Abbé André Boyé dans les Cahiers du Clergé Rural (juin-juil. 1947) intitulées « D'une paroisse pratiquante à une communauté paroissiale ».

Lui empruntant une très belle formule : « Faisons-nous, dit-il à ses frères dans le sacerdoce, une âme communautaire. La

communauté c'est en nous qu'elle est commencée », nous voudrions insister sur le Presbyterium, la communauté sacerdotale, source de communauté diocésaine et paroissiale.

Pendant les premiers siècles de l'Eglise, et jusqu'au x^e^, le clergé, à l'exemple de la communauté apostolique, avait généralement « même réfectoire et même dortoir » : les prêtres vivaient en commun autour de leur Evêque. C'est ce que rappelle, dans le SUPPLÉMENT DE LA VIE SPIRITUELLE, le Rme Père Bossière, dans l'intention de montrer comment en droit le clergé diocésain est de nature à comporter des éléments religieux, notamment la famille multiforme des chanoines réguliers.

A propos du presbyterium, signalons aussi dans les numéros d'avril et de mai 1947 de THE AMERICAN ECCLESIASTICAL REVIEW une bonne étude sur l'Evêque et le sacerdoce diocésain qui nous laisse à penser qu'en Amérique aussi la communauté est à l'honneur. Sur le terrain des réalisations de communautés sacerdotales, on lira avec intérêt les deux articles du Chanoine Boulard « Vie commune ? ou Equipe de doyennés ? » dans les CAHIERS DU CLERGÉ RURAL (numéros 88 et 89). Signalons surtout la « Journée communautaire » tenue à Paris le 11 juillet sous la présidence de Mgr Ancel. (Cf. LA CROIX du 30 juillet.)

Cet esprit communautaire du sacerdoce est cause et effet à la fois d'une redécouverte de l'essence même de la liturgie. La cause commence à s'en faire sentir dans la formation à la liturgie des séminaristes : dans la revue américaine ORATORY FRATRES (18 mai 1947), le R. P. John C. Ford, S. J., traite de ce sujet avec une grande pertinence. Résumant notamment le rapport à l'Association nationale catholique de l'enseignement du bénédictin Roger Schoenbechler (1933), le Père jésuite invite à faire porter le tout premier effort sur

> la création d'un arrière-fond liturgique. Il (Dom Schoenbechler) entend par là une prise de conscience de l'unité sociale et de la solidarité chrétiennes, de manière à ce que la piété des séminaristes ne verse dans aucun individualisme, mais soit imprégnée d'un sens profond de la prière commune et du sacrifice commun, et qu'elle s'appuie sur la base solide de la doctrine du Corps mystique du Christ (p. 295).

Le professeur de liturgie qui ne commence pas par là son effort (appuyé par celui de tous ses collègues) ne peut aboutir : ses séminaristes n'auront pas découvert la nature profonde de la liturgie. Avouons que l'un des conseils que donne sur cette formation l'Ami du Clergé (26 juin 1947) dans un article par ailleurs très exact nous déçoit. Nous y lisons :

> Dès que le séminariste saura faire oraison, s'examiner, se livrer à la lecture spirituelle, vivre uni à Dieu au cours de ses journées, il conviendra de donner à ces divers exercices un aliment liturgique (p. 520).

Finir la formation spirituelle du séminariste par la liturgie, n'est-ce pas risquer de ne la présenter que comme un florilège de textes pour l'oraison individuelle ?

C'est ce que démontre avec science et enthousiasme M. l'Abbé Martimort dans l'Union Apostolique (juillet-août 1947) dans un article qui s'adresse aux prêtres déjà dans le ministère :

> Il est donc bien vrai que la plupart des prêtres ignorent la vraie nature de la liturgie. Pourtant la liturgie authentique de l'Eglise constitue la réalité fondamentale de leur activité pastorale. Pourquoi est-on engagé dans le ministère de l'Eglise sinon pour disposer progressivement les âmes au baptême et à l'entrée dans la communauté eucharistique ? Chargés de planter l'Eglise, nous accomplissons notre mission en prêchant la parole de Dieu qui doit faire naître la foi; la foi conduit au baptême; les baptisés se réunissent autour du repas du Seigneur : voilà l'Eglise se manifestant publiquement, voilà remplie la tâche pastorale. Or le baptême et l'Eucharistie sont les deux réalités liturgiques essentielles, sacrements qui mettent l'homme au contact avec le mystère rédempteur du Christ, mais sacrements qui sont *dans* la communauté et qui permettent à la communauté de prendre corps de façon visible. Il n'y a donc rien de plus pastoral que la liturgie (p. 301).

Nous ajouterions volontiers : il n'y a rien de plus spirituel, ou du moins, c'est dans ce renouveau communautaire et liturgique que la spiritualité de notre temps semble devoir puiser la sève d'un nouveau printemps.

A. P.

Les Livres

Théologie et spiritualité.

J. HAUSHERR, S. J., *Penthos. La doctrine de la componction dans l'Orient chrétien* (Orient. Xna anal., 132), Rome, 1944, 209 pp.

Le Père Hausherr nous assure largement les trésors de son immense érudition en un petit ouvrage à la fois savant et savoureux sur l'un des aspects les plus intéressants de la vie spirituelle. On voit quelle place l'ancienne tradition ascétique, tant en Orient qu'en Occident, faisait à ce sentiment complexe qu'on est accoutumé de nommer componction. Attitude fondamentale de l'âme chrétienne consciente de sa condition de créature pécheresse, attitude extrêmement simple et riche d'une infinité de nuances. On ne saurait trop regretter que depuis le début des temps modernes, des spiritualités plus analytiques aient éliminé cette notion du vocabulaire courant de la théologie spirituelle. Les travaux qui pourront aider à lui faire retrouver sa place d'autrefois seront les bienvenus. Ils sont encore trop rares (1).

L'ouvrage du P. H. constitue pour ce qui est de la tradition spirituelle de l'Orient chrétien une véritable somme qui dépasse de beaucoup de ce que laissait espérer le titre. Il serait regrettable que le caractère de la collection où il a été publié et le terme de « Penthos » ne parût en réserver la lecture aux spécialistes de l'histoire des doctrines spirituelles. Certes ceux-ci s'y reporteront fréquemment et l'étude sémantique qui anime les deux premiers chapitres leur sera précieuse par les précisions qu'elle apporte sur la constitution du vocabulaire de la spiritualité chrétienne, ses hésitations et ses flottements. Mais ils ne seront pas les seuls à s'intéresser à la présentation des maîtres de la vie spirituelle en Orient, ni surtout à s'attarder à la méditation de leur doctrine mise en ordre dans les chapitres suivants : Notion fondamentale de la componction : deuil du salut perdu, tristesse selon Dieu qui se prolonge bien au delà des frontières de la vie pénitente. Elle ne s'alimente

(1) *Le supplément de la Vie Spirituelle* (1935-36 XLIV - XLV XLIX) avaait naguère publié d'intéressantes études du P. Régamey sur la componction dans la spiritualité occidentale. On ne saurait trop regretter que ce travail n'ait pas été plus amplement développé

pas seulement de la méditation de la perte du salut par le péché mortel, mais aussi de celle de la mort et du jugement, des fautes quotidiennes et même du salut perdu par les autres. Malgré la réserve des pères anciens l'expression de leur componction laisse percer l'ardeur du pur amour de Dieu qui en est le suprême agent. A leur école nous apprenons les moyens d'obtenir la grâce de la componction : la prière, l'examen de conscience, la méditation des jours derniers, l'ouverture d'âme au Père spirituel, la psalmodie méditative, le support des épreuves de la vie. Puisque la componction peut n'être pas accordée par Dieu, c'est la sécheresse spirituelle; mais la volonté de l'homme peut aussi y mettre obstacle par l'insensibilité de l'âme et l'abandon aux mauvaises pensées. Pour certains ascètes mêmes, la liturgie trop ornée peut être un obstacle à la componction, comme aussi la spéculation théologique. Mais pour qui l'obtient de Dieu, quelle grâce ! C'est un nouveau baptême dans les larmes dont les maîtres chantent les bienfaits : c'est la lutte contre la mauvaise tristesse et l'entrée dans la vraie paix, la béatitude des consolations de l'esprit. L'épilogue soulève quelques problèmes que pose la componction : peut-être y en a-t-il un autre, et à parcourir cette anthologie, à lire les ouvrages des anciens moines, on n'échappe pas à l'impression que le deuil du paradis perdu paraît parfois leur faire oublier l'étendue de la Rédemption. Il y a là croyons-nous un problème important d'histoire de la spiritualité dont la solution intéresse l'équilibre de la vie spirituelle d'aujourd'hui. La méditation des textes anciens de la tradition monastique d'Orient et d'Occident nous ramène à des aspects trop oubliés de la condition chrétienne; on peut se demander néanmoins si elle n'a pas un peu négligé certains aspects, ceux-mêmes auxquels nous sommes le plus sensible aujourd'hui.

On voudrait que ce sec résumé invitât beaucoup de chrétiens à retourner aux sources, sous la direction du P. H. Nous n'avons pu donner aucune idée de la richesse de son ouvrage, véritable anthologie des plus beaux textes des maîtres de la vie asiatique en Orient. Ce sont ces textes qu'il faut lire et méditer pour retrouver l'âme des richesses les plus authentiques comme les plus oubliées de la tradition chrétienne.

J. M. DALMAIS.

Vingt-et-une lettres de sainte Catherine de Sienne. Traduction de Louis-Paul Guigues. (Collection « L'Eau vive ».) Editions du Cerf, 1947. Un vol. in-I raisin de 128 pp.; 60 fr.

Traduction nouvelle de quelques lettres de sainte Catherine de Sienne, choisies parmi les plus représentatives de sa doctrine spirituelle et les plus caractéristiques de son mode symbolique d'exposition.

Les correspondants de la sainte appartiennent à toutes les conditions : elle s'adresse à des prélats ou des prêtres, à des religieux ou des religieuses, à une reine, à des seigneurs, à des femmes vivant dans le monde, à des jeunes gens, toujours avec la même bonté. Attentive à leurs difficultés et à leurs

faiblesses, connaissant les profondeurs de l'homme, psychologue et humaine, elle les élève tout de suite au-dessus de leurs passions et de leurs routines, elle leur montre les ressources de la bonne volonté soutenue par la grâce. Elle leur enseigne le Christ crucifié, l'efficacité de son sang rédempteur et les vertus qui leur permettront de le suivre jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection, l'humilité, la patience dans les épreuves, la force dans le combat de la vie, l'amour désintéressé, la confiance et la guerre au découragement, la pénitence. Tout cela avec un zèle, une ardeur, un feu apostolique qui illustrent ce qu'elle disait d'elle-même : *la mia natura è fuoco.*

V. V.

H. DE LUBAC, *Le fondement théologique des missions,* 110 pp.; J. DANIELOU, *Le mystère du salut des nations,* 150 pp. Coll. *La sphère et la croix,* Ed. du Seuil, 1946.

Cette collection, consacrée aux problèmes missionnaires, s'est ouverte il y a déjà un an, par la publication des deux volumes mentionnés qui répondent plutôt au second but de la collection : définir les traits d'une spiritualité et d'une théologie proprement missionnaires.

Le P. de Lubac essaye de répondre à cette question : Pourquoi les missions ? Quelle en est la cause propre, le motif ? Et quelle en est la justification ? Son exposé, nourri de références bibliques, est d'une belle et savoureuse théologie.

Le P. Daniélou considère le mystère du salut de tous ces peuples et de tous ces pays que nous appelons « nations » sans bien nous rendre compte de la référence biblique de ce mot qui désigne précisément tous ceux qui n'avaient pas reçu le salut et qui ne l'ont reçu qu'en Jésus-Christ par une extension des destinées d'Israël dans le Christ, où si l'on veut, par la possibilité pour tous de devenir l'*Israël spirituel.* On trouvera dans ce livre des vues très profondes et souvent oubliées de nos contemporains, sur la mission du verbe, les relations entre la mission et la parousie, la mission du Saint-Esprit. Nous ne souscrivons pas complètement cependant à certains développements sur la théologie du Saint-Esprit et la vocation de l'Inde.

Mais s'il y a quelques critiques à faire, nous les laissons aux comptes rendus déjà parus dans les revues techniques, pour ne retenir que l'effort positif et original de cette collection d'étudier les grands problèmes théologiques et culturels posés par la mission.

A.-M. H.

Regina Cleri ou la miséricordieuse tendresse de Marie pour ses prêtres. Alexandrie, Egypte, par les soins des fidèles amies de Béthanie du Sacré-Cœur; 2e mille, 1945, 36 pp.

Cet opuscule a été rédigé au début de la guerre par une religieuse morte depuis en odeur de sainteté. Dans ses nombreuses notes spirituelles, elle a visé à développer dans un sens marial la doctrine de la M. Louise-Marguerite Claret de la Touche sur l'Amour infini. Les quelques pages présentées

ici insistent sur le fait que la Vierge Marie, en acceptant de devenir la mère de Jésus, le Grand-prêtre de la nouvelle Alliance, le devenait aussi tout particulièrement des prêtres qui devaient continuer le Christ. Que ceux-ci recourent donc à elle comme à une source de vie, de fécondité, de sainteté; ils participent en un certain sens à sa maternité, et Marie, médiatrice de toutes grâces, est présente à chacun des actes de leur sacerdoce. Il y a là des réflexions profondes et bienfaisantes que prêtres et religieux pourront lire avec fruit. Il y aurait seulement un point à préciser : dans la communication de la grâce, il faut distinguer entre le pouvoir d'intercession de la Sainte Vierge et le pouvoir d'ordre sacramentel départi au prêtre.

M.-L. T.

R. THIBAUT, s. j., *Le Sens de l'Homme-Dieu* (Museum Lessianum – Section théologique, n° 37), Ed. Desclée de Brouwer, 1946, format 23 × 15,5; pp. 168.

Après « le Sens des paroles du Christ », le R. P. Th. présente « le Sens de l'Homme-Dieu ». Etude qui ouvre sur l'Evangile une perspective propre à enrichir notre vie spirituelle. Sans faire fi des autres développements fort intéressants, il convient de souligner l'idée qui nous paraît centrale en cette étude : C'est une nécessité que l'humanité du Christ soit un voile de sa divinité, car le Verbe fait chair est venu ici-bas, non pour manifester *en lui* la divinité, mais bien pour annoncer la gloire du Père. Le Christ montre aux hommes que, quoi qu'il lui en coûte, c'est la volonté du Père qui prévaut, volonté qui est cette charité suprême, unique, dans le Père, le Fils et l'Esprit-Saint.

Le R. P. Th. suggère que l'image capable, aujourd'hui, de nous rendre comme sensible cette unique charité dans la Trinité est celle de l'unité de vie dans le Christ, Marie sa mère et l'Eglise. Point de vue qu'il convient, comme du reste nous y invite l'auteur lui-même, de ne pas forcer.

M. B.

Lancelot ANDREWES, *Preces privatæ*, Adaptation française de M. Villain et St.-A. Cwiertniak. (Coll. *Ad Unitatem*, 3); Grenoble-Paris, Arthaud, 1946; 254 pp.; 210 fr.

Alors qu'un Luther ou un Calvin ont donné le jour à une postérité qui a gardé leur nom et nous empêche de les oublier, les théologiens anglicans nous sont beaucoup moins connus, même les plus grands, les « Pères », ceux qui ont donné à l'Eglise d'Angleterre la manière de penser et de prier qui la distingue parmi les familles chrétiennes. C'est le cas de Lancelot Andrewes (1555-1626), qui mourut évêque de Winchester en laissant à la fois le renom d'un humaniste et presque d'un saint.

Le recueil de prières qui nous est proposé comporte une série pour les heures du jour et les jours de la semaine, puis une série répondant à toutes sortes de besoins et de circonstances. Il est des plus célèbres en Angleterre et y a

été édité nombre de fois, quoiqu'il n'ait pas été composé pour la publication mais noté au jour le jour, en grec et en latin, pour l'usage personnel d'Andrewes. On y goûtera, en même temps que la spontanéité du mouvement, la richesse de l'inspiration où toutes les nuances de la prière s'entremêlent constamment. Plusieurs pièces sont d'une grande beauté. Peut-être cependant ces prières n'auront-elles tout leur prix qu'aux yeux de ceux qui sont déjà familiers avec les sources bibliques, patristiques, liturgiques, dont elles dérivent. Ceux-là se demanderont aussi, là où l'emprunt est clairement identifié, si la traduction n'eût pas gagné à s'inspirer directement de l'original. L'introduction invite à aborder ces textes avec sympathie « oecuménique » et à s'approprier dans la prière personnelle tout ce qu'ils contiennent de catholique. Elle est un peu brève : un commentaire plus généreux d'un texte sans doute « impeccable » mais qui néanmoins souffre de « limites » eût été le bienvenu. Arrivé au bas de la page XIII, on tourne instinctivement la page, mais en vain.

Pour la plupart des catholiques, la prière n'a pas du tout cette couleur et ce mouvement, et pour tous elle comporte certains éléments ici absents. Une fois avertis, il pourra leur être bienfaisant d'apprendre du vieil évêque anglican à mieux prier avec la Bible et les anciennes sources de la pensée et de la dévotion chrétiennes.

fr. L.-M. DEWAILLY, O. P.

Chanoine LECLERCQ, *Vocation du chrétien* (Aubier, Paris 1946); 185 pp.

Voici un livre qui allie à une grande simplicité de style une belle profondeur de vie religieuse. Après lecture, il ne peut nous laisser indifférent et même il peut bouleverser bien des âmes, car il nous présente l'appel du Christ sous un aspect tellement concret et vivant que nous semblons entendre à nouveau cet appel à la vraie Vie après André, Simon, Nathanaël, et tous les vrais fidèles.

Le caractère avant tout invisible et intérieur du Royaume que prêche Jésus est souligné avec force dès le début du livre. Le bonheur que nous apporte Jésus est décrit dans presque tous les autres chapitres. Ce bonheur est réservé aux cœurs purs, quelle que soit la position sociale des hommes dans lesquels battent ces cœurs. Un des éléments essentiels du bonheur consiste à savoir que Dieu est notre Père et qu'il aime le premier ceux qui ne se croient pas sages à leurs propres yeux. Dès lors toutes les gloires du monde ne sont rien en comparaison du bonheur de se savoir aimé par le Père. Si le Père nous aime et que nous répondions à son amour, nous n'avons pas à changer pour cela de métier, d'occupation quotidienne, mais nous sommes prêts à tout laisser si Dieu le demande. Cette exigence de l'appel du Christ est soulignée avec une grande force qui permet de voir comment un chrétien qui n'est pas disponible et ne sait pas accepter comme un don d'amour la perte de l'être le plus cher, n'est pas digne du nom de chrétien.

La vie chrétienne est donc avant tout « vie intérieure toute spéciale, dont le Christ est l'âme et l'amour divin le climat » (p. 102).

Le chrétien est dans le monde quelqu'un qui ne parle pas tout le temps de charité, mais qui la pratique vraiment dans ses occupations de tous les jours. « Le problème n'est donc pas de faire ceci ou cela, mais de vivre dans la charité » (p. 115). La tâche du chrétien n'est pas de construire une chrétienté impossible à réaliser sur terre, mais de « communiquer le don d'amour dans l'état qui correspond à sa vocation ». Dans ce chapitre sur « le chrétien dans le monde », M. le Chanoine LECLERCQ s'oppose avec force contre ceux qui ont la naïveté de vouloir réaliser une chrétienté visible.

Dans le chapitre suivant il passe, sans transition apparente, au « mariage chrétien ». Mais c'est toujours un des aspects du bonheur apporté par Jésus qu'il veut souligner, car il montre que le mariage, depuis la consécration qu'il a reçue du Christ, est une voie de sainteté qui peut offrir des perspectives illimitées.

Pour conclure, M. le Chan. L. répète que le petit nombre de ceux qui répondent à l'appel du Christ ont une foi et que « cette foi chrétienne est une vie, un contact d'homme à homme, de l'homme, simple créature que nous sommes, à l'homme Dieu, un engagement de nous à lui » (p. 183).

Il y a, dans ce livre, une vraie grandeur chrétienne. On pourrait regretter de trouver quelques pages empreintes d'un caractère polémique tendant à réagir contre les chrétiens épris de justice sociale et militants pour construire une chrétienté terrestre. Mais cette réaction était nécessaire pour rappeler qu'on peut très bien travailler à sauver les autres, à améliorer les structures sociales, et pourtant perdre son âme.

fr. A. JOURNET.

Abbé GENTILHOMME, *Intimité confiante avec Dieu.* Directoire spirituel de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Paris, Lethielleux, 1946, 70 pp.; 50 fr.

M. J. SCHEEBEN, *Les merveilles de la grâce divine.* Introd. et traduct. par Dom A. KERKVOORDE, O. S. B. Desclée de Brouwer, Paris, 1944.

« Nous présentons ici au public français la traduction d'une œuvre qui jouit d'une grande renommée en Allemagne. Edité pour la première fois en 1863, cet ouvrage vit ses éditions se multiplier rapidement. » C'est ainsi que le traducteur de l'ouvrage présente son édition, parue chez Desclée de Brouwer en 1944. Il signale que les traductions ont commencé dès 1886 en anglais, puis en polonais, flamand, hongrois, croate, italien, et s'étonne à bon droit qu'aucune traduction française n'ait, jusqu'à ce jour, été entreprise.

Tel qu'il nous est donné, ce livre est une véritable Somme à la louange de la grâce, une Somme de théologie spirituelle destinée au grand public.

Le D. Scheeben, qui fut toute sa vie professeur de Théologie

dogmatique au Grand Séminaire de Cologne, eut l'occasion d'écrire des traités de forme plus scientifique. En 1861 « Nature et Grâce » (il avait alors 26 ans), en 1865 « Les Mystères du christianisme »; enfin un Manuel de Dogmatique catholique qui ne fut édité qu'après sa mort, survenue en 1888 (il avait 53 ans). Une seule idée l'a conduit en toutes ses œuvres : la protestation contre un rationalisme latent qui pénétrait partout, même dans l'enseignement de la théologie et la prédication.

La richesse très authentique du livre est faite surtout de la fermeté de son allure théologique, de la conviction très évidente qui l'anime, que la connaissance du dogme confère à la vie spirituelle. C'est aussi, circulant dans tout l'ouvrage, un bel enthousiasme pour ces mystères, en effet les plus magnifiants pour des vies encombrées de petites choses, et une très grande piété qui pénètre à la simple lecture. Bien que vieillis ce ton et ce style de la piété gardent une grâce certaine. Ne demandons pas à celui qui fut le précurseur du renouveau spirituel allemand, il y a plus de 80 ans, une présentation moderne. Allons à lui le cœur ouvert et simple, pour nous laisser redire des leçons qui ne sont ni des légendes d'hagiographie, ni des constructions savantes, mais des mystères de vie.

L'ouvrage est de 530 pages, avec une table des très abondantes citations de l'Ecriture, une table des noms d'auteurs cités, et une table alphabétique des matières. La traduction de Dom Kerkvoorde s'applique opportunément à « reproduire d'aussi près que possible la pensée de Schebeen lui-même », sans prétendre la corriger ou la compléter, sauf à en éclaircir, dans le style, les intuitions parfois confuses. Une brève introduction bibliographique, un rapide résumé de la doctrine du livre, quelques notes explicatives au bas des passages qui les réclament : telle est la participation, discrète et utile, du traducteur, à qui nous savons gré de nous avoir donné ce maître ouvrage, bellement édité par Desclée.

A. GIRAUD-MOUNIER.

Gerald VANN, O. P., *The sorrow of God*. Aquinas Papers, Blackfriars, Oxford, 1946, 16 pp.; 1 S.

Dieu prend-il part aux souffrances de la terre ? Oui, parce que toutes nos douleurs étaient présentes à la pensée du Christ en sa passion, mais aussi parce que de toute éternité le « mystère de la divine pitié » existe en Dieu, non pas avec les imperfections de nos joies et de nos douleurs humaines, mais comme un « vouloir de partager » tout ce qui nous touche, vouloir qui découle de la plénitude de l'amour créateur et rédempteur, analyse fouillée, intéressante, traversée parfois d'un souffle poétique.

M.-L. T.

M.-M. VAUSSARD, *Charles de Foucauld, maître de vie intérieure*, 2e édition, Editions du Cerf, Paris, 1947.

C'est l'itinéraire spirituel du Père de Foucauld, « voyageur

à la recherche de son âme », que Mme Vaussard retrace dans ce livre. Aucune phraséologie abstraite pour décrire cette montée vers Dieu. L'ascension de l'âme transparaît au récit même de la vie : Retournement total de la 23e année; travail acharné après des années d'oisiveté; découverte de la terre d'Afrique et de l'Islam; interrogation sur Dieu qui aboutit bientôt à la foi chrétienne; orientation définitive après quelques tâtonnements. Charles de Foucauld devient prêtre, ermite au Sahara, missionnaire, frère des plus déshérités. Il partage la langue, les coutumes, la condition misérable des habitants du Hoggar, leur donnant le témoignage incessant de la charité du Christ, rendant efficiente en pays infidèle la Rédemption du Calvaire.

De la vie, des écrits du Père de Foucauld se dégage une leçon. Ce qui frappe, c'est l'extraordinaire pureté évangélique de ce message, et son actualité. Le Père de Foucauld ne peut-il être considéré comme un des précurseurs de ce témoignage chrétien de pleine masse qui caractérise un des secteurs les plus vivants du travail contemporain de l'Eglise en France ?

V. V.

Etudes bibliques.

Collection « Chrétienté nouvelle ». S. S. Pie XII. *Encyclique sur les Etudes bibliques.* Préface de S. E. Mgr Charue, Evêque de Namur. Introduction et commentaires de L. Cerfaux, Professeur à l'Université de Louvain. Editions Universitaires. Les Presses de Belgique, 163, rue du Trône, Bruxelles, 1945.

Mgr Charue commence la préface de cette Encyclique par ces mots : « Un souffle d'air frais, d'ozone après l'orage ! Une belle réussite d'une œuvre longue et ardue, qui vous donne un sentiment d'euphorie et de joie reconnaissante » (p. 7).

Dans son introduction, M. le Chanoine Cerfaux fait un exposé historique des interprétations de l'Inspiration de la Bible à travers la crise moderniste et des saines réactions des vrais exégètes et particulièrement du Père Lagrange, fondateur de l'Ecole Biblique de Jérusalem. Il remarque que des chrétiens ont encore peur de la critique scientifique lorsqu'elle est appliquée aux études bibliques et il part en guerre contre l'« Introduction au livre de Ruth » publiée par Paul Claudel en 1938. Il trouve que Paul Claudel exagère, dans son mépris pour le travail scientifique des exégètes.

M. le Ch. Cerfaux donne peut-être trop d'importance à certaines « excommunications » proférées par Paul Claudel qui, selon la juste formule de Charles du Bos, émanent « de ces moments où l'homme en lui confond les explosions du tempérament avec les dons du Saint-Esprit ». Ces moments sont assez nombreux chez Paul Claudel qui n'en reconnaît pas moins, à d'autres moments, l'œuvre nécessaire et courageuse menée à bonne fin par le cher Père Lagrange.

Après le texte de l'Encyclique, M. le Ch. Cerfaux fait un commentaire général qui nous intéresse d'autant plus que c'est un des deux ou trois commentaires autorisés sur cette encyclique qui arrivait au milieu de bien des tendances diverses.

Le commentaire remarque dès le début que l'enseignement du Pape est « porté d'un bout à l'autre par un grand souffle de confiance dans la foi intelligente qui est traditionnelle dans l'Eglise catholique » (p. 89).

Cette confiance dans l'intelligence entraîne l'exégète à accueillir toute valeur humaine qui peut l'aider dans son travail et particulièrement la science historique. Le Ch. Cerfaux s'écrie : « Nous a-t-on assez parlé de la vieille femme qui peut aimer Dieu mieux qu'un théologien ! », et il remarque que « la vieille femme a eu besoin dans son catéchisme des leçons de la théologie » (p. 91).

Cette confiance dans l'intelligence entraîne encore l'exégète à recourir aux textes originaux qui nous permettent de presser autant que possible la parole divine.

L'Encyclique, en réaction contre certains « mystiques » inet elle donne publiquement droit de cité à la méthode des genres littéraires.

La vraie réaction des fidèles n'est pas la « réaction mystique », mais celle qui réclame l'accès à la Parole de Dieu, et le Pape a bien fait de recommander à tous la lecture de la Bible, particulièrement du Nouveau Testament.

M. le Ch. Cerfaux souligne pour finir l'importance donnée à l'exégèse théologique qui consiste à donner toute l'interprétation de la Bible vers la théologie. Dans ce travail, les exégètes catholiques peuvent compter sur l'assistance du Saint-Esprit. Ils entrent dans ce grand mouvement de l'intelligence éclairée de la lumière de la foi et des interventions charismatiques de l'Esprit-Saint.

« Ainsi se constitue l'exégèse catholique, harmonie de la foi et de l'intelligence, lumière divine surnaturelle se répendant à travers toute l'activité humaine et la vivifiant » (p. 111).

René Leconte, *Perspectives bibliques.* Collection Radio-Chrétienté, Casterman, Paris, 1946; 80 fr.

L'auteur, professeur d'Ecriture Sainte aux facultés catholiques de Lille, publie cinq conférences sur la Bible, qu'il a donné à la Radio Vaticane.

Il s'agit d'une rapide « initiation biblique » qui met le profane au courant de la question de l'inspiration de la Bible, de son authenticité, de la façon de comprendre, et de la façon dont l'Eglise a gardé le dépôt.

D'une manière claire et précise, le lecteur de ces conférences sera introduit aux Saintes Ecritures et puisera le désir d'entrer en contact direct avec les livres sacrés dont l'Eglise recommande de plus en plus la lecture.

Abbé Albert Stainier, *La physionomie du divin maître dans l'Evangile. Les études religieuses,* n° 600. Ed. « La pensée catholique », Liége, 1947.

Un portrait du Christ solidement charpenté qui suggère une foule de thèmes à nos méditations. Nous y puisons une connaissance de la physionomie morale et de la vie religieuse du divin maître.

Les textes évangéliques sont bien choisis.

Josef DILLERSBERGER, *Markus. Etude théologique et historique approfondie de l'Evangile de saint Marc.* Tome I *Le Fils de Dieu et le Fils de l'Homme.* Otto Muller, Salzburg (Autriche), 1946 (S. 5, 40).

Le volume le premier d'une série de cinq volumes consacrés à l'Evangile de s. Marc.

Dillersberger a fait la œuvre puissante et originale. Il montre en s. Marc, écho direct de Pierre, un artiste qui a présenté aux Romains un évangile qui donne la même impression de grandeur et de force que l'architecture de leur ville.

L'étude du texte permet de découvrir un plan original; un certain nombre de vocables ont joué un rôle dans l'ordonnance du récit. Par exemple, tout un groupe de récits (III, 6 - V, 43) sont placés sous le vocable « la mer ». En se portant vers la mer, le Seigneur n'a-t-il pas renoncé à son habitude de prêcher à la synagogue ? La mer apparaît-là comme le symbole de l'Eglise universelle. Le passage commence au choix des apôtres et se termine à la résurrection d'une morte. Or la durée de l'Eglise universelle s'étend du choix des apôtres à la résurrection des morts.

Dans ce volume, Dillersberger ne commente que le début de s. Marc. Ce début présente une image du Fils de Dieu, qui est devenu homme et du Fils de l'Homme qui est aussi Dieu.

La construction théologique n'est pas absente de ce volume qui nous donne le désir très vif de lire la suite d'un commentaire audacieux mais fidèle. Enfin, l'exégèse catholique n'est plus sur la défensive, elle construit, et ce qui se construit est prometteur.

fr. André JOURNET, O. P.

Auguste PETIGAT, *L'Agonie et la Résurrection de Jésus.* Ed. Lethielleux, Paris, 192 pp.

C'est une tâche toujours difficile de commenter les textes de l'Evangile, surtout ceux qui relatent l'agonie de Jésus. L'ouvrage de l'abbé Petigat a eu soin de ne pas répéter ce qui a été dit mille fois. C'est une vulgarisation des commentaires techniques des évangiles. Le Christ est présenté dans son milieu historique et à travers les siècles toujours le même. Un texte plus bref eût été meilleur. Le récit et les images risquent d'estomper le personnage central. La lecture recueillera de la méditation de ces pages le courage nécessaire pour porter sa croix.

G. C.

Chanoine A. TRICOT, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Coll *Verbum Dei,* 4 cartes en couleurs, illustrations de J. M. Breton, Desclée et Cie, 1946, 314 pp.; 105 fr.

Cette *Vie,* établie à l'intention des jeunes qui suivent les catéchismes ou les cours d'instruction religieuse, est constituée uniquement par les textes évangéliques, disposés suivant l'ordre chronologique. Des cadres mettent en relief les évangiles des

dimanches et jours de fête. Une longue introduction (70 pages) donne un aperçu de la géographie et de la situation sociale, politique, religieuse, de la Palestine au temps de Notre-Seigneur. Elle dit aussi l'essentiel sur l'origine des évangiles, la chronologie de Notre-Seigneur, etc.. A la fin du volume, tables détaillées, qui facilitent l'utilisation des textes. On pourra regretter simplement qu'un « choix » ait été fait entre les récits parallèles. Il réduit ce livre à être une somme de morceaux choisis mis en ordre.

A.-M. H.

L'Eglise en marche.

A.-J. MAYDIEU, *Le Christ et le monde.* Paul Hartmann, Paris, 1946, 253 pp.; 75 fr.

Il a fallu forcer la main à l'A. pour obtenir que soient réunis en un volume ces articles et ces conférences, écrits ou prononcées de 1939 à 1946, en un temps où il fallait un certain courage pour dire ce que l'on pensait. Alors que s'égrenaient tan d'écœurants « mea culpa », il était bon qu'une voix s'élevât, proclamant que le nom de la France était depuis des siècles lié au mot de liberté. Amour de la liberté, amour de la vérité : il fallait réédifier la France sur ces bases, et, pour des chrétiens, s'attacher à cette œuvre, c'était approfondir, incarner leur christianisme. Bien des lecteurs du P. M. militèrent activement dans la résistance; plus d'un ne revint pas. L'A. lui-même, pour un autre exploit, connut les geôles allemandes; les pages où il évoque le souvenir de ses compagnons, prisonniers, fusillés, ne sont pas les moins émouvantes de ce livre. Il sera bon de relire ces pages à un moment où nous sommes tentés d'oublier ce que fut en réalité la « Résistance »; mais plus encore c'est le point de vue d'un chrétien et d'un prêtre qu'il faut y chercher. Dans une « Présentation », qui dépasse en grandeur, et en profondeur humaine et religieuse, les articles de circonstance réunis dans ce livre, l'A. affirme qu'il n'est que prêtre et qu'il « perdrait son temps et le ferait perdre aux autres, s'il ne donnait à son activité pour unique principe et pour unique terme : Jésus-Christ ». Il y a là un témoignage bouleversant. C'est à partir du Christ qu'il nous convie à nous ouvrir au monde pour lui donner ce Dieu que nous, chrétiens, avons trouvé déjà.

M.-L.-T.

Paroisse, chrétienté communautaire et missionnaire, Ed. de l'Union des ŒUvres, 296 pp.; 200 fr.

Compte rendu fidèle du 58e Congrès national de l'Union des ŒUvres, tenu à Besançon en 1946. Quatre grandes parties : Les rapports généraux de M. le Chan. Augros (Sém. de la mission de France), de M. le Chan. Lacroix (Lyon), de M. l'Abbé Meurice (Hautmont), du P. Loew (équipe Saint-Louis, Marseille), de M. Folliet, de M. l'Abbé Michonneau (Petit Colombes), et de M. l'Abbé Pihan (Union des ŒUvres). Chaque rapport est suivi

de l'*échange de vues* qui a eu lieu après et qui a été sténotypé. Ces échanges font du livre quelque chose de très vivant; ils sont comme une photographie ou plutôt comme un film du Congrès. 2, 3 et 4, les rapports présentés dans les réunions spécialisées pour les urbains, pour les ruraux et pour les religieuses.

Mais ce qu'il y a de plus précieux à recueillir dans ce livre, ce ne sont pas tant les rapports et les échanges, que l'esprit apostolique dont ils témoignent et qui est celui du clergé de France.

A.-M. H.

René Voillaume, supérieur des Petits Frères de Jésus, *Les Fraternités du Père de Foucauld*. Mission et esprit. Editions du Cerf, Paris, 1947. Un vol. in-8 carré de 192 pages, avec 6 hors textes : 150 fr.

La vie du Père de Foucauld est connue de tous. On sait peut-être moins que l'œuvre voulue mais non réalisée par lui se poursuit et s'étend chaque jour. Les « Petits Frères » et les « Petites Sœurs de Jésus » continuent de donner au monde l'exemple de la totale simplicité évangélique. Ils vivent en « fraternités » contemplatives, en plein pays de mission, prenant en charge les besoins des populations d'alentour, rayonnant la charité et l'esprit de leur Père. La première fraternité masculine fut établie en terre d'Islam, à El-Abiodh-sidi-Cheikh, en 1933. Une seconde fondation est en cours en pays berbère depuis un an, et le projet d'une fraternité en milieu ouvrier déchristianisé de France prend corps d'une manière de plus en plus précise. Des fraternités féminines sont établies dans la région de Montpellier et en Provence, à El-Abiodh et à Touggourt. Autant de points où Charles de Foucauld maintiendra sa présence.

Dans le livre du Père Voillaume — l'actuel supérieur des Petits Frères — nous décrivant l'idéal, la vie intérieure et l'activité extérieure des fraternités, nous retrouvons cette même brûlure évangélique que le Père de Foucauld imprime à tous ceux qui l'approchent.

V. V.

Michel de la Bédoyère, *Le christianisme sur la place publique* (Chrétienté nouvelle). Bruxelles, Ed. universitaires, 1947; in-12, 165 pp.

A mon avis, un petit livre très remarquable et dont la lecture attentive s'impose à tous ceux, prêtres ou laïcs, qui veulent réfléchir sur la situation de l'Eglise, et même du christianisme, dans le monde moderne et sur les conditions de succès de la mission chrétienne auprès de ce monde.

L'auteur, directeur de l'hebdomadaire catholique *The Catholic Herald*, s'applique essentiellement à formuler un diagnostic ou, si l'on veut, une réponse à cette question : pourquoi l'Eglise et le monde moderne ne parviennent pas à se rencontrer ? C'est parce que les chrétiens, qui posent intrépidement, dans le domaine religieux, des affirmations *extra-*

ordinaires, se montrent, en face des problèmes, des besoins, des angoisses du monde dans son domaine à lui, terriblement et pitoyablement *ordinaires*. Ils n'attirent pas parce qu'ils ne font pas choc... Nous avons vu, ces dernières années, les causes profanes du patriotisme ou de l'aménagement de la vie sociale, ou même de la science, susciter leurs héros, leurs martyrs, leurs prophètes. Or, dans tous ces domaines, où le monde les attend et s'apprête à les juger, les chrétiens qui, dans l'ordre religieux, produisent tant de prétentions extraordinaires, se montrent généralement tout à fait ordinaires. Ils manquent d'initiative, d'engagement, d'imagination; ils sont conformistes, ils se portent du côté du fait établi, du préjugé le plus commun, de la solution la plus sûre, c'est-à-dire la plus conservatrice.

Cela pose un problème de formation des consciences chrétiennes. Tant qu'ils se trouvent dans le domaine où joue, en plénitude et dans toute sa précision, la direction du magistère et de la hiérarchie, le chrétien (le catholique surtout) est affirmatif; mais, dès qu'il s'agit d'un domaine où les directives hiérarchiques sont plus vagues, plus rares, ou même absentes, il se trouve désemparé. Et c'est pour cela, dans une bonne mesure, qu'il ne s'engage pas dans les questions « ordinaires » de la vie humaine et du monde; que, sur la place publique, il est généralement absent. Il ne demande qu'à faire son devoir, mais il faut qu'on le lui indique...

J'en ai dit assez, me semble-t-il, pour suggérer au moins le profit qu'on aura à lire ces pages, où les mêmes idées reviennent sans cesse par différents cheminements. Ceux qui, dans la ligne des récentes conquêtes de *Jeunesse de l'Eglise* ou d'*Esprit*, voire de documents épiscopaux récents, veulent vraiment penser le problème du témoignage chrétien et de la responsabilité chrétienne dans notre monde, auront le plus grand profit à réfléchir aux propositions de M. de la Bédoyère.

Yves CONGAR, O. P.

Pédagogie et catéchisme.

Chanoine BOYER, *Le bon Jésus*. Vie illustrée de Notre-Seigneur pour les enfants, I, *Vie;* II, *Miracles*. En préparation : III, *Paraboles;* IV, *Passion*. Illustrations en quatre couleurs de Calvet-Rogniat et Loire. Chaque plaquette : 32 pp., 12 × 15, 50 fr.

Sur chaque image, quelques lignes de texte facile. L'ensemble est attrayant.

Clare DAWSON, *Saint Thomas Aquinas*, 16 pp. Pax House, Westminter (1946).

Histoire et dessins charmants pour les enfants qui savent l'anglais.

Abbé DEVIMEUX, *Histoire sainte* ill. et ornementée par Dominique, 315 × 240, 80 pp.; présentation luxueuse sous couverture cartonnée 6 couleurs. Libr. de l'Arc (1946); 375 fr., franco 410 fr.

Une histoire sainte très agréablement présentée qui peut

être un beau cadeau. Le texte, approuvé par les autorités ecclésiastique, est autorisé pour l'enseignement des écoles libres.

A.-M. H.

Marie-Thérèse LATZARUS, Docteur ès lettres, *La belle histoire de Jeanne de France*, dessins de J. Le Chevallier, 22 × 17,5, 60 pp. Lethielleux, 1946.

Histoire charmante et documentée racontée aux enfants, de celle qui fut reine de France et fondatrice de l'Annonciade. Le livre, édité sur papier bleu, est illustré de très jolis dessins en rouge et bistre.

Jean RIMAUD, *L'Education direction de la Croissance*, 475 pages, 12 × 18, Aubier, Editions Montaigne.

Dans ce gros volume, le R. P. Rimaud étudie successivement, après des généralités sur l'éducateur, les étapes de la croissance, en 7 chapitres (de l'enfance qui monte et de l'enfance « adulte » au jeune homme « debout »), *puis la direction de la croissance*, en 7 chapitres correspondants.

Nous aurions mauvaise grâce à reprocher à l'auteur ses redites et ses longueurs, puisqu'il les avoue lui-même. Nous reconnaîtrons la vérité de ses descriptions et nous écouterons ses conseils, qui sont d'un homme d'expérience.

D'expérience... oui; mais non d'expérience universelle. L'a. délimite dans sa préface le milieu social auquel il s'est attaché : surtout classes moyennes; tous les âges; surtout garçons. Pour le milieu scolaire, on se rend compte à la lecture du livre que l'a. connaît surtout la pédagogie dite traditionnelle; ou, pour employer le terme même dont il se sert, « fermée » (« L'école est une société d'un type à part, et fermée », p. 95).

Le R. P. Rimaud n'ignore certainement pas le mouvement pédagogique contemporain. Ne l'aimerait-il pas ? C'est un mouvement dynamique s'il en est, *ouvert*, et qui emportera, de gré ou de force, toutes les écoles qui veulent vivre; les unes contre, les autres *avec* et pour l'Evangile. Il n'emportera pas, au contraire, toutes les idées du P. Rimaud; il en renforcerait plutôt un bon nombre. Il s'en servirait aussi. (Le P. R. observe, dans la description de la croissance, « cette *succession de deux couples d'étapes d'invention personnelle et d'invention sociale* », chez l'enfant puis chez l'adolescent; et il note « l'obligation *de tenir compte, à chaque étape, de ce qu'est l'enfant ou l'adolescent et ce qu'il devient*, de ce qu'il est pour s'adapter à lui, de ce qu'il devient pour ne pas l'arrêter dans sa croissance mais le faire progresser », p. 467.)

Mais il l'obligerait à récrire certaines pages.

M. F.

O. LEMARIÉ, *Initiation à la vie sociale*, « Petite Bibliothèque d'éducation ». Un vol. in-8° cour., 84 pp.; 66 fr. (port 15 %). Ed. Fam. de France.

Deux parties dans cet utile petit volume :
La première, « acquisition de l'esprit social » : c'est affaire

à la famille et à l'école (quant à la formation du jugement moral, l'auteur n'a pas marqué la paradoxale antinomie : il faut juger pour apprendre à juger, il a été dit au chrétien : tu ne jugeras pas).

La deuxième, « acquisition de la technique sociale » : je n'en supprimerais que deux mots : achèvement, à l'école, de l'histoire nationale par une « brève notice sur les *partis politiques* et les écoles économiques ». Le sens des appellations des partis a le temps de changer entre la sortie de l'école et l'usage du bulletin de vote. Et surtout, qui pourrait répondre de la brève notice ?

Pour le reste, on ne peut que souscrire à la sagesse des conseils donnés.

M. F.

Biographies.

Pierre ALAIN, *L'épopée de la première croix rouge, Saint Camille de Lellis.* Alsatia, 1946, XII-220 pp.

Publiée à l'occasion du deuxième centenaire de la canonisation de saint Camille, cette excellente biographie, aussi agréable à lire que fidèle à la vérité historique, fera mieux connaître en France cet « aventurier de la charité », qui mit au service de Jésus-Christ, dans la personne des malades pauvres, les ressources d'un tempérament impétueux, et que les Papes ont proclamé Patron des malades ainsi que du personnel des hôpitaux. Nous apprenons en même temps à connaître l'Ordre qu'il a fondé, celui des Clercs réguliers ministres des infirmes, qui se consacrent au service de « nos seigneurs » les malades par un vœu spécial et que la voix populaire, en certains pays, à cause de leur dévouement au chevet des mourants, a surnommés les *Frères du Bien Mourir* ou les *Pères* des agonisants.

J. GAILLARD.

Mgr CHEVROT, *L'abbé Roger Derry, décapité à Cologne le 15 octobre 1943.* 265 pp. Bonne Presse; 140 fr.

Figure sacerdotale très attachante décrite par Mgr Chevrot avec toute la ferveur d'un père et d'un ami, l'abbé Derry est un prêtre très apostolique. Issu de famille pauvre, il fait des merveilles dans la paroisse populaire de Vitry, mais aussi dans celle plus bourgeoise de s. François-Xavier. Résistant de la première heure, il connaît les rigueurs de la Gestapo. En prison, il se montre un apôtre et un consolateur incomparables. Décapité à Cologne, il offre sa vie et meurt joyeux.

Les nombreuses citations de ses notes, de ses sermons et de ses lettres nous mettent en contact très direct avec lui. Toutefois leur abondance allonge et alourdit peut-être un peu ce livre précieux.

Sa dernière lettre écrite en prison est profondément émouvante : son accent rappelle celui des premiers martyrs chrétiens.

J. DOYEN, O. P.

P. L. Bouyer, de l'Oratoire, *Saint Philippe Néri.* Coll. *Pages catholiques,* éd. Albin Michel Paris, 1946, 64 pp.; 24 fr.

La vie d'un des saints les plus « savoureux », contée par un maître comme le Père Bouyer, ne peut pas être banale, et de fait le premier chapitre nous brosse un portrait remarquable de Philippe et de la société romaine du XVIe siècle. De là, nous sommes entraînés à un rythme rapide (trop rapide parfois à notre gré : nous aimerions avoir plus de détails sur les dernières années de Philippe Néri), sur les traces de ce saint si malicieusement original, si humain, si extraordinairement possédé par l'Esprit.

Petit livre qu'il faut recommander chaudement.

Mère Germaine-Marie, missionnaire de N.-D. d'Afrique, *Croquis d'un visage de Sœur blanche.* En vente chez les Sœurs missionnaires de N.-D. d'Afrique, Paris, 1946, 136 pp.; éd. de luxe : 250 fr.

Humble, acharnée à la besogne, charitable envers tous, silencieuse devant la souffrance, Mère Hélène s'épuisa rapidement au service des missions du Sahara. Ceux qui l'ont connue la considéraient comme une sainte. Pourtant, en fermant ce livre, on éprouve un regret : « Toute livrée aux manifestations respectueuses et positives de son amour », la servante assidue du Seigneur osa-t-elle jamais s'arrêter un instant pour goûter l'intimité de son Dieu ? Cette intimité n'est-elle pas le but de toute vie religieuse ? et nous savons bien quelle valeur accrue elle donne à l'apostolat.

L'A. relate agréablement les faits essentiels de cette vie, et nous lui savons gré de ne pas se perdre dans les détails. L'édition est très belle et ornée de remarquables photos du Sahara.

J. O. C. F., *Marthe Grange. La vie d'une jociste.* Paris, les Ed. ouvrières, 1947, 72 pp.; 50 fr.

Voici pour les membres de la J. O. C. la vie d'une militante qui se dévoua sans compter pour sa section et pour sa fédération. Malade pendant plusieurs années, elle se réjouit de cette souffrance qui lui permettait d'aimer Dieu toujours davantage et d'offrir sa vie pour les âmes des jeunes travailleuses. Celles-ci trouveront dans les lettres de Marthe, qui forment la trame du récit, un exemple qui leur fera du bien.

Jacques de Wailly, *Godefroy-Célestin Chicard, missionnaire romantique. Coll. Lavigerie.* Grands Lacs, Namur, 1946, 192 pp.; 25 fr. belges.

Romantique s'il en fût, ce collégien et ce séminariste qui écrivait ses lettres en vieux français et se croyait encore au temps de la chevalerie. Prêtre de la Société des Missions Etrangères, il réalisera ses rêves moyenageux et la Chine lui offrira, avec un champ d'apostolat, des aventures héroïques, des châteaux-forts et des batailles. Mais un amour de Dieu toujours plus profond anime cette ardeur tapageuse et simplifie un peu à la fois notre héros.

Les amateurs de pittoresque s'amuseront et s'édifieront à la lecture de ces pages formées d'extraits de lettres du P. Chicard, mais de tels récits, par leur outrance continue, risquent d'agacer les gens sages.

M.-L. T.

P. H.-M. Baron, S. J., *Un maître spirituel, le R. P. Louis Poullier, de la Compagnie de Jésus;* 1865-1940. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1946, 150 pp.; 130 fr.

Une figure-type de Jésuite dont toute la spiritualité et l'enseignements ont été modelés par les Exercices. Un parfait Religieux à l'âme toute lumineuse et bonne.

G. Staub-Grandmougin, *Sainte Odile d'Alsace.* Nouvelle éd. remaniée. Strasbourg, éd. F. X. Le Roux et Cie, 1947, 225 pp.; 250 fr.

Réédition de la vie si touchante de la patronne de l'Alsice, que les Français devraient davantage connaître. Une histoire du mont et de l'abbaye forme la seconde partie de l'ouvrage; bien que schématique, elle fournira de précieux renseignements aux pèlerins sans avoir l'aspect d'un guide, ni pour le style, ni pour la présentation.

Divers.

Histoire illustrée de l'Eglise, publiée sous la direction de G. de Plinval et R. Pittet. Fasc. IX - XII. Ed. de l'Echo Illustré, Genève. Ed. du Cerf, Paris, 1947.

Nous avons naguère (décembre 1946) présenté aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* l'*Histoire illustrée de l'Eglise.* Voici que nous arrivent, avec les derniers fascicules parus, la fin du 1er volume et les premières pages du second. Nous sommes ici, si l'on peut se permettre cette image, à une charnière de la vie de l'Eglise. Et ces pages sont, de ce chef, riches d'enseignements.

Le ch. X est, comme les suivants, dû au R. P. M. H. Vicaire, O. P. Disciple du P. Mandonnet, l'auteur y fait revivre en pages ferventes l'apogée de la civilisation médiévale, instant unique et fugitif de la vie de l'Eglise, où la chrétienté trouve son équilibre et son unité; c'est l'âge d'Innocent III et de saint Louis, de saint Dominique et de saint François, de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure, l'âge des *Sommes* et des cathédrales, l'âge de la *Divine Comédie,* quand l'Eglise « travaille à lier le faisceau d'admirables valeurs humaines, baignées dans la lumière de grâce, pour constituer le Paradis » (p. 460).

Mais auparavant le ch. IX nous faisait déjà pressentir en cette architecture d'inquiétantes fissures : c'est le drame du Moyen-Age, qui, quoi qu'en semble dire M. de Plinval, n'est pas seulement le drame *extérieur* de la chrétienté. Sans doute il y a l'Islam et l'héroïque élan des Croisades, mais il y a aussi les Cathares et les Albigeois, il y a les rivalités entre

les barons francs, il y a le schisme grec, cruelle déchirure qui sépare en deux le corps du Christ, abandonnant l'Orient à la domination musulmane, tandis que l'Occident se replie sur lui-même, et risque par là de se stériliser. Et bientôt, au XVe siècle, le monde médiéval craque de toutes parts (ch. XI); la société laïque commence à prendre conscience d'elle-même, en face d'une papauté divisée par le schisme, d'une Eglise plus occupée de fiscalité que de sainteté, d'une scolastique décadente; en même temps de grandes catastrophes, la peste noire, la Guerre de Cent Ans, la chute de Constantinople, ébranlent en ses fondements l'édifice médiéval. Premiers souffles de la Renaissance où la chrétienté se cherche un équilibre nouveau, poussées sans cesse renaissantes de l'esprit : après une sainte Catherine de Sienne ou un saint Vincent Ferrier, voici un Savonarole, et là-bas, dans les Pays-Bas, naît une mystique nouvelle qui, au rebours de la mystique médiévale, tend à se séparer complètement du monde.

Alors se noue la grande crise de l'Occident (T. II, ch. I). Ce qui eût pu se résoudre pacifiquement, dans l'élaboration d'une forme nouvelle de chrétienté humaniste, éclate douloureusement dans les remous de la crise protestante. Sans doute au point de départ de la Réforme y a-t-il une inspiration authentiquement évangélique, mais pourquoi, hélas, réformer l'Eglise en dehors de l'Eglise et contre elle ? et voilà la chrétienté à nouveau déchirée pour des siècles... Mais en même temps naissent de nouveaux saints, des ordres nouveaux, et l'Evangile conquiert le nouveau monde. Voici que va se construire un type nouveau de chrétienté, la chrétienté de l'âge classique.

Deux traits se dégagent, semble-t-il, de la lecture de ces pages ardentes. D'abord, que la chrétienté ne cesse de se faire et de se défaire, qu'elle doit toujours être à la recherche d'un équilibre nouveau adapté à des temps nouveaux, et se garder de s'hynoptiser sur une réussite désormais périmée, fût-ce celle du XIIIe ou du XVIIe siècle. Et ceci aussi, que l'Eglise, même en ses plus noires périodes de décadence, garde toujours des ressources inattendues de vie, de fécondité, de sainteté. *Nigra sum, sed formosa.* Elle est la demeure de l'Esprit, l'Epouse toujours jeune, toujours vierge, toujours sainte du Christ.

P. Th. CAMELOT, O. P.

M. G. MORELLI, O. P., *Terre de détresse*. Préface de Robert d'Harcourt, 79 pp. Bloud et Gay.

Encore un livre sur les camps de concentration ! Oui, mais c'est ce livre que nous attendions. C'est la première fois qu'on nous dit, au moins avec cette précision, comment cette « terre de détresse » fut aussi une terre de rédemption. Au milieu de leurs souffrances et de leurs sacrifices, les déportés se sont souvent posé les problèmes du mal, du péché, de la mort. Ceux qui étaient chrétiens ont trouvé la réponse : le Christ leur en fit la grâce. Ils ont même eu la force de tout pardonner. Le Père M. s'attache uniquement à nous montrer

ce travail de la grâce. Son témoignage a beaucoup de valeur à nos yeux parce que nous savons par ailleurs quelle fut l'action sacerdotale du Père en Allemagne et aussi parce que ce témoignage concorde avec celui de beaucoup d'autres déportés. Plus que tout autre, nous avons désiré que ces vérités soient proclamées avec force : nous remercions le Père M. de l'avoir fait.

Jean BARBIER, *Les spectres de la faim.* Préface du R. P. Riquet, 173 pp. Janicot.

Voici un autre livre sur les camps de concentration, mais un roman, cette fois. Avec le Père Riquet nous dirons que l'auteur a « réussi à évoquer puissamment les horreurs vécues et contemplées pendant des mois ». Retenons le dernier mot du livre : « Hommes, soyez humains. »

J. DOYEN, O. P.

LES HOMMES DU MOYEN AGE. Photographies de Jean Roubier; préface du Père Chenu; commentaires de Gaston Poulain. Collection *Sous le ciel,* n° 2. Editions du Cerf, 1947. Prix : 160 fr.

Nous les connaissions déjà presque tous ces vivants taillés dans la pierre qui habitent depuis sept et huit siècles les porches de nos cathédrales ! Nous aimons à les trouver réunis en communauté fraternelle dans cet album. Chaque page est une invite à la contemplation silencieuse, émerveillement des yeux et de l'esprit. Tout l'univers humain et divin de nos ancêtres du moyen âge est rendu présent, et à travers les formes géniales de l'art médiéval, c'est à l'acquis d'éternité exprimé par cet univers spirituel que nous communions. La reproduction photographique atteint ici au maximum d'expression vraie : elle a fixé pour nous le meilleur moment d'ombre et de lumière qui rend une vie intense à ces êtres séculaires, si proches de nous et de notre complexe existence en quête du bonheur, inquiète de Dieu, mais si souvent séduite par les faux amours. Ouvrez ce livre, votre cœur en sera tout ragaillardi.

fr. A. LIÉGÉ.

P. F. BERTOCCHI, *O - Dissea Novecento.* Bergame, 1946, 70 pp. Un recueil de poésie en quatre tableaux.

Henri RONDET, S. J., *Problèmes pour la réflexion chrétienne* Spes, 1946, 224 pp.; 100 fr.

Dans les articles recueillis ici en volume, un théologien a réussi à mettre à la portée du grand public, en un style aussi précis qu'accessible à tout le monde, quelques aspects du dogme catholique qui intéressent ou tourmentent davantage nos contemporains. La méthode varie selon les sujets : du péché originel, on nous montre surtout comment il répond aux préoccupations intellectuelles de plus d'un moderne; le problème de l'au-delà est abordé par le biais de l'histoire, dans une esquisse du développement historique des croyances à la vie future. Sur les autres points, l'auteur s'efforce de pénétrer au cœur du mystère, en suggérant par exemple comment le Christ peut être la vie de notre vie sans détruire notre per-

sonnalité, pour l'exalter au contraire, car le Christ est Dieu, et plus notre personnalité s'affirme, plus nous dépendons de Dieu. On est heureux de voir ici fortement affirmée la transcendance de l'action divine : « L'action divine ne fait pas nombre avec la nôtre, elle lui donne d'exister. » Les applications de cette doctrine à la vie spirituelle ne sont point oubliées : la vraie grandeur humaine se fonde sur le renoncement qu'inspire la charité; et le modèle de notre sainteté, achèvement véritable de notre personnalité, se trouve dans l'extase réciproque des Personnes divines qui ne se constituent qu'en se donnant l'une à l'autre.

Il y a beaucoup à retenir aussi de ce que dit le P. Rondet au sujet de l'Enfer et de l'éternité des peines, utilisant certaines explications parfois hardies de théologiens récents, mais en les corrigeant ou en les prolongeant. Pour montrer en quel sens on doit identifier le Corps mystique du Christ à l'Eglise catholique romaine, l'auteur essaye de remettre en valeur la distinction du corps et de l'âme de l'Eglise, qu'on a tendance aujourd'hui à juger inadéquate. Enfin, il expose avec beaucoup de sympathie, mais en suggérant de menues corrections de détail, la thèse de Dom Vonier sur la nature sacramentelle du sacrifice de la Messe.

J. GAILLARD.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE :

G. COURTOIS et PIHAN, *Essai de classification décimale.* A l'usage du clergé. Union des œuvres, 110 pp.

A. DERVIEU DE VAREY, *Mensonge et Vérité.* Coll. du Cep., 102 pp.

A. RICHOMME, *Blanc, rouge et or. Notre Rosaire,* 1946, 170 pp.

S. SCHUEHMACHER et C. TERET, *Quand elles deviennent grandes, les former,* 1946. Coll. Ave. Série « Conquérantes », 208 pp.

Cita et Suzanne MALARD, *Le Dieu vivant chez les jeunes,* 1947, 205 pp. Union des œuvres

P. J. P. DE CAUSSADE, *Seelen - Fuhrung,* 1947, 215 pp. Einsiedeln-Koln.

M. FARGUES, *Le bon Dieu et son enfant,* 1947, 64 pp. Ed. du Cerf.

E. NADEAU, *La perle au fond du gouffre,* 1946, 306 pp. Montréal, Fides.

P. J. ADELINE, *Marie, son activité corédemprice,* 110 pp.; 70 fr. Spes.

Ch. GUILLARD, *Pas seuls,* 1947, 306 pp.

H. CONDOU, *Saint Michel Garicoïts,* 1947. Bonne Presse, 99 pp.

J. B. ERIAU, *Mère Marie du Saint-Sacrement,* 1947, 273 pp. Ed. du Gigord et saint Paul.

A. MICHEL, *Doctrine et vie chrétiennes,* 1946, 236 pp. Ed. Berche et Pagis.

R. BASTIEN, *Le petit pauvre d'Assise,* 1947, 97 pp. Casterman.

Etudes carmélitaines. Ma joie terrestre où donc es-tu ? 1947, 377 pp.

Une fondation monastique en Terre d'Islam. Contemplation et Apostolat. Bruges, 16 pp.

Père BLONDEL, *Les ordinations chez les Melkites,* 1946, 40 pp.

JEC, *Petits séminaires expériences,* 128 pp.; 90 fr.

R. LESAGE, *Les symboles de la liturgie.* Flammarion, 1947, 224 pp.

M. M. Am. du Cœur de Jésus, *Carmélite* (Aperçu sur la vie du Carmel), 1945, 26 pp. Desclée de Brouwer.

M. M. Am. du Cœur de Jésus, *Une âme de silence. Ste Elisabeth de la Trinité.* Desclée de Brouwer, 36 pp.

Abbé Alphonse DAVID, *Saint Louis-Marie de Montfort,* 126 pp. Bonne Presse.

Cardinal NEWMAN, 12 *Sermons sur le Christ,* 1947, 225 pp. Egloff.

J. et R. KERVYN DE MARCKE TEN DRIESSCHE, *St Michel et le Dragon,* 1947, 190 pp. (Bloud et Gay).

Etudes de Pastorale, *L'homme nouveau,* 1947, 296 pp.

Fr. TAYMANS D'EPERNON, S. J., *Les paradoxes du Bouddhisme,* 298 pp. Desclée.

J. BARBIER, *L'amour qui renaît,* 186 pp. Editions savernoises, Saverne.

A. GOUBELY, *Mon vrai missel.* Editions Droguet et Ardant, Limoges, 99 pp.

Paul-Emile CADILHAC, *Lourdes,* 94 pp. Flammarion.

P. GONZALEZ-BLANCO, *Trujillo,* 105 pp.

P. DHEM, *Pourquoi je respecte ma fiancée,* 16 pp. Editions ouvrières.

Equipes missionnaires, *Orientations des Missions paroissiales,* 138 pp. Editions du Châlet, 1947.

J. TOURNIER, *Jean Le Vacher,* 230 pp. Editions la Porte (Rabat), 1947.

RUISBROECK, *Œuvres choisies,* 365 pp., 1947. Aubier.

G. DE BIGAULT, *Drames de la vie salomonaise,* 206 pp. (Grands Lacs).

J. E. C. dans les petits séminaires, 126 pp. Editions de l'Epi.

J. CASTIELLO, S. J., *Une psychologie humaine de l'éducation,* 299 pp. (Casterman).

J. GERSON, *La Passion de Notre-Seigneur,* 132 pp., 1947. Wittmann.

G. CATTANO DI SALES, *Sœur Catherine,* 109 pp., 1947. E. L. H. Roma.

30360. — Imp. LAHURE Paris. — 31.1064

— Le gérant de cette publication : —

R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e

Dépôt légal : Quatrième trimestre 1947. - N° d'ordre 10.660.